

Jean de La Brète  
**Le roman d'une croyante**



**BeQ**

Jean de La Brète  
**Le roman d'une croyante**  
roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classique du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 353 : version 1.0

Jean de La Brète, pseudonyme d'Alice Cherbonnel, est née à Saumur en 1858 et décédée à Breuil-Bellay (Maine-et-Loire) en 1945.

Elle a écrit de nombreux romans pour jeunes filles et connut le succès avec *Mon oncle et mon curé* (1889). Couronné par l'Académie française (prix Montyon) et constamment réédité jusqu'en 1965, ce roman est porté à l'écran en 1938 par Pierre Caron, avec Pauline Carton.

# **Le roman d'une croyante**

Édition de référence :  
E. Plon, Nourrit et Cie., 1892.

## I

Il y avait un an, juste un an que, sortie définitivement du couvent, j'étais revenue dans le vieux gîte.

Je vois encore mon retour au milieu des roses, des fraîches haleines du soir et de mes pensées riantes. Sur le perron de notre vieille petite maison, mon père, tout cassé et blanc, m'attendait pour me recevoir avec tendresse. Deux domestiques, également vieux, blancs et cassés, s'étaient placés de chaque côté du perron aux pierres dégradées pour me faire honneur et simuler une haie de serviteurs. Un chien perclus m'accueillait par des jappements joyeux que n'étouffait pas le bruit des grelots lorsque notre cheval, d'âge respectable, secouait la tête d'un air dolent. Une glycine, dont le tronc énorme indiquait la vétusté, était toute couverte de feuilles d'où sortaient les grappes de la seconde

floraison. Quel joli tableau et quel aimable retour !

Je venais d’embrasser mon père, de serrer la main à ses vieux fidèles et de donner une tape amicale sur le museau de Grip, quand il me fallut passer dans les bras d’une petite vieille qui venait d’apparaître sur le perron avec son costume antique, son col plat retombant sur un corsage plissé à la vierge et son étrange bonnet. La forme en était assez curieuse pour qu’on pût supposer que s’il avait jamais été à la mode, cette mode devait se perdre dans la nuit du temps. Il lui emboîtait complètement la tête, encadrant sa figure ratatinée d’un double rang de grosses ruches en tulle brodé. Jamais visage plus laid, plus marqué de la petite vérole, ne s’est vu, et jamais visage ne m’a paru moins laid et ne m’a été plus cher.

« Ma vieille Phine ! »

Je la serrai à grands bras. Elle s’appelait Joséphine, mais tout le monde la désignait sous le nom abrégé de « la Phine ». Elle avait connu, servi, aimé trois générations de ma famille, j’étais

la quatrième. Lingère de son métier, fort dilettante dans son genre et très fière de son talent, il y avait quelque quarante ans qu'elle repassait tout le linge de la maison. Une fois par semaine, elle franchissait d'un pas encore allègre le kilomètre qui séparait notre petite propriété des faubourgs de Saumur, qu'elle habitait. Elle apportait ses fers, car elle ne voulait point se servir des fers moins surannés que nous possédions et professait d'ailleurs le plus profond dédain pour les inventions modernes.

Après avoir préparé elle-même et avalé son café au lait, elle s'installait dans la lingerie, son domaine, et chacun à tour de rôle venait causer avec elle. Enfant et même jeune fille, je lui faisais dire des contes merveilleux qu'elle narrait dans un langage pittoresque qui en augmentait considérablement la saveur. Elle eût du reste parlé des jours entiers sans reprendre haleine, s'interrompant seulement pour activer le feu de ses fers, priser avec recueillement et se moucher à grand bruit dans des mouchoirs gigantesques de couleurs passées.

Elle avait assisté à la naissance, au mariage, à la mort de ma mère. Plus d'une fois elle m'avait dit :

« C'était vraiment dérisionner de la part de votre père, que j'aime ben d'ailleurs, le cher monsieur ! d'épouser à cinquante-cinq ans une demoiselle de vingt. Le monde disait bien qu'il était fou, et pourtant voilà ! le bon Dieu l'a fait partir la première. Ce qui est une dérision aussi à mon avis ! mais puisqu'il est plus savant que nous, il paraît qu'il ne faut point le juger. »

Elle avait vu bien des naissances et bien des morts dans son existence, la pauvre Phine ! aussi avait-elle l'habitude de dire :

« Moi qui ai eu tant de peines dans ma vie ! personne n'a eu plus de chagrins que moi ! »

Je le crois ! ce cœur d'or prenait pour siens tous les chagrins de ses pratiques auxquelles elle s'attachait avec la force, le dévouement d'un chien fidèle. Très fine et observatrice, douée d'un esprit original rehaussé par un vocabulaire à elle, d'un bon sens fort rare et d'une délicatesse plus rare encore, elle n'était pas la lingère, mais l'amie



des familles dans lesquelles elle travaillait.

Comme ils étaient tous contents de me voir ! J'avais passé ma main sous le bras de mon père, qui me regardait avec complaisance.

« Elle ressemble de plus en plus à sa mère, n'est-ce pas, la Phine ? dit mon père de sa voix cassée.

– Elle a toujours ses beaux grands yeux noirs si sérieux... trop sérieux, je trouve, la pauvre mignonne ! répondit-elle.

– Oui... mais il y a le sourire aussi ! reprit mon père. Le sourire d'une grande bouche sur des dents blanches corrige l'expression trop sérieuse.

– Une grande bouche ! gronda la Phine.

– Je ne l'attaque pas, la Phine, je ne l'attaque pas, répondit mon père en riant. Soyez sûre que Geneviève n'a aucune prétention au profil grec.

– Je la trouve ben comme elle est ! » répondit la Phine d'un ton mécontent.

Et les voilà à détailler, admirer ma personne, pendant que les deux vieux, au bas du perron, lèvent leurs visages ridés avec un sourire

approbatif, et que le cocher, dont la tête grisonnante touche presque celle de son cheval, semble lui dire à l'oreille :

« Ils ont joliment raison de la trouver bien, la demoiselle ! Elle fait un fameux effet au milieu de tous ces petits vieux. »

Il y avait donc juste un an...

Le cadre est le même ; la glycine est feuillue et fleurie ; les ravenelles s'élancent triomphantes entre les pierres disjointes du perron, narguant l'homme et ses travaux. Il fait un bon temps chaud, et je me sens si jeune, si vivante, que je suis bien étonnée de ne pas trouver la même vie dans les êtres qui m'entourent. Je suis assise à la fenêtre ouverte du salon ; mon père tient ma main dans la sienne ; nous avons auprès de nous deux amis, vieux et ratatinés naturellement : M<sup>me</sup> Séveline et M. de Méran, nos voisins immédiats ; ils m'adorent.

M. de Méran est maigre, raide, droit comme une baguette ; ses mouvements sont ceux d'un petit automate dont la machine est perpétuellement montée. Il est debout et, pour

mieux accentuer ce qu'il va dire, frappe un coup sec sur une lettre qu'il tient ouverte.

« Les renseignements sont parfaits, absolument parfaits, n'est-ce pas, Amoire ? »

Mon père répond par un signe affirmatif et me demande d'une voix inquiète :

« Que penses-tu de tout cela, Geneviève ? »

Je tressaille un peu à cette question directe, car je me suis engourdie dans un rêve que j'ai fait bien des fois depuis mon retour sous ce vieux toit. Il me semble que je ne vis pas précisément dans la vie réelle, que ce cadre fané tant aimé, que ces vieilles gens sont un pastel effacé qu'un souffle, je ne sais lequel, détruira bientôt complètement.

« Réponds donc, petite rêveuse, reprend mon père.

– Je pense que je suis heureuse ; que je voudrais bien recommencer plusieurs années comme celle qui vient de passer.

– Plusieurs années ! dit mon père.

– Plusieurs années... » murmurent en écho le

vieux Méran et M<sup>me</sup> Séveline.

Ils secouent la tête d'un air de commisération et me regardent avec attendrissement. J'ai trop bien compris, hélas ! leur pensée, et je vois avec tristesse que quelques couleurs de mon cher pastel se sont encore atténuées.

« M. d'Onelle est charmant, affirme M. de Méran.

– Je ne l'ai vu qu'une fois, répondis-je.

– Tu m'as dit que tu l'avais trouvé très bien, Geneviève, reprend mon père d'une voix plus inquiète.

– Oui, cher père, je ne reviens pas sur ce que j'ai dit et...

– Je le crois pardieu bien ! interrompt Méran d'un ton auquel il s'efforce de donner de la rudesse, ce en quoi il ne réussit en aucune façon. Que pourrais-tu lui reprocher ? Il est charmant de sa personne, estimé, bien posé et enfin riche... très riche même ; ce n'est pas à dédaigner, petite !

– C'est un parti superbe, insinue M<sup>me</sup> Séveline,

dont le bon visage sympathique, encadré de papillotes grises à la mode d'autrefois, est tout rayonnant à l'idée du bonheur qui m'attend.

– Absolument brillant, ma chérie, et offrant toutes les garanties possibles, d'après les renseignements qu'a reçus Méran », reprend mon père doucement.

Il y a plusieurs jours qu'on me répète ces propos. J'en sens toute la sagesse et ne suis pas du reste une récalcitrante endurcie. J'ai très bien vu que M. d'Onelle est un charmant cavalier, et je ne suis pas insensible aux avantages extérieurs du mariage. Mais je n'ai que vingt ans, je me trouve heureuse, et puis je ne le connais pas. Enfin, j'ai un caractère réfléchi qui ne peut supporter la pensée d'agir légèrement. La question est d'ailleurs si grave !

« Consens à le voir, Geneviève ; tu n'es pas engagée pour cela, dit mon père. Tu sais combien je désire avant ma... »

Par un geste expressif et tendre je lui ferme la bouche. À quoi bon, avant que le temps l'ait entièrement effacé, ternir encore mon pauvre

pastel !

« Je le verrai quand vous voudrez, dis-je ; je ne demande pas mieux de l'épouser, s'il me plaît !

– Très bien ! s'écrie Méran, dont le visage parcheminé s'illumine, et fermant la lettre avec sa vivacité de petit vieux. Demain matin, il saura que la décision ne dépend plus que de Geneviève. »

Et, dans son ardeur, il saisit son chapeau, sa canne, offre son bras à M<sup>me</sup> Séveline pour la reconduire chez elle, et l'entraîne à petits pas précipités, comme s'il courait immédiatement à l'assaut de quelque bonheur indiscutable qu'il veut mettre à mes pieds.

Du perron, nous les regardons s'éloigner, ralentir peu à peu leur allure enthousiaste, frôler les buissons de roses, et se perdre comme des ombres dans la lumière d'un jour qui finit.

Le lendemain, la Phine et moi, nous discutons longuement les mérites connus et inconnus du prétendant.

« Que dis-tu, la Phine ?

– Je ne dis rin, mamselle, si ce n'est que c'est ben beau, tout ça ! Mais puisque les renseignements sont bons et qu'il vous plaît...

– Je ne sais pas encore ; je l'ai trouvé froid.

– Allons, mamselle, vous ne l'avez vu qu'une fois, vous ne pouvez pas savoir. Mais s'il ne vous plaît pas tout à fait, il ne faudra pas le prendre. On lui dira : Mon cher monsieur, allez faire l'amour ailleurs !

– Pourquoi ne t'es-tu pas mariée, toi, la Phine ? » demandai-je distraitement.

La Phine glisse sa main dans une des grandes poches de son tablier, en tire sa tabatière, et commence d'un ton convaincu et d'un air très songeur, comme si elle creusait un mystère de la vie :

« J'étais pourtant ben laide ! car, enfin, rin n'est plus laid que moi ; eh bien, mamselle, vous me croirez si vous voulez, mais je n'ai point manqué d'amoureux. Il y avait surtout un garçon boulanger, un bon garçon, ben sûr ! il m'aimait

comme un imbécile. Nous étions accordés, j'avais même acheté ma robe, mais j'ai fini par lui dire : Écoutez, mon pauvre gas, faut vous en aller, parce que plus je vous vois, plus vous me déplaitez. Quand vous n'êtes point là, je veux ben ; mais quand je vous vois, je ne veux plus, alors... »

Depuis un instant je n'écoutais pas.

« Chut ! dis-je en l'interrompant ; j'entends une voiture, c'est lui ! »

Je bouscule le linge qu'elle repasse et lui ôte son fer des mains, malgré ses cris indignés :

« Ah ! mon Dieu, mamselle, que vous êtes donc haïssable quand vous dévirez ainsi mon fait ! »

Mais elle se laisse entraîner à la fenêtre.

« Il faut que tu le voies, la Phine, il le faut. Tu me diras ce que tu en penses. »

J'attire à moi la persienne vermoulue, et, blotties derrière, nous attendons, le cœur battant, l'arrivée de M. d'Onelle. Il fait faire très lentement à son cheval le tour de la pelouse et



paraît si tranquille que j'ai peine à retenir une exclamation d'étonnement, moi qui me sens tremblante d'émotion. Il descend paisiblement de sa charrette anglaise et cause un instant avec notre cocher qui, le bonnet à la main, est accouru pour tenir le cheval. Nous avons donc le temps de l'examiner, d'autant mieux que la lingerie est située au rez-de-chaussée.

Sa taille est de grandeur moyenne, bien prise, élancée ; son visage, à l'inverse du mien, est régulier ; ses cheveux et sa barbe sont d'un blond foncé, presque châains, et la note dominante de sa personne est une incontestable distinction.

« Eh bien ? » dis-je, quand il a disparu dans la maison.

La Phine prend un air admiratif qui n'appartient qu'à elle.

« En tout cas, ma chère mignonne, c'est un lapin ben tourné ! » me répond-elle avec conviction.

Quinze jours après cette seconde entrevue, il me passait au doigt la bague de fiançailles.

Mon père et ses vieux amis fixèrent le jour du mariage à une date rapprochée. Quelle allégresse, quel ravissement pour leur vieille inquiète de mon sort ! Et pourtant le premier temps des fiançailles ne se passait point pour moi sans quelque trouble. À la Phine seule je faisais mes confidences.

« Je le trouve un peu froid, la Phine, disais-je avec inquiétude.

– Écoutez donc, mamselle, ce n'est pas l'habitude, dans votre rang, de se faire des contorsions d'amour avant d'être mariés... Il paraît ben empressé, que je trouve, moi !

– Empressé... oui, je ne dis pas ! répondis-je d'un air rêveur. Il vient souvent, il m'apporte des fleurs, mais ce n'est pas tout à fait ce que je voudrais. Est-ce que ton garçon boulanger ne te disait pas qu'il t'aimait, la Phine ?

– Allons, mamselle, c'est-y la même chose ? Des ouvriers, ça ne se parle pas comme vous autres.

– Le cœur est le même partout, je crois. »

Mais voilà qu'un après-midi, pendant que, assise dans le jardin, je songeais à lui, me remémorant chaque fait qui pouvait m'aider à connaître son caractère, chaque phrase que j'avais trouvé bon de lui entendre dire, je le vis s'approcher de moi d'un air moins froid que les jours précédents.

Nous étions seuls sous mes grands arbres dont les racines géantes sortaient de terre et dont les troncs étaient tout couverts d'une mousse qui avait vieilli avec eux. Il s'assit auprès de moi et, après une phrase embrouillée, dont j'ai oublié le commencement, à cause de la fin, il me dit :

« ... Car je vous aime ! vous le savez bien, n'est-ce pas ? »

Je me penchai vivement en avant pour le regarder bien en face. Ah ! son expression était tendre, ses mots évidemment sincères, et, lui tendant la main, je m'écriai avec une profonde émotion :

« Vous m'aimez... Oh ! vous m'aimez ! Pourquoi ne me l'avoir pas dit plus tôt ? »

– Pourquoi, me répondit-il gaiement, sommes-nous si bien gardés ? »

Si j'avais suivi le mouvement secret de mon être, je me serais jetée dans ses bras, et, dans l'élan de mon cœur soudainement dilaté, je lui aurais dit :

« Vous saurez, dans peu de temps, avec quelle force mon amour répondra au vôtre ; vous connaîtrez bientôt la tendresse dont mon âme est pleine et qui, tout entière, sera à vous... vous, le compagnon de ma route, que je vais tant aimer ! »

Je me renversai sur le dossier de mon siège, et, laissant ma main dans celle de M. d'Onelle, il me sembla que je respirais librement, comme si l'air, après m'avoir manqué, m'était rendu subitement. Nous étions assis à l'ombre, mais, à quelques pas de nous, un soleil éclatant versait une lumière crue que je m'étonnai d'aimer tout à coup, moi qui adore les demi-teintes, les nuances et les voiles. À portée de ma vue, quelques liserons blancs s'étaient enlacés aux branches d'un arbuste, et plus tard mon regard devait toujours

s'arrêter avec un plaisir mélancolique sur leurs corolles délicates.

Mes inquiétudes disparurent comme de légers flocons de neige qu'un vent doux disperse, et, de ce jour, je m'abandonnai avec une joie sans mélange au bonheur de me savoir aimée. Un sentiment si fort, si tendre, si délicieux, remplissait mon âme, que sans cesse de mon cœur à mes lèvres montait une prière reconnaissante.

« Tu vois bien, disais-je à la Phine, qu'un « monsieur » peut et doit parler comme un boulanger.

– Je trouve ça ben aussi, moi, mamselle. Mais quand vous direz de tout, j'ai vu souvent le contraire, ma chère mignonne. »

Mon cher père, Méran, notre vieille amie, retrouvaient des éclairs de gaieté juvénile. Les quinze derniers jours passèrent comme un rêve, pendant lequel je découvris que mon vieux pastel avait repris toutes les couleurs qu'il avait eues jadis.

La dernière nuit de mes fiançailles, je restai de longs moments à la fenêtre de ma chambre, vivant avec délices ces heures de joie, d'espérance et d'inexpérience. Dans le calme de l'atmosphère, un souffle glissait soudain, rapidement, venant d'un orage lointain, et faisait bruire les feuilles. Je prêtais l'oreille aux sons à peine perceptibles que parfois j'avais écoutés dans des nuits semblables ; au loin, le cri d'une effraie me faisait tressaillir, et de temps en temps une branche morte se brisait. Chaque détail troublant ma rêverie ou s'harmonisant avec elle dans cette nuit qui était la dernière de ma vie de jeune fille, se gravait dans ma pensée dont le rêve heureux n'empêchait pas alors mes yeux de se mouiller en songeant à l'inconnu qui amènerait si prochainement une scission entre ma personnalité du jour et celle de l'avenir. Et lorsque, jetant encore un regard aux objets familiers qui souvent, à cette même place, m'avaient vue pensive et recueillie, je les saluai une dernière fois comme des amis vivants ayant partagé mes songes et mes mélancolies, ce ne fut pas sans tristesse que je me murmurai à moi-même le mot adieu.

Le lendemain, mon mariage se fit dans la plus stricte intimité. Une heure après le déjeuner, un landau découvert s'arrêtait devant le perron moussu. C'était le signal du départ, départ ému, mais tout plein d'espoirs.

Ils sont groupés pour m'embrasser, me serrer les mains. Je ne vais pas bien loin ; la propriété que nous habiterons pendant l'été est à deux lieues à peine du vieux logis, et cependant je pars pour un bien long voyage, celui de la vie. Mais beaucoup de sourires se mêlent aux larmes, puisqu'il est bien entendu que je m'envole vers le bonheur.

« Adieu à tous ! »

Les chevaux partent au pas. Une fois encore, je me retourne pour faire un dernier signe à mon père, dont la haute taille déjà courbée paraît s'être affaissée subitement. Il s'appuie sur le bras du vieux Méran, aussi ému que lui, mais tout raide et droit en sa qualité de petit automate. Ils se perdent dans je ne sais quel brouillard, celui qui trouble ma vue, sans doute. Au second plan, la Phine tient déployé son grand mouchoir trempé

de ses larmes ; les serviteurs, leur tête blanche découverte, regardent fixement la voiture qui s'éloigne. Ah ! comme mon pauvre pastel s'est de nouveau effacé !

En passant près d'un rosier grimpant dont les branches poussent en liberté et s'avancent sur l'allée que nous parcourons, le fouet du cocher accroche une tige de roses, et les pétales s'éparpillent sur nous comme un pronostic heureux ou comme une illusion tombée.



## II

Il est étrange de s'intéresser avec tant d'ardeur à des choses indifférentes quand, auprès de soi, il serait important d'entreprendre en paix l'étude d'un cœur dont dépend le bonheur de la vie.

Durant deux mois, nous errâmes de villes en villes et tombâmes en admiration, à heures fixes, devant les monuments qu'il convient de contempler avec les générations qui nous ont précédés et celles qui nous suivront. Dieu ! que j'étais lasse de l'admiration ! J'aspirais au moment où, délivrés de cette vie creuse et agitée, nous pourrions nous trouver nous-mêmes dans l'intimité de notre intérieur.

Enfin, un matin que, seule dans une odieuse chambre d'hôtel, je regardais tristement tomber la pluie d'orage qui crépitait sur les pavés de la rue, Louis entra et me dit :

« Demain, nous reprenons le chemin de

l'Anjou. »

Il avait, la veille, manifesté l'intention de poursuivre le voyage, et il me consultait rarement sur l'itinéraire qu'il comptait suivre ; aussi, dans ma surprise, fus-je sur le point de jeter un cri de joie et de soulagement. Mais je savais déjà, par expérience, qu'il n'aimait pas les mouvements spontanés, et je me contentai de confier à mes malles mon intime satisfaction.

Nous arrivâmes à Roche-Plate la nuit, une nuit tiède et sereine. La propriété, située sur un coteau dominant la Loire, avait dans ce clair-obscur un aspect qui enchantait mes instincts d'artiste.

Des domestiques gourmés nous attendaient pour nous administrer d'une main ferme la douche d'un accueil glacé, avec la mine de gens qu'une offense particulière porte irrésistiblement à exercer cet acte de représailles sur l'humanité. Le château, insuffisamment éclairé, avait l'air rechigné d'un bonhomme maussade que l'on dérange à une heure indue ; mon mari, à moitié endormi, de méchante humeur, s'impatiait et gourmandait tout le monde.

J'entrai dans ma nouvelle habitation les yeux humides, le cœur un peu gonflé, luttant contre le désir de passer mes bras autour du cou de Louis et de lui dire :

« Enfin, ici je vais vous comprendre et vous connaître, car évidemment nous ne nous connaissons pas bien. Nous allons nous aimer, être heureux. Plus d'agitation, de musées, d'objets indifférents entre nous. »

Mais je n'osai pas : il m'intimidait horriblement. Pendant le premier mois de notre union, j'avais cru bien faire en laissant parler librement mon cœur et ma pensée ; mais devant son attitude de plus en plus froide, je m'étais repliée en désordre sur moi-même.

Je me répétais que, ne connaissant pas les hommes, j'avais été imprudente ; que c'était absurde de m'être ainsi élancée au pas de course dans une terre inexplorée. Mais parfois je me disais également qu'il était bien singulier qu'en amour l'art fût utile et l'observation si nécessaire, bien singulier que l'expansion affectueuse et confiante d'une jeune femme ne parût pas

agréable à un mari.

Lorsque, le lendemain, j'ouvris ma fenêtre, la vue délicieuse que j'avais devant moi contribua à dissiper momentanément les ombres qui voilaient mon ciel de jeune mariée. Rien de joli comme le parc fleuri qui s'étendait devant l'habitation, comme la vue du fleuve dont l'eau scintillait par endroits sous les rayons d'un chaud soleil de septembre, pendant qu'au loin il se perdait dans les vapeurs du matin.

« Soyons raisonnable devant ces premiers mécomptes, me dis-je en passant une robe de maison d'un rose pâle que j'avais choisie avec soin, pensant qu'elle lui plairait. Peut-on s'apprécier dans une course au clocher comme celle que nous venons de faire ? Les meilleurs caractères ne sont pas toujours faciles en voyage. Moi-même maintenant je me ferai mieux connaître, et je lui réserve plus d'une surprise. »

Je m'empressai d'aller le rejoindre dans le jardin, où je l'avais aperçu.

« Je trouve cette propriété charmante, lui dis-je. Vous ne me l'aviez pas assez vantée.

– Elle n’est pas mal... et, sans aller bien loin, on peut chasser ; c’est son principal avantage à mes yeux.

– Que cet intérieur me plaira !... Je sens que je vais y être bien heureuse... si vous continuez à bien m’aimer, dis-je timidement, pendant que les battements de mon cœur se précipitaient.

– Je suis enchanté que cette maison vous plaise », me répondit-il d’un ton indifférent.

Je n’avais pas prononcé sans effort le mot qui était une allusion à des inquiétudes encore presque inconscientes, et un léger souffle glacé passa sur moi.

« Voulez-vous que nous fassions ensemble le tour du propriétaire ? dis-je gaiement en lui prenant le bras pour l’entraîner.

– Impossible, ma chère ! Je vais à l’instant chez Marien qui doit être chez lui. Nous avons à organiser des chasses.

– Mais, Louis, vous avez le temps. Restez avec moi ; je ne connais rien ici, ce sera triste de tout visiter sans vous.

– Bah ! Geneviève, vous vous débrouillerez bien toute seule. Je ne puis pas attendre plus longtemps ; j’ai dit d’atteler, et la voiture doit être prête. »

Il dégagea son bras de mon étreinte, mit tranquillement ses gants en sifflant un air de chasse, et, silencieuse, je le conduisis jusqu’à sa charrette anglaise.

Au moment où il partait, je levai les yeux, cherchant les siens d’un regard aimant ; mais il s’empara des guides et s’éloigna sans songer à moi. Je m’avançai de quelques pas dans l’avenue, m’arrêtant pour contempler sans plaisir la campagne couverte de rosée. Je me disais que c’était joli, et qu’en admirant ensemble nous dissiperions peut-être les nuages qui nous séparaient, lorsqu’il revint sur ses pas et me cria :

« Geneviève, je déjeunerai avec Marien, et le ramènerai dîner ici. Faites en sorte que tout soit bien ; c’est le cas de me prouver si vous avez l’esprit pratique, ce dont je doute un peu, à vous dire vrai, si j’en juge d’après la couleur de vos robes. »

Sur cette aimable phrase, la voiture s'en va définitivement.

L'esprit pratique !... Comment peut-il savoir s'il me manque, puisque nous sommes arrivés la veille, puisque, depuis notre mariage, nous visitons des cathédrales et bâillons dans des musées ! Il ne faut pas beaucoup d'esprit pratique pour monter des escaliers en colimaçon, s'aller planter sur des tours, afin de mieux admirer une vue que la brume ou le vertige vous empêche de voir, pour regarder des tableaux poussés au noir, écouter des maussaderies qu'on ne vous ménage pas et s'ennuyer à périr...

Fort heureusement pour moi, la maison avait été confiée à la garde d'une femme de charge entendue, et je la trouvai en ordre du haut en bas. Après avoir pris possession de mon domaine, donné mes ordres, combiné avec art le menu du dîner, je me fis conduire chez mon père.

Quoi ! huit semaines seulement que je n'ai vu mes vieilles allées herbues ! Quelle est la femme qui les parcourt aujourd'hui et franchit d'un bond les pierres du vieux perron ? Hélas ! je ne sais.

Elle me paraît bien compliquée, et je ne la définis pas encore avec ses deux personnalités, celle qui a vécu dans ce cadre suranné et la nouvelle femme que la vie, la vie réelle, et non plus un vieux pastel, est en train de façonner. Mais ces pensées glissent sur mon esprit qui fait un violent effort pour ne pas s'assombrir, et j'entre en souriant dans le salon.

« Geneviève... c'est toi ! »

Le mot n'est rien, mais l'accent si tendre ! Ah ! Ici aucun doute sur l'affection qui m'accueille, et que les vieilles tentures elles-mêmes semblent m'exprimer.

Personne ne m'attendait, on me croyait encore sur les grandes routes. En un instant la maison est sens dessus dessous. La Phine accourt en trottant menu, ses mains ridées, humides encore de l'eau qui lui a servi à humecter son linge. Les domestiques, leurs cheveux blancs hérissés de satisfaction et d'étonnement, sans doute, courent, sur les ordres de mon père, chercher M. de Méran et M<sup>me</sup> Séveline qui arrivent essoufflés.

Ces bons petits vieux, en extase devant moi,



m'examinent comme si vingt ans ont passé sur ma jeunesse et s'étonnent de trouver chacun de mes traits à sa place habituelle, sans l'ombre même d'une petite ride.

« Tu n'es pas changée du tout, ma chérie, dit mon père.

– Eh bien, jeune dame, s'écrie Méran en se frottant les mains avec de petits mouvements saccadés, avons-nous eu tort de vous engager à épouser ce charmant garçon ?

– Sa figure dit que non », répond pour moi M<sup>me</sup> Séveline.

Ici, la Phine, qui m'observe depuis son entrée dans le salon, prend une physionomie que je connais bien quand quelque chose ne va pas à son gré, et se mouche avec un bruit formidable.

Ils m'accablent de questions, auxquelles je m'efforce de répondre avec gaieté ; mais, à mesure que j'avance dans mon récit, je ne sais pourquoi mon cœur se serre, et je sens les larmes me gagner.

« Je veux parcourir le vieux jardin », dis-je en

me levant pour amener une diversion.

Mon père prend mon bras, et, appuyé sur moi, fait lentement le tour de son petit domaine. Arrivée sous mes grands arbres, je tombe dans une profonde rêverie. Il y a si peu de temps que, à cette même place, il m'a dit un mot qui a dilaté, ravi mon cœur ! Se peut-il que j'aie eu tort d'y ajouter une foi si vive ? Je me penche un instant sur les liserons encore fleuris, témoins de ma joie, de mon espoir enivrant ; je les supplie de me répondre, de me dire ce qu'ils ne peuvent, hélas ! me révéler.

« Toujours rêveuse, mignonne, me dit mon père en souriant.

– C'est là, murmurai-je, qu'il m'a dit un jour...

– Qu'il t'aimait, parbleu ! s'écrie Méran. Voyez-vous cette petite fille qui croit que nous sommes trop perruques pour deviner les amoureux ! »

Et leur bon rire tremblotant de petits vieux me fait mal.

« La Phine est déjà retournée dans sa lingerie,

dis-je en feignant de regarder autour de moi. Il est temps bientôt que je parte, et je veux la revoir avant de m'en aller. »

Je me dirige en courant vers la maison.

La Phine, d'un air méditatif, s'est remise à humecter son linge. Il est clair que son esprit travaille et que je suis l'objet de son souci, moi qui incarne ses plus profondes affections, celle qu'elle a eue pour ma mère et l'amour qu'elle a pour moi.

Me voyant seule, elle me dit aussitôt :

« Eh bien ! mon trésor, je ne suis pas de l'avis de votre papa, je vous trouve changée et maigrie.

– Je t'assure que non... je ne m'en suis pas du tout aperçue à mes robes.

– Je n'ai encore que soixante-trois ans, mamselle... madame... et je suppose que je n'ai pas déjà des yeux de taupe... Êtes-vous contente, au moins ? est-il ben bon pour vous ?

– Oh ! je crois bien ! dis-je, pendant qu'une rougeur subite colore mon visage.

– Tant mieux... parce que, voyez-vous, ma

chère dame, moi qui ai vu tant de choses dans les familles où je vas en journée depuis bientôt cinquante ans, je sais que souvent, dans le commencement, ça ne va pas tout à fait ben.

– Vraiment ?... Pourquoi ? demandai-je en détruisant machinalement la symétrie des mouchoirs qu'elle vient de ranger devant moi.

– Parce qu'il faut le temps de s'accorder, mais ce n'est qu'un moment à passer ; on s'habitue l'un à l'autre et on s'aime ben tout de même.

– Est-ce que c'est souvent comme cela, la Phine ?

– Bien souvent, mais ça ne dure pas, ma chère mignonne.

– Ma chère vieille petite bonne femme ! » m'écriai-je avec émotion.

Je prends sa tête à deux mains, sans me soucier de froisser le beau bonnet brodé à ruches énormes, objet de son innocente vanité, et j'embrasse ce vieux visage dont la laideur se métamorphose aux yeux de tous ceux qui connaissent l'âme renfermée dans ce corps de

petite vieille.

Avec son expérience, son tact, son bon sens, la merveilleuse divination de son cœur, elle m'a dit le mot qui peut me rassurer et me faire du bien. Elle sait aussi probablement qu'il suffit d'un rien pour alléger le fardeau d'un esprit jeune et confiant.

En revenant chez moi, je me dis qu'elle a raison, que bien évidemment ne connaissant pas encore le caractère de mon mari, je suis plus déroutée par l'inconnu que par des réalités.

En arrivant à Roche-Plate, j'étais joyeuse et ne songeais plus qu'à mes espérances.

Devant la maison, mon mari et son ami m'attendaient. Dans mes effusions avec les miens, le temps avait passé rapidement et j'arrivais tard. Louis m'accueillit avec un froncement de sourcils qui m'inquiéta. Il s'approcha de la portière, non pour m'aider à descendre, mais pour me dire à voix basse, d'un ton si dur que je trouvai bon de m'élancer instantanément dans l'épouvante :

« À quoi pensez-vous de rentrer si tard ? C'est ridicule, sachant que vous avez quelqu'un à dîner.

– J'en suis au regret, balbutiai-je ; c'est un tort, mais bien excusable dans la circonstance.

– En tout cas, Geneviève, que le fait ne se renouvelle plus. »

Son ton autoritaire m'eût révoltée si je n'avais pas été littéralement terrifiée. Ainsi réconfortée, je sautai hors de la voiture, et Louis me présenta M. Marien, dont l'air aimable m'aida à sortir de l'état piteux dans lequel moi et mon moral avions soudain sombré.

« Je regrette bien de ne m'être pas trouvée ici à votre arrivée, lui dis-je timidement, mais il y avait si longtemps que je n'avais vu mon père, que je n'ai plus songé à l'heure.

– Je regretterais qu'il en fût autrement, madame, me répondit-il d'une voix chaude et sympathique, votre place était là-bas, et c'est moi qui dois m'excuser d'avoir cédé dès aujourd'hui aux instances de Louis. »

Cette réponse, qui contrastait avec les paroles de mon mari, me fit tant de plaisir que spontanément je lui tendis la main, comme à une vieille connaissance.

C'était un homme de trente-cinq ans environ, aux mouvements un peu gauches malgré son habitude du monde, et dont le visage avait été modelé par une main aussi maladroite que la sienne. Il riait lui-même et de sa laideur et de sa maladresse qui était proverbiale. Mais rien de plus sympathique que son caractère bon enfant, son laisser-aller sans familiarité et sa bonté devenue proverbiale comme sa maladresse.

Au moment où, me retirant pour enlever mon chapeau, je fermais la porte, il s'écria :

« Tous mes compliments, d'Onelle ! quelle femme charmante ! quel visage original ! Elle a des yeux merveilleux et... »

Je n'entendis ni la suite ni la réponse de mon mari, mais la pensée qu'il serait flatté de l'enthousiasme de M. Marien me ranima, et, pendant le dîner, je m'efforçai d'être bien moi-même, ce qui ne m'était pas arrivé depuis six

semaines, le système réfrigérant auquel j'étais soumise n'ayant jamais eu pour résultat de dilater la nature humaine.

Après le dîner, il reconduisit M. Marien, et je l'attendis assise dans le jardin. Le calme de cette soirée me jetait dans un courant d'impressions que je voulais partager avec lui. Chaque chose me parlait de l'amour que j'avais donné, qui se sentait refoulé et ne demandait toutefois qu'un mot pour reprendre son libre essor.

À mesure que les minutes s'écoulaient, j'étais pénétrée d'une émotion profonde et douce.

« Quelle soirée délicieuse, cher Louis ! m'écriai-je quand il revint auprès de moi. Jamais je ne me suis sentie plus portée à vous dire... »

Mais le nuage ne s'était pas dissipé ; son air froid me retint sur la pente de l'expansion, et, perdant subitement mon élan, je repris avec timidité :

« Je suis désolée de vous avoir contrarié ; oublions cela et... »

Je pris sa main, et la tendresse de mon geste



achevait ma phrase, mais il n'eut l'air ni de le remarquer ni de comprendre que, mon cœur débordant, je n'avais qu'un désir : me jeter dans ses bras.

« C'est assez étonnant, Geneviève, ce que vous vous êtes permis de faire aujourd'hui.

– Ce que je me suis permis ?... » dis-je étonnée en laissant tomber sa main avec découragement.

En ce moment, une bande de courlieux passa très haut. Leurs cris perçants, quoique atténués par la distance, rompirent le silence du soir. Il me parut qu'ils avaient un accent triste et gouailleur qui saluait avec ironie la perte d'espérances humaines dont ils se moquaient.

« Sans savoir si la chose me convient, sans rien me demander, vous faites atteler et allez passer l'après-midi je ne sais où !

– D'abord, vous savez bien où, dis-je en commençant à m'impatienter. Ensuite, quel mal voyez-vous à ce que je sois allée embrasser mon père ?

– Le mal est de ne m'avoir rien demandé ;

vous avez déjà dû voir que je n'aime pas beaucoup l'indépendance.

– Vous l'aimez du moins pour vous, dis-je, tellement blessée que ma timidité et ma crainte habituelles disparurent.

– C'est différent, ne changez pas la question. Tâchez de bien comprendre que votre mari est le maître en toute circonstance.

– Et vous, dis-je irritée, tâchez de comprendre que vous avez épousé une femme sérieuse et raisonnable qui ne peut supporter qu'on la traite comme une enfant. »

C'était la première fois que je lui répondais sur ce ton : l'effet fut désastreux.

« Geneviève, s'écria-t-il avec un violent mouvement de colère, vous ne me parlerez jamais ainsi, sinon...

– Sinon quoi ? » dis-je en bravant.

Mais la pensée que je courais au malheur traversa mon esprit et me causa une douleur si vive, un tel effroi, que ma colère tomba. Sans réflexion, cédant à l'impulsion de mon cœur, je

me jetai dans ses bras en disant :

« Oh ! Louis, est-ce ainsi que nous devrions être après si peu de temps de mariage ? Ne m'aimez-vous pas ? Je ne demande qu'à vous plaire, vous le savez bien, mais ne me découragez pas, ne vous fâchez pas pour rien. »

Après un peu d'hésitation, il se radoucit et me répondit tranquillement :

« N'en parlons plus ! mais pas de scène d'attendrissement, Geneviève, je vous en prie. »

Avant de rentrer, je restai seule un instant sur le pas de la porte, demandant à l'air pur, aux senteurs exquis, aux beautés du soir pourquoi leur pouvoir mystérieux n'agissait pas sur le cœur de mon mari comme sur le mien.

### III

Quel mal je me donnai les semaines suivantes pour achever d'organiser la maison complètement à son goût ! Jamais femme en émoi n'a médité plus savamment, plus longuement les moindres arrangements matériels, et jamais femme, sans doute, n'obtint moins de succès. À défaut d'autre génie, Louis avait celui de la critique.

« Un peu de patience, me disais-je ; je ne connais pas encore tous ses goûts, mais j'arriverai. »

Néanmoins j'étais souvent découragée, et ce blâme sans cesse renouvelé, souvent si peu fondé, eût fatigué ma bonne volonté sans mes vingt ans qui ne se lassaient jamais de renaître à l'espoir. Lorsque j'avais obtenu un mot ou un regard presque aimable, mon cœur bondissait, j'oubliais les tiraillements, les tracasseries qui étaient pour

ma nature un sujet perpétuel d'étonnement et de déroute morale.

Était-ce avec intention, était-ce simplement maladresse ? mais Louis tenait souvent de ces propos qui suppriment la confiance qu'une femme jeune et timide essaye d'avoir en elle-même.

Un jour, en pleine réunion de voisinage, il partit en guerre contre les beautés brunes, – moi seule dans le salon étais de cette couleur néfaste, – et soutint qu'il n'aimait que les femmes blondes. Le propos fut naturellement tourné en plaisanterie, et peut-être eus-je tort d'y attacher de l'importance ; mais il avait des antécédents, et le soir, en me coiffant, je regardai avec découragement mon teint brun et chaud, mes cheveux noirs dont la longueur et l'épaisseur excitaient l'admiration de ces bons petits vieillards qui m'aimaient là-bas dans ce cher vieux pastel si loin de la vie réelle !

Et, après m'être endormie en pleurant, je rêvai qu'ils étaient devenus tout à coup d'un blond cendré ravissant, que légers, ébouriffés, ils

plaisaient à mon mari qui, radieux de cette métamorphose, me donnait enfin un de ces baisers passionnés auxquels je rêvais souvent les yeux ouverts, et ce baiser commençait une ère nouvelle dans ma vie de jeune femme.

Dans le salon, il y avait une large baie d'où je dominais le fleuve, devenu mon ami. À cette place favorite, je passais de longues heures solitaires. Ni mon aiguille ni mon pinceau ne m'empêchaient de creuser, creuser encore la question qui me hantait.

« M'aime-t-il ? Pourquoi me laisse-t-il si souvent seule ? Mais pourquoi ne m'aimerait-il pas ? Je suis jolie, pourtant ! »

Invariablement, m'arrêtant sur cette dernière pensée, j'allais me placer devant une glace afin de constater que je ne me trompais pas, examinant impartialement chaque détail de mon visage irrégulier, cette grande bouche qui souriait si facilement sur de belles dents, mes sourcils très marqués qui ne donnaient aucune dureté à des yeux noirs que, dans mes souvenirs les plus lointains, j'avais toujours entendu qualifier de

merveilleux. Immenses, un peu enfoncés dans l'orbite, ils avaient une expression profonde et reflétaient mes impressions multiples. S'il l'avait voulu, que de choses ces yeux expressifs lui auraient dites !

Ni mon père ni mes amis ne se doutaient de mes soucis. J'allais souvent les voir, quand la permission du moins m'en était donnée, mais ils venaient rarement chez moi, grâce à Dieu ! car je craignais qu'une bourrasque ou un manque d'égards ne leur fît pressentir la vérité.

La Phine, que j'envoyais chercher tous les huit jours, afin qu'elle eût la joie et l'orgueil de repasser le linge de ma maison, observait la situation de ses vieux yeux attentifs et, avec beaucoup de peine, respectait à peu près le silence que je gardais encore. Que lui aurais-je dit ? J'avais des doutes, mais aussi des retours de confiance : un mot, la plus légère caresse me faisait croire à son amour et accepter toutes les aspérités d'un caractère qui m'étonnait.

M. Marien était, parmi nos voisins de campagne, celui que nous voyions le plus

souvent. J'avais eu tout de suite pour lui une réelle amitié, et ces bons rapports, que les circonstances rendaient intimes, m'étaient fort doux. Quand ce grand Marien, de taille un peu lourde, mal habillé, arrivant avec sa mine aimable, s'asseyait près de ma table sur laquelle il prenait quelque objet menu que ses mains distraites avaient bientôt brisé, j'avais cette sensation de bien-être moral que fait éprouver la présence d'un être auquel on se sait sympathique.

Il avait poussé très loin ses études en médecine et donnait en s'amusant des consultations à toutes les bonnes gens des environs.

« Je ne fais pas une visite sans qu'elle me coûte une pièce de cinq francs ou mieux encore, me disait-il sérieusement. Avec mes distractions, mes mouvements trop brusques, je ne vais pas chez un paysan sans y casser un objet quelconque. Je crois en vérité que ces mâtins-là font exprès de mettre à ma portée toute leur vaisselle afin d'être grassement payés quand je l'ai détériorée. »



Nous discussions sans cesse très cordialement ; mais, bien que nos idées ne fussent pas les mêmes, il ne blessait jamais, comme Louis le faisait si souvent, mes plus chères croyances. Intelligent, fou d'indépendance, d'humeur voyageuse, il partait parfois tout à coup, et, pendant des mois, quelquefois des années, courait le monde pour revenir ensuite s'enfouir dans sa propriété qui confinait à la nôtre.

Quand j'arrivai à Roche-Plate, il était ressaisi tout entier par sa vieille passion pour la campagne et parlait de mener dorénavant la vie tranquille d'un ermite. Causeur animé, il s'entendait à conter ses souvenirs, et artiste, il savait, avec une expression pittoresque, rendre à merveille les impressions éprouvées au milieu des incidents de son existence vagabonde.

Il était traité par tous avec un sans-façon et une familiarité dont son caractère bon enfant s'amusait.

« Je suis désormais classé dans la catégorie des vieux garçons sans conséquence », me disait-il en riant.

Ses yeux, fort observateurs et spirituels, avaient promptement remarqué mes perplexités grandissantes devant un caractère que je ne comprenais pas encore. Que de fois sa bonne grâce pallia l'amertume de propos désobligeants ! et comme, dans son cœur excellent, il savait parfois trouver le mot qui, quoique indirect, m'aidait à sortir de détresse !

Si souvent Louis me démontait ! Un après-midi que, par hasard, il était auprès de moi, je lui montrai des fleurs que je venais de peindre à l'aquarelle.

« Elles sont fraîches et naturelles, n'est-ce pas ? dis-je d'un ton satisfait.

– Pas mal ! répliqua-t-il en s'étirant les bras. Mais tout cela ne vaut pas des confitures réussies ; voilà le talent qu'une femme doit d'abord posséder.

– Les deux talents peuvent marcher de front, dis-je en me penchant toute rouge sur mon aquarelle. On ne fait pas des confitures à chaque heure du jour.

– Non... mais on peut faire quelque chose d'utile.

– Quoi ? quand une maison est organisée et bien dirigée, que faut-il faire de plus ?

– On trouve toujours, ma chère, dit-il en bâillant. Je n'aime guère les femmes artistes.

– Artistes ! répétais-je en essayant de sourire ; vous flattez mon infime savoir-faire d'amateur.

– Au reste, continua-t-il de son ton froid et légèrement dogmatique, vous connaissez mon opinion sur le rôle de la femme dans la vie : les enfants, la lessive et la cuisine, voilà son terrain naturel. »

Si j'avais conservé toute ma timidité lorsqu'il s'agissait de lui exprimer mes idées et mes sentiments, je commençais à répliquer vivement quand il me blessait. Exaspérée, je regardai un instant dans le jardin pour me calmer avant de lui répondre.

Il était rempli de roses remontantes, de chrysanthèmes en pleine floraison, de vigne vierge poussant follement un peu partout,

grimant aux arbres verts qu'elle ornait des couleurs éclatantes que lui donne l'automne.

« Vous devriez, dis-je en tournant la tête brusquement, faire arracher toutes ces fleurs et planter à la place des choses utiles : des pommes de terre et des carottes, par exemple. On pourrait même installer des pépinières.

– Que voulez-vous dire, Geneviève ?

– Que ce serait à mes yeux la conséquence naturelle de l'aphorisme que vous venez d'avancer », répondis-je vivement.

Il vint se poser devant moi, dans l'attitude d'un dieu irrité.

« Je n'aime pas beaucoup la plaisanterie, Geneviève.

– Non... ni la logique non plus », répondis-je en trempant mon pinceau dans l'eau et en affectant de regarder mon aquarelle que mes yeux brouillés ne voyaient plus.

Une longue minute de silence, puis je repris d'une voix un peu tremblante :

« Quand j'aurai des enfants, et plaise à Dieu

que j'en aie bientôt ! ce n'est pas cette pauvre aquarelle qui m'empêchera de remplir mon devoir. Pour la lessive, on n'a pas toujours du linge à plier, et quant à la cuisine, si on doit la faire soi-même, il faut mettre sa cuisinière à la porte. Il serait bien aussi d'expédier son cocher par le même chemin, afin que le châtelain soigne et attelle lui-même ses chevaux.

– Quel détestable caractère vous avez, Geneviève ! me dit-il violemment. Vous ai-je dit de prendre mes paroles à la lettre ? »

Je me mordis les lèvres pour ne pas répondre :

« Alors, le plus simple était de ne pas les dire, ces paroles ! Elles sont d'ailleurs assez stupides pour qu'il n'eût pas été bien préférable de les laisser dans le néant. »

Mais un regard jeté sur lui m'avait appris qu'il était sur le point d'entrer dans une de ces colères qui me terrifiaient. Il sortit en frappant la porte, et mes pauvres fleurs, inondées de mes larmes, ne furent bientôt qu'une masse informe.

Ah ! cette intimité morale et intellectuelle tant

désirée ! Chaque jour emportait quelques miettes de l'espoir qui faisait battre mon cœur lorsque j'étais arrivée à Roche-Plate. Malgré mes efforts, le fossé qui nous séparait s'élargissait ; d'heure en heure, pour ainsi dire, je m'enfonçais plus avant dans mes solitudes. Cependant, quand nous avions des invités, mon esprit se hasardait à sortir du trou où il se tenait tout transi, et, me raccrochant désespérément à l'espoir de lui plaire, j'étais heureuse de briller devant lui. Par malheur, il était tenace dans ses idées.

Un jour, au déjeuner, pendant lequel j'avais été en verve, M. Marien, passant en revue nos voisins, me dit :

« M<sup>me</sup> de V... doit vous plaire ; elle est le type de la femme aimable et de la femme d'esprit.

– Bah ! femme d'esprit ! répondit Louis en haussant les épaules. Est-ce que vraiment vous les aimez, les femmes d'esprit ?

– Allons, Louis, n'essayez pas de me faire passer pour une bête aux yeux de M<sup>me</sup> d'Onelle.

– C'est donc moi qui passerai pour la bête,

répliqua-t-il en dégustant paisiblement sa liqueur. J'avoue très simplement que j'ai un faible pour le pot-au-feu, qui est l'être utile par excellence.

– Il ne met pas ses actions en accord avec ses axiomes, madame, me dit M. Marien en riant.

– Que d'hommes en sont là ! répondis-je gaiement. M. d'Onelle, qui aime l'esprit, avance une exagération pour exciter le nôtre à lui répondre. »

Je me levai sur ces mots, trop heureuse que le déjeuner fût fini, car j'étouffais.

Un instant après, accoudée sur un mur à hauteur d'appui entièrement recouvert de cette vigne vierge que j'aimais et dans les feuilles pourpres de laquelle mes bras s'ensevelissaient complètement, je regardais au loin l'eau scintillante du fleuve en la prenant à témoin que je continuais à ne pas comprendre, mais que j'allais employer mon énergie à devenir un abominable, un véritable pot-au-feu. Tâche aussi aisée que d'obliger ces beaux pampres rouges à pousser droits comme un lis, ou les lilas à se couvrir de fleurs en automne, ou de persuader à

ces moutons, que je voyais paître au bas du coteau, qu'un peu de paille était préférable, à l'herbe fraîche.

Dès le lendemain, j'étais dans la cuisine, que je mettais dans le plus affreux désordre, afin de confectionner un entremets qui était, mon triomphe.

La Phine, qui empilait du charbon allumé dans ses fers gigantesques du temps jadis, ne cessait de gronder.

« C'est-y votre place, madame ! vous mettez votre cuisinière de mauvaise humeur.

– Mon mari aime qu'une femme sache faire la cuisine elle-même », répondis-je en battant mes œufs d'un air affairé.

Le soleil pénétrait à flots dans la cuisine, les cuivres étincelaient sous ses rayons, quelques feuilles tombées, prises dans une légère rafale de vent, dansèrent un instant au seuil de la porte grande ouverte, puis, se décidant à entrer, se faufilèrent dans tous les coins, comme de petits hôtes malins et furtifs que le balai devait bientôt



chasser, mais qui m'apportaient une parcelle du dehors et de sa poésie. Et, plongeant mes mains dans la farine, je partis d'un grand éclat de rire en songeant à ma prétention de me transformer en pot-au-feu. J'étais gaie, ce matin-là... gaie de par ma jeunesse qui subissait sa propre influence, gaie surtout de par un espoir extrêmement doux que chaque jour passé confirmait, mais dont je n'avais point encore osé parler.

« Je ne dis pas que ce ne soit pas ben de savoir, continua la Phine, dont le bon sens pratique poursuivait son idée. Mais puisque vous avez une bonne cuisinière, à quoi que ça sert de l'ennuyer, et de faire ça vous-même ?

– Ma petite vieille, s'il est content, ça servira.

– Hon !... gronda la Phine, les hommes ont ben souvent l'esprit déviré. »

Pendant que, dans le feu de mon travail, j'amoncelais autour de moi trois fois plus d'ustensiles qu'il ne m'en fallait, j'entendis la voix de Louis qui, joyeusement, lançait mon nom aux échos du jardin. Étonnée de ce ton insolite, je courus le rejoindre sans prendre le temps

d'enlever mon grand tablier de toile et de laver mes mains enfarinées.

En arrivant devant la maison, je trouvai M. Marien qui traversait notre parc pour abrégé la course qu'il avait à faire. Mon aspect de marmiton le fit rire, mais, dans ses yeux, je vis une nuance attendrie, et il garda une seconde de trop ma main dans la sienne.

« Quelle singulière toilette, Geneviève ! s'écria Louis d'un ton mécontent.

– Toilette de cuisinière ! dis-je en riant. Vous m'avez troublée dans un travail des plus sérieux ; je vous confectionnais un gâteau, dont vous parlerez longtemps, j'en suis sûre. Mais qu'y a-t-il ? »

Jamais encore je ne lui avais vu cet air radieux.

« Une nouvelle qui me fait plaisir, répondit-il en nous montrant une lettre que le facteur venait d'apporter. La parente dont je vous parlais l'autre jour arrive ici ce soir.

– Celle dont le mari est malade ? demandai-je.

– Oui ; elle m’écrit que, appelée à Tours par une affaire, elle ne veut point passer si près de Roche-Plate sans nous donner un jour. Faites préparer sa chambre.

– Qui est-ce ? demanda M. Marien, d’un ton qui me parut inquiet.

– Aline Le Seine », répondit Louis brièvement et le regardant en face.

M. Marien ne put réprimer un vif mouvement de contrariété, et, afin de se donner une contenance, il se baissa précipitamment pour tirer les oreilles de son chien, qui se mit à hurler.

Ce jeu de scène inquiéta vivement mon esprit en éveil. Dans ma disposition morale, toujours cherchant à découvrir l’explication des faits que j’appelais mystères, les moindres incidents prenaient à mes yeux une importance absurde.

« Vous viendrez dîner avec nous demain, n’est-ce pas, Marien ? dit mon mari d’un ton contraint.

– Très volontiers ; vous savez que je ne me fais jamais prier », répondit M. Marien gaiement.

Il me salua pour s'éloigner, mais je fis seule quelques pas avec lui.

« Vous connaissez M<sup>me</sup> Le Seine ? dis-je en frappant mes mains l'une contre l'autre, pour en chasser complètement la farine. Est-elle bien ?

– Elle ne m'est pas sympathique.

– Ce n'est pas me répondre... Est-ce une jolie femme ?

– Heu... oui... assez.

– Pourquoi vous déplaît-elle ?

– Peut-être parce que je ne la connais pas assez.

– Que je déteste les sphinx ! m'écriai-je. Vous avez paru contrarié quand M. d'Onelle vous a dit son nom.

– Rien ne vous échappe ! répliqua-t-il en souriant. Vous savez que je suis, à mes heures, une bête d'habitude ; j'ai peur qu'elle ne reste ici quelque temps et ne trouble notre bonne intimité. »

J'ouvris de grands yeux effarés en écoutant

cette réponse stupide, qui n'était qu'une défaite.

« Est-elle blonde ? demandai-je en mâchonnant nerveusement un brin d'herbe.

– Oui... très blonde.

– Ah ! murmurai-je.

– Louis a dû vous dire qu'ils s'étaient beaucoup connus enfants, me dit-il d'un ton indifférent. Ils sont du même âge, du reste. »

Ces derniers mots me rassurèrent ; à vingt ans, on croit facilement qu'une femme de trente touche à la vieillesse. Néanmoins, le soir, pendant que Louis allait lui-même la chercher au chemin de fer, je me morfondis dans une méditation inquiète. Une cousine était-elle donc dans l'existence d'un homme une affection si vive, qu'il dût être exultant à l'idée de la revoir ? Quand je la vis descendre de voiture, fraîche, dans tout l'éclat de sa beauté blonde, je dus faire un effort pour cacher ma déconvenue. Elle était comme moi, presque grande ; sa taille souple avait une parfaite élégance. Son teint délicat et ses cheveux du blond ravissant que j'avais vu

dans mon rêve me consternèrent.

« J'ai tenu à me détourner de mon chemin direct pour vous connaître, ma cousine, me dit-elle, en m'embrassant légèrement.

– Vous êtes la bienvenue chez moi, madame », répondis-je avec froideur.

Ses yeux bleus, dont je détestais déjà l'expression, se fixèrent sur les miens d'un air un peu moqueur, et, d'un seul regard effronté et hautain, elle examina de la tête aux pieds ma chétive personne.

« Charmante ! dit-elle négligemment à Louis, qui lui offrait son bras. Cousin, votre femme est charmante. Quel air digne et sérieux ! »

Un sourire accompagna le compliment équivoque, auquel je répondis avec gravité par quelques mots banaux, et je la conduisis chez elle, sans perdre, je crois, mon aisance naturelle. Pourtant, jamais la pauvre Cendrillon, devant ses sœurs, ne ressentit pareil dépit, n'éprouva plus de doutes sur ses propres charmes !

M<sup>me</sup> Le Seine avait une aisance, un aplomb

imperturbables. Sans beaucoup d'esprit naturel, elle savait s'assimiler les idées des autres, et son acquit de femme mondaine lui permettait de toucher d'une main légère aux sujets les plus différents.

Louis avait retrouvé soudain cette grâce, cette aménité d'homme du monde, que je savais n'être qu'un peu de poussière brillante. Ce n'était plus le mari dont la froideur me glaçait et dont chaque mot paralysait mes mouvements. Causeur, aimable, charmant, de la façon la plus délicate il lui adressait des compliments, dont le moindre eût réjoui mon cœur, et qu'elle acceptait avec l'indifférence affectée d'une coquette habituée aux hommages.

Que ces heures me furent cruelles ! Elles soulevèrent un coin du voile qui me cachait le mystère. En me voyant si différente d'une femme dont la beauté et la coquetterie le captivaient, je commençai à comprendre d'une façon très nette que, moi, je ne lui plaisais pas.

Je passai la nuit à me monter la tête au sujet de M<sup>me</sup> Le Seine, fouillant dans mes souvenirs,

d'ailleurs si récents ! pour me rappeler les moindres mots, les incidents pénibles, les difficultés qui mettaient tant d'obscurité dans ma nouvelle vie que je marchais à tâtons. Quand je fermai enfin les yeux, la folle du logis me tenait en son pouvoir.

En m'éveillant, redevenue plus calme, je morigénai vigoureusement mon imagination, et, décidant de ne point lui laisser grossir les faits, je résolus aussi de ne point m'abandonner moi-même.

Pendant que je me cramponnais à la raison et à la confiance, Louis entra dans ma chambre. Il prit des ciseaux dans mon nécessaire, s'installa confortablement dans un fauteuil et, tout en se coupant les ongles, commença sur sa cousine une dissertation enthousiaste, émaillée de mots désagréables pour sa femme.

« Vous devriez lui demander des conseils pour vous habiller, Geneviève ; elle est l'élégance personnifiée, et vous ne lui ressemblez guère. »

Silencieuse jusque-là, je cessai de planter des épingles dans mes cheveux pour me tourner vers



lui en affectant de tomber des nues.

« Vous voulez faire de moi une élégante ! dis-je, m’efforçant de donner à ma voix l’accent d’un étonnement inouï. Mais alors... votre théorie du pot-au-feu, que devient-elle ?

– Chaque chose a son heure, évidemment.

– Je crois que l’heure du pot-au-feu ne sonne jamais pour M<sup>me</sup> Le Seine, répliquai-je. Mais peut-être l’approuvez-vous ?

– Une nature aussi fine, aussi distinguée, s’occupant de marmites ! s’écria-t-il en haussant les épaules.

– Pourquoi pas ? dis-je, en essayant de chasser l’exaspération qui accourait sur moi avec une rapidité foudroyante. Cette femme ! est-elle donc d’une essence différente de la mienne ?

– Cette femme ! releva Louis du ton glacé, ironique, qui m’effrayait plus que ses emportements. Je crois vraiment que vous ne parleriez pas d’un ton plus méprisant d’une courtisane. Aline est une honnête femme, Geneviève ! »

J'étais parfaitement convaincue du contraire, d'après son attitude et l'expression de ses yeux.

« J'ai pour elle une très vieille amitié, continua Louis que mon silence agaçait, et l'accueil que vous lui avez fait, accueil plus que froid, vraiment maussade, m'a profondément mécontenté.

– Je suis franche et naturelle, deux défauts dont je ne me déferai jamais, je crois, répondis-je. Je n'ai pas acquis, comme votre cousine, la science de dissimuler mes sentiments. Elle me déplaît... et vous ne me ferez jamais, jamais croire qu'il est d'une honnête femme de... »

J'entassais maladresses sur maladresses, je le sentais ; mais, emportée par mon irritation et ma jalousie, je ne pouvais plus retenir mes paroles imprudentes.

« Qu'est-ce qui n'est pas honnête ? demanda Louis d'un ton moqueur.

– D'être une coquette, une affreuse, une horrible coquette quand on est mariée, dis-je avec des larmes dans la voix.

– Vous êtes folle, ma chère ! Vous n’avez aucune expérience de la vie, et vous jugez les autres avec la rigidité de vos principes de couvent.

– J’ai toujours assez d’expérience pour savoir que si j’applique cette rigidité à moi-même, vous ne la blâmez plus, répondis-je avec vivacité.

– Et, continua Louis en élevant la voix, ce n’est pas dans votre laide maison, au milieu de ces vieillards qui vous gâtaient, que vous avez pu acquérir l’expérience de toute chose qui vous manque si complètement, que vous ne savez même pas vous habiller, car j’en reviens au conseil amical que je vous donnais il y a un instant, et qui a été le point de départ de cette absurde discussion. »

Cher vieux logis où j’étais aimée ! où chacun m’appréciait pour mes qualités, et ne songeait point à me reprocher celles qui me manquaient encore ! Quand Louis y fit allusion, mes yeux s’emplirent de larmes, et j’allai vivement à la fenêtre pour qu’il ne les vît pas.

« Vous avez tort de ne pas m’écouter, reprit-il.

Aline est une femme charmante, qui serait pour vous une amie si vous le vouliez.

– Oui... mais je ne le veux pas », répondis-je laconiquement.

Elle, mon amie ! Le fond de raison qui était dans mon caractère fut encore assez puissant pour retenir les paroles irritées qui se pressaient sur mes lèvres. Louis n'insista pas et sortit en chantonnant.

Entre la coquetterie de M<sup>me</sup> Le Seine et la transformation de mon mari, la journée me parut d'une longueur mortelle.

Après le dîner, elle voulut sortir, et, prenant le bras de Louis, ils s'enfoncèrent dans le parc.

« Comme deux amoureux ! » dit-elle en riant et assez haut pour que je l'entendisse, car ma jalousie, qu'elle avait devinée, l'amusait.

Comme autrefois peut-être ! Ils avaient remué bien des souvenirs devant moi, souvenirs d'enfance, disaient-ils, mais qui leur semblaient trop doux pour n'être pas plus récents et plus vifs.

J'allai m'accouder à cette même place où, la

surveillance encore, j'avais résolu, pour lui plaire, de mettre sous mes pieds mes goûts et mes répugnances. Dans l'éveil de sentiments nouveaux, ardents, je cherchais vainement mon âme tranquille de jeune fille, et cette modification, ou plutôt cette découverte d'un côté de ma nature se joignait aux circonstances pour me troubler et m'enlever la possession de moi-même.

M. Marien, qui, m'ayant vue frissonner, était allé chercher un manteau, me trouva la tête enfouie dans la vigne vierge, pleurant à chaudes larmes.

« Eh bien ! eh bien ! que veut dire ceci ? s'écria-t-il du ton paternel et grondeur qu'il devait prendre avec des malades récalcitrants.

– Rien... un peu de nerfs, c'est passé. »

Afin de prouver que c'était bien fini, j'éclatai en sanglots convulsifs, murmurant :

« Voilà, voilà l'explication du mystère !

– Quel mystère ?

– Vous savez bien ! m'écriai-je, tout à fait

sortie de ma réserve habituelle, et sans songer au danger, à l'inconvenance de prendre un homme jeune pour confident avoué de ma peine. Ne voyez-vous pas comme elle lui plaît, et moi...

– Quoi ! jalouse de cette coquette ! s'écria-t-il en riant d'une façon si naturelle qu'il me fit un bien extrême. Ah ! comme vous avez bien l'inexpérience de vos vingt ans !

– C'est ce que Louis me disait ce matin, répondis-je naïvement.

– Parbleu ! sa coquetterie l'amuse ; mais soyez convaincue qu'au fond, il se moque d'elle.

– Oh ! vous croyez ? dis-je, renaissant immédiatement à l'espoir.

– J'en suis sûr... Croyez-vous donc, continuait-il avec une chaleur à laquelle, dans le moment, je ne fis aucune attention, que lorsqu'on a eu l'intelligence et le bonheur d'épouser une femme comme vous, pleine d'esprit, de charme pur et naïf, on se laisse séduire par une... »

Il s'interrompit brusquement, et reprit en souriant :

« Allons ! dans mon indignation contre votre absurdité, j'allais dire quelque sottise. »

Toute confuse, j'essuyai mes yeux et mon visage rougissant.

« Que je suis heureuse d'avoir un excellent ami comme vous ! dis-je avec effusion en lui tendant la main. Vous me rendez toute confiance en moi-même. C'est vrai, vous avez raison, je suis stupide. À quoi songeais-je ? »

Et, comme conclusion logique du revirement de mes idées, je m'écriai avec passion :

« Je donnerais ma main droite pour mettre cette femme à la porte tout de suite, à l'instant, sans perdre une minute, une seconde !

– Conséquence sensée de vos paroles précédentes ! me dit-il en riant. La femme la plus raisonnable est incapable de raisonner. Tenez, les voici : gardez votre main droite, la promenade a été courte, et elle part demain. »

## IV

Au lieu de me réjouir comme une enfant, quand je vis partir la voiture qui emportait M<sup>me</sup> Le Seine, j'aurais mieux fait de me demander si le cœur de mon mari ne disparaissait pas avec elle.

Les dix jours qui suivirent ce départ furent lamentables. Mentalement je comparais Louis à un terrible chevalier enfermé des pieds à la tête dans une armure de fer que les coups d'une faible infidèle mal armée ne pouvaient entamer. Assez souffrante, je n'en disais rien, et il n'avait en aucune façon l'air de s'en apercevoir. Il partait le matin sans même m'avoir vue, et s'il rentrait pour le déjeuner ou le dîner, ce qui n'arrivait pas toujours, les repas se passaient dans un morne silence, rompu quelquefois par une scène ou un propos malsonnant.

Je n'osais plus remuer, ni ouvrir la bouche, ni



par conséquent parler de cet espoir qui, malgré les circonstances, rendait quelque courage à mes tristes pensées.

M. Marien, qui voyait clair dans une situation dont il connaissait beaucoup mieux que moi tout le danger, je le sus plus tard, découvrait dans sa bonté une multitude de prétextes pour rompre ma solitude.

En réfléchissant, j'avais naturellement regretté le mouvement primesautier qui m'avait entraînée dans une demi-confiance ; mais avec son tact et sa délicatesse il n'y fit aucune allusion. Sous le couvert de conversations banales, il se contentait, par sa sympathie affectueuse et toute ronde, de chercher à me sortir de mon affaissement.

Il me trouvait souvent dans le jardin, errant comme une ombre désolée qui cherche en vain un appui. Il n'en était plus comme autrefois, quand le langage poétique de mes arbres, de mes plantes, consolait si parfaitement mes tristesses de jeune fille. J'aimais chacune de mes fleurs associées maintenant à mes impressions nouvelles ; mais quand j'avais laissé tomber sur

elles les larmes qui m'étouffaient, je ne trouvais plus nulle éloquence consolante dans leur langue imaginaire.

Sur ces entrefaites, je reçus la visite d'une femme dont les indiscretions achevèrent de me bouleverser, et, ne pouvant plus vivre seule avec mes angoisses, j'allai chez la Phine pour lui tout confier.

Elle habitait, dans un ancien hôtel devenu la demeure d'ouvriers, une assez grande chambre dont la haute et large fenêtre ouvrait sur une cour intérieure laide et triste.

Quand, enfant, suspendue aux lèvres de la Phine, je l'écoutais me décrire les splendeurs de sa maison, j'avais décidé qu'elle habitait un palais. Il était dans son caractère de ne se plaindre jamais, et sa fierté très ombrageuse la portait à placer sur les nues sa vie matérielle, assez restreinte depuis que son âge ne lui permettait plus de travailler comme autrefois.

« Je ne manque de rien, nous disait-elle souvent, tant elle craignait que nous n'eussions la pensée de lui venir en aide. J'ai un magnifique

buffet, une superbe armoire pleine de robes et de linge. Je ne me prive de rien non plus pour la nourriture, ben sûr ! je vis comme une rentière. »

Son palais était en réalité une chambre assez délabrée, suffisamment meublée et dans un ordre méticuleux. Au-dessus de la cheminée, des photographies de toute ma famille s'étagaient de chaque côté d'une glace encadrée dans la boiserie.

Dans un coin, un grand fauteuil à oreillettes semblait attendre encore le père de la Phine qu'elle avait eu à sa charge pendant de longues années. Un des bouts d'une grande table à repasser, bien rembourrée et recouverte d'une nappe très blanche, était placé dans l'embrasure de la fenêtre qui donnait sur cette triste cour, dont elle me parlait fréquemment avec une satisfaction si vive que j'avais fini par me faire de sa résidence une idée poétique dont la réalité était loin.

Lorsque j'entrai, elle était occupée à rucher un de ses bonnets fantastiques.

« Ah ! ma chère dame, je pensais à vous

justement !

– Comme tu es bien installée, la Phine ! dis-je en regardant autour de moi avec admiration.

– Eh ben, est-ce que je ne vous le disais pas ! Voyez, me dit-elle en ouvrant son armoire avec orgueil. Voilà du fait, j’espère ! Et mon grand lit si mollet ! Il n’y a pas de princesse mieux couchée que moi ! »

Nous passâmes en revue jusqu’aux moindres objets de son modeste mobilier ; puis, quand elle fut rassasiée de mon émerveillement, elle reprit son travail et je m’assis en face d’elle.

« C’est vrai, tu es très bien, ma vieille Phine, dis-je, reculant le moment de parler.

– J’ai toujours été ben, parce que j’avais un caractère tout à fait maussade, quand il s’agissait de me loger. J’ai habité une autre maison où j’avais une chambre aussi grande et belle que celle-ci.

– Du reste, tu devais être à l’aise autrefois, quand tu avais toutes tes pratiques. Combien gagnais-tu par an ? »

Elle venait de tirer son grand mouchoir d'un jaune passé ; étalant avec soin une partie dans sa main droite et restant le bras en l'air sur les préparatifs de l'opération qui se pratiquait toujours avec beaucoup d'onction, elle me répondit de son ton convaincu :

« Oui... je ramassais ben de l'argent ! Mais comme j'avais mon poupa à ma charge, je n'ai jamais voulu savoir combien je gagnais, de peur que ça ne me donne de mauvaises idées. »

Est-ce cette réponse, exprimant si bien la délicatesse raffinée de ses sentiments, qui m'attendrit au point de ne plus pouvoir dominer mes nerfs ébranlés ? Mais j'appuyai un coude sur la table et, la figure cachée dans une de mes mains, je laissai couler mes larmes.

À cette vue, la Phine, précipitant son opération, se leva avec vivacité pour venir s'asseoir auprès de moi, et s'écria :

« Mon trésor, mon petit trésor ! je voyais ben que vous étiez venue pour quéque chose ! Ça ne va donc pas ?

– Ça va tout de travers ! répondis-je en sanglotant, et depuis le commencement, la Phine. Il ne m'aime pas ! j'en suis sûre maintenant.

– Allons ! c'est-y pas dérisionner de dire une chose pareille, ma chère mignonne ! Pourquoi ne vous aimerait-il pas ?

– Les faits sont là, dis-je en essayant de me calmer pour les lui raconter. Tu sais, cette dame qui est venue la semaine dernière à la maison... tu l'as vue ?

– Elle a un air qui ne me va point, répondit la Phine avec une grimace de dégoût qui donnait à son visage ridé, couturé et pâle, une physionomie comique.

– Elle plaît à Louis ! m'écriai-je. Elle lui plaît ! et je sais maintenant qu'il l'a aimée, qu'il devait l'épouser et que, pour je ne sais quelle raison, question d'argent, je crois, elle s'est mariée avec un autre ; mais il l'aimait !

– Qui est-ce qui vous a dit cette bêtise ?

– M<sup>me</sup> B..., que j'ai vue hier. Elle a connu M<sup>me</sup> Le Seine jeune fille ; elle a été au courant des

amours de Louis. »

Au nom de M<sup>me</sup> B..., qui représentait aux yeux de la Phine toute une race qu'elle détestait, elle donna un coup de poing sur la table, en s'écriant, avec une façon de jurer qui lui était particulière, afin de ne point prononcer le mot véritable pouvant l'induire en péché :

« Ah ! ces dévotes ! ces sarchées dévotes ! ah ! ces berdasses ! au lieu d'aller faire des grimaces à l'église, ne feraient-elles pas mieux de tenir leur langue ?

– Elle n'a pas menti, je crois, repris-je en soupirant.

– Peut-être pas tout à fait... mais ces têtes de dévotes, continua la Phine avec un profond mépris, n'ont rien dans leur cervelle et grossissent les choses par leurs berdasseries. J'ai vu ça si souvent, ma chère mignonne ! Quand votre mari aurait eu autrefois une amourette avec cette dame, c'est-y une raison pour qu'il l'aime encore, maintenant qu'il vous a ?

– Elle lui plaît, et moi, je ne lui plais pas. Tu

ne sais pas ce qu'est ma vie, la Phine ! m'écriai-je avec véhémence. Tout ce que je dis est mal dit, tout ce que je fais est mal fait ; en serait-il ainsi, si je lui plaisais ? Et pourtant, bien des gens me trouvent jolie, et je ne suis pas plus qu'une autre dépourvue de qualités. Si j'ai des défauts, tout le monde en a, et je puis m'en corriger. Je l'aime... et je ne demande qu'à l'aimer encore plus. »

Quand je me tus, la Phine, avant de parler, laissa s'écouler quelques minutes que j'employai à regarder la cour lugubre où elle avait passé tant de bons moments à causer avec ses voisins ; au milieu de mes cuisantes préoccupations, l'étrange, l'heureuse relativité des impressions frappa mon esprit.

« Voyons, mon petit canard, commença la Phine en allant reprendre sa place en face de moi, maintenant faut raisonner sérieusement. Vous étiez bien moins riche que lui, pourquoi vous aurait-il épousée si vous ne lui plaisiez pas ?

– Parce qu'il voulait simplement avoir une femme pour tenir sa maison, ou pour quelque autre raison dans laquelle l'amour n'entrait pas.



– Moi, je dis qu’il ne vous aurait point prise s’il ne vous avait pas trouvée à son goût, puisqu’il pouvait faire un plus beau mariage.

– Oui... dis-je d’un ton songeur. Voilà un raisonnement que je me suis fait bien des fois.

– Et puis, un caractère un peu difficile n’empêche pas de...

– Ah ! qu’il m’aime ! dis-je en l’interrompant vivement ; qu’il m’aime ! et j’accepterai sans me plaindre toutes les difficultés de caractère.

– Vous avez raison, puisqu’il faut que tout le monde ait ses défauts. S’il n’avait pas les siens, il en aurait d’autres. Savez-vous ce que je voudrais pour tout arranger ? continua la Phine pendant que ses yeux noirs de chien fidèle me souriaient. Un beau petit poupon ! »

À ces mots, je crus voir entrer un rayon de pure lumière dans la vieille cour humide.

« J’ai l’espoir... non... la certitude que ce sera bientôt, ma vieille Phine.

– Eh ben... il n’est pas content ?

– Je n’ai pas encore osé lui en parler, dis-je en

rougissant.

– Pas osé ! mais vous avez tort... Il sera si content, vous verrez, que tout sera raccommodé. Vous êtes trop timide avec lui, ma petite cane.

– Non... je me fâche souvent aussi, moi.

– Oui, oui, j’entends... c’est pas l’esprit qui vous manque pour répondre quand il vous fâche ; mais lui laissez-vous voir que vous l’aimez ben ?

– Je n’ose plus ! dis-je avec découragement.

– Ce n’est pas comme ça qu’il faut faire ! reprit la Phine. Il n’est pas en bois, votre mari. Je sais ben, moi, que les hommes ont l’habitude de flamber de z’yeux sur les jolies figures ; il n’a pas les siens dans sa poche, je suppose ! et doit vous regarder. Et puis, vous qui avez si bon cœur ! laissez-lui voir comme vous savez ben aimer, mon petit trésor.

– Il ne serait pas en bois avec M<sup>me</sup> Le Seine, répondis-je, mais avec moi...

– Ah ! mon Dieu, madame, que je suis donc soûle de vous entendre parler de cette femme-là ! s’écria la Phine, qui avait souvent des expressions

fort crues. Je vous dis qu'un homme qui se marie à trente ans a bien eu le temps de faire toutes ses farces, et qu'il ne pense pas à recommencer quand il vient d'épouser une dame jolie et bonne comme vous. »

Sans me rassurer complètement, les paroles sensées et affectueuses de la Phine me calmèrent.

« Parlez à votre mari dès ce soir, mon trésor, me dit-elle ; vous verrez que ça marchera ben.

– Ma vieille Phine ! au moins avec toi je puis tout dire. Il ne faut pas que mon père se doute de mes ennuis, tu sais ?

– Est-ce que je suis tombée en enfance ? » répondit la Phine très offensée, un de ses défauts étant une extrême susceptibilité.

Quand je me levai pour partir et que, regardant encore ce pauvre logis dont elle me parlait avec une admiration si convaincue, je songeai à la vaillance de cette existence de travail, à la dignité d'un caractère très fier qui avait traversé de si longues années sans rien demander à personne, semant sur son chemin des actes de dévouement

et de bonté que je connaissais bien, il me sembla que j'acquerrais une sorte de maturité pour juger la vie et la regarder dans ses proportions véritables. Ce fut une impression vague qui, dans la suite, chaque fois que je me retrouvai dans cette atmosphère saine à l'esprit, devint plus distincte et raisonnée.

Le dîner fut calme. Louis, de moins sombre humeur, daigna même remarquer que je ne mangeais pas et que j'avais les traits tirés. Nous étions dans les premiers jours de novembre, mais le temps était doux. Après le dîner, il alluma un cigare et alla s'asseoir sous un platane.

Je restai longtemps accoudée à la fenêtre du salon sans oser aller le rejoindre. Mon cœur et mes tempes battaient violemment ; j'étais angoissée, fébrile, comme devant une décision dont dépend la vie entière.

Enfin, prenant à deux mains mon courage, je jetai un manteau sur mes épaules et, tremblante, j'allai m'asseoir auprès de lui.

La nuit était si claire que j'aurais pu lire les caractères gravés sur une étiquette que le

jardinier avait laissée à la tige d'un rosier. Aucun bruit, si ce n'est celui de la chute des feuilles quand la brise un peu fraîche passait sur mon front comme une caresse encourageante.

Dans ce grand et beau silence du soir, loin, bien loin par ma pensée de la réalité qui m'avait été révélée, mon cœur déborda. J'entourai Louis de mes bras et j'essayai de lui dire tout ce qu'était ma tendresse de femme. Des paroles émues, passionnées, se pressaient sur mes lèvres, qui désiraient avec ardeur ce baiser rêvé qu'habituellement sa froideur ne songeait même pas à donner.

Avec une joie intense, je le voyais sortir de ses glaces, et quand je lui parlai de l'espoir qui, depuis quelques jours, était devenu une certitude, il eut enfin un élan spontané vers moi, lui dont toutes les manifestations extérieures paraissaient voulues par la nécessité. Il me prit dans ses bras, et je fermai les yeux sous les chauds baisers qui rassuraient mon cœur et le dilataient au point de croire qu'il allait m'échapper.

Pendant les mois suivants, je ne cherchai point

à analyser si le changement de Louis à mon égard était dû à la joie de l'événement que nous attendions, ou si j'avais réussi à chasser un souvenir si dangereux pour mon bonheur.

Sans arrière-pensée, je m'abandonnais à la joie du moment, j'acceptais, sans en beaucoup souffrir, les chocs d'un caractère dont les tendances autoritaires n'étaient séparées d'une tyrannie tracassière que par une ligne bien mince. Je vivais sous le charme d'attentions que je trouvais sincèrement affectueuses et douces après la disette traversée.

Enfin, un matin de juin, alors que les roses s'épanouissent, que le soleil est plein de promesses, ma fille entre dans la vie.

Aussitôt de vieux visages rayonnants se penchent sur son berceau et, comme des esprits bienfaisants, l'accueillent par des souhaits heureux, par les rêves dont l'expérience douloureuse d'une longue route ne les a pas corrigés, tant la loi naturelle est bien plus puissante que le sens commun !

C'est un grand, un grave événement quand,

quelques semaines plus tard, je la conduis pour la première fois dans le vieux gîte.

Les bons esprits se hâtent d'arriver, mais, avant qu'ils aient eu le temps d'apparaître, ma fille est entourée de vieux génies subalternes qui rient d'admiration devant son petit visage tout rouge. Les domestiques à tête blanche sont en effet accourus ; le jardinier, courbé et rhumatisant, abandonne le débat que, voici longtemps déjà, il a ouvert avec les mauvaises herbes qui s'obstinent, pour le faire enrager, à pousser partout avec une énergie indomptable. Les mains pleines de terre, appuyé sur une pelle, il regarde le petit être d'un air grave et satisfait, pendant que le cocher à cheveux grisonnants avance la tête par-dessus l'épaule de la nourrice et contemple avec un intérêt ébahi cette figure minuscule perdue dans les dentelles.

Enfin le groupe s'écarte, et la nourrice s'avance d'un air important vers le perron moussu et dégradé. À peine a-t-elle gravi la première marche qu'elle est arrêtée de nouveau par les esprits bienfaisants et radieux.

Échelonnés sur les degrés, ils se penchent pour mieux voir.

« Délicieuse ! elle est délicieuse ! s'écrie Méran du ton décidé d'un homme qui vient de faire une importante découverte.

– En vérité, Méran, elle ressemble déjà à Geneviève, dit mon père avec une expression ravie.

– Le beau bébé ! la belle pouponne ! » s'écrient en chœur la Phine et M<sup>me</sup> Séveline avec une conviction qui me fait sourire, car je trouve très laide cette petite figure rouge et plissée.

J'ose avancer cette opinion, et, immédiatement, je suis pulvérisée par l'indignation générale. La Phine me lance un regard foudroyant, les domestiques murmurent et se demandent si je ne suis pas une mère dénaturée, et les génies supérieurs, d'une voix compatissante, adressent à ma fille un discours de condoléance.

Malgré sa colère, la Phine me prend à part et me dit :



« Mon trésor, j'avais-t'y raison ? Vous êtes ben contente maintenant ?

– Oui, répondis-je, tout est changé. »

Et une fois encore, par cette chaude journée de juillet, dans le vieux pastel rajeuni, je souris à la vie pendant que le petit enfant si fragile s'endort paisiblement dans l'ignorance complète de son étrange pouvoir.

## V

Pendant les deux années qui suivirent la naissance de ma fille, bien des fois elle fut la cause d'un renouveau d'espoir. Il l'aimait, et quand je le voyais sourire devant elle, quand il était sous ce charme de l'enfant qui séduit les plus froids, j'espérais qu'une lueur de son affection glisserait jusqu'à la mère. Car bien que j'eusse mis en œuvre tous mes faibles pouvoirs pour garder mon bonheur, de jour en jour j'avais essayé de saisir une forme plus vague, plus indéfinie, et il avait fui devant moi comme le vaisseau fantôme de la légende.

Non seulement Louis était redevenu le mari froid, indifférent des premiers temps, mais je sentais en outre sous sa froideur une hostilité grandissante.

Il s'abandonnait maintenant sans se contraindre à cette humeur tyrannique qui

énervait ma bonne volonté. Chaque détail de la vie matérielle devenait un sujet de discussion et même de scènes violentes. Désœuvré, ennuyé, ne s'intéressant à aucune des questions qui peuvent nourrir l'intelligence soit d'une façon spéculative, soit d'une façon pratique, il donnait libre carrière à des tendances tracassières que son désœuvrement développait.

« Ne pourriez-vous, disais-je à Marien, devenu par la force des choses le témoin de scènes regrettables et le confident de bien des soucis, ne pourriez-vous essayer de l'occuper ?

– L'occuper... à quoi ?

– Par exemple, essayez qu'il lise avec vous des ouvrages intéressants. Vous en lisez journellement, vous qui, comme lui, n'avez point en somme d'occupations forcées.

– Essayez de changer l'essence d'un arbre en une autre essence », me répondit-il avec une vivacité dans laquelle je découvris avec surprise un peu d'amertume.

Peu à peu, sous l'influence des froissements

quotidiens qui répondaient à mes efforts, l'irritation domina mon caractère, balayant comme un hôte malfaisant les élans de mon cœur et ses soumissions.

En dépit des propos blessants, des récriminations, je me révoltais et, voyant qu'en lui sacrifiant mes goûts je n'arrivais pas encore à lui plaire, je prenais le parti d'agir selon mon bon plaisir dans les menus faits de chaque jour.

« Ma vieille Phine, disais-je quelquefois tout irritée, quels ménagements ai-je donc à garder ? il est impossible de le satisfaire !

– Ne mettez aucun tort de votre côté, ma chère mignonne ; peut-être ben que ça s'arrangera tout de même. Il se fatiguera d'être berdassier et harguegniou en vous voyant si douce. »

Elle n'en croyait rien, ni moi non plus. D'ailleurs, ma bonté naturelle s'oblitérait, l'amertume s'établissait dans mes sentiments et mes pensées.

Et pourtant... devant un mot de regret, une parole affectueuse, j'étais prête à l'aimer encore

de toutes mes forces.

Si son étrange éloignement pour une femme qui ne demandait qu'à l'aimer n'avait pas suffi pour apporter la conviction dans mon esprit, des indices certains eussent confirmé mon idée.

Je n'en doutais plus, il adorait encore celle qui, cependant, l'avait abandonné pour épouser un homme plus riche que lui et dont la réputation, je le savais maintenant, était très équivoque.

Pendant ces deux années qu'elle avait passées en partie dans le Midi, les circonstances les avaient forcément séparés ; mais, connaissant son pouvoir, elle savait trop bien aviver la passion qui brisait ma vie et mes espérances. Quand une lettre arrivait à Roche-Plate, et malheureusement pour moi elle lui écrivait souvent, je devais m'attendre à une journée mauvaise et agitée.

Elle était revenue depuis peu de temps aux environs de Nantes et nous avait priés de rompre la monotonie de sa vie qui s'écoulait, selon son expression, « entre la campagne qu'elle détestait et son mari toujours malade ». Malgré une scène des plus vives, Louis n'avait pu me décider à

l'accompagner, et, au bout de quinze mortels jours, il était revenu plus sombre que jamais.

Au milieu de mes tourments, seule ma fille me rendait à moi-même. Chaud rayon de soleil dissipant les brumes épaisses et glacées ! Mes yeux émerveillés suivaient les jeux du jour nouveau qui avait pénétré dans ma vie. Avec tout l'élan de ma jeunesse, je me joignais à la gaieté, au bonheur inconscient qui dilataient son âme d'enfant. Lorsqu'elle approchait son charmant visage du mien en balbutiant : « Mère, je t'aime ! » j'écoutais avec une sorte de recueillement les sons que ce mot faisait vibrer en moi.

Quand, assise près de son berceau, j'éprouvais un charme indéfinissable à la regarder dormir, des pensées graves et sérieuses traversaient mon esprit, mon cœur ému n'était plus irrité, et, penchée sur elle, je priais pour que les joies de la vie lui fussent données.

Malgré mes précautions pour cacher à mon père le chagrin qui me dévorait, je voyais que la quiétude du vieux logis était troublée. On me

manifestait une affection plus vive, je surprénais des regards pleins d'inquiétude, et M. de Méran faisait des efforts surhumains pour ne pas céder à la bonté maladroite qui lui était habituelle et briser les vitres brusquement.

Mon père ne sortait plus de son domaine. Ses forces diminuaient rapidement, et, avec un chagrin intense, je le voyais s'incliner vers la terre comme un chêne à moitié abattu dont les dernières racines fléchissent quelque temps encore avant de se briser complètement. Qu'il m'eût paru bon de m'appuyer sur lui une fois encore en lui confiant mes angoisses ! Les orages devenaient plus fréquents, mon cœur était plus découragé, je tombais dans l'atonie morale et sentais que j'avançais à grands pas vers une crise aiguë.

Un après-midi de juillet, je suis à ma place habituelle, dans le salon, et j'essaye vainement de m'absorber dans la composition d'une aquarelle. Ainsi qu'il y a deux ans, ce sont les mêmes fleurs, la même vue, les mêmes objets ; mais comme tout est changé à mes yeux et en moi-

même !

Louis entre avec son air des mauvais jours. Il a reçu le matin une lettre de M<sup>me</sup> Le Seine et, brusquement, aborde le sujet auquel il fait depuis quelque temps des allusions que je feins de ne pas comprendre.

« Geneviève, me dit-il de son ton tranchant, vous écrirez aujourd'hui à Aline pour la prier de venir passer quelques jours ici. La pauvre femme a besoin de sortir de l'atmosphère de tristesse dans laquelle la fait vivre l'état de son mari.

– Si son mari est plus malade, ce n'est pas le moment de le quitter, répondis-je froidement.

– Je ne demande pas votre avis, je vous dis seulement d'écrire. Le Seine n'est pas en danger, vous le savez bien, et cette interminable maladie peut se prolonger longtemps encore avant la guérison, en supposant qu'il guérisse. Aline ne peut pas venir si vous ne la priez pas vous-même. Vous écrirez, vous entendez ? »

Je jette mon pinceau sur la table et je m'écrie d'un ton résolu :



« Non, je n'écrirai pas... »

Me voici dans la crise que je prévois depuis quelque temps ; ce n'est pas le moment d'hésiter, et, du reste, j'en suis arrivée à cet état moral voisin du désespoir qui ne recule plus devant la conséquence des actes.

Louis se promène un instant avec un petit sifflement que je sais être le précurseur d'un orage terrible. Mais, dût-il me tuer, je ne céderai pas.

« Suis-je indiscret, reprend-il avec ce calme affecté qui me terrifie, suis-je indiscret en vous demandant de vous expliquer une fois pour toutes sur la raison d'un refus... inqualifiable ? »

Dans un revirement subit, mon irritation est remplacée par une émotion profonde. Je redeviens ce que j'étais, ce que je suis encore, car, malgré mes affirmations, bien des jours passeront avant que je sois parvenue à la perte totale de l'espérance.

« Ne m'en veuillez pas, Louis, dis-je d'une voix plus attendrie que je n'aurais voulu, mais

pourquoi n'avouerais-je pas avec franchise ce que vous savez exister ? Je suis jalouse d'elle, de vos souvenirs. Je sais, oui, je sais que vous l'avez beaucoup aimée, comment voulez-vous que je l'invite à venir ici ? »

Adossé à la cheminée, son visage fin et distingué impassible, il ne répond rien. Dans un mouvement spontané je m'approche de lui et tente un dernier effort.

« Écoutez-moi, je vous en conjure ; vous m'avez fait une triste existence, mais tout peut se réparer. Oh ! Louis, m'écriai-je avec ardeur, pourquoi ne m'aimes-tu pas ? Ne suis-je pas jeune, aimante ? Oublions, dis, veux-tu ? Re commençons notre vie, nous pouvons encore être bien heureux !... »

Il me repousse vivement d'un air impatient et répond :

« Dieu, Geneviève, que je suis fatigué des scènes ! Avez-vous fini ?

– Oui, répondis-je en reculant de quelques pas, fini pour toujours ! »

Ah ! si une âme fière s'est jamais sentie amoindrie, ce fut bien la mienne dans ce moment où, suppliante, je mendiais vainement son affection. J'éprouvai un amer dégoût pour moi-même en songeant que, depuis un instant, mon amour pur, loyal, était en lutte avec celui de cette femme que je méprisais.

« Est-ce en me contrariant sans cesse que vous arriverez à me plaire ? reprit Louis. Au reste, je ne prie pas, je ne demande plus, je commande ! Vous me ferez la grâce de mettre de côté votre absurde jalousie et d'écrire à Aline.

– Jamais ! »

Pâle de colère, il s'élança sur moi, et, me prenant les poignets, il les serra avec tant de force que je ne pus retenir un cri. Mais il n'entendait rien et me jeta brutalement dans un fauteuil.

« Vous avez un caractère entêté absolument odieux, Geneviève ! me dit-il, les dents serrées. Vous céderez !

– Non... je n'inviterai jamais, jamais, à venir chez moi une femme que vous aimez encore. »

J'ignore ce qu'il serait advenu sans l'arrivée de M. Marien.

Louis abandonna ma main qu'il serrait toujours d'une étreinte furieuse, et s'écria d'une voix vibrante de colère, malgré ses efforts pour se dominer :

« Je regrette, mon cher, que vous ayez encore l'ennui de tomber dans une scène de ménage. Vous savez qu'il est difficile de garder son sang-froid devant certains caractères. »

Il sortit précipitamment, et je ne le revis pas de la journée.

M. Marien vint s'asseoir auprès de moi. Ce n'était pas chose nouvelle que sa sympathie délicate essayant d'adoucir la douleur dont il était le témoin presque quotidien. Il prit ma main froissée en disant :

« Pauvre enfant ! pauvre petite ! »

J'ouvris les yeux et le regardai avec une expression probablement bien désolée, car ses traits se contractèrent sous le coup d'une émotion excessive.

« C'est fini ! il n'y a plus aucun espoir de le ramener, murmurai-je.

– Chut ! chut ! répliqua-t-il du ton compatissant qui me faisait toujours du bien. N'allez pas aux extrêmes. La situation la plus tendue peut se modifier.

– C'est ainsi que vous devez me parler, mais vous n'en croyez rien, répondis-je avec désespoir. Depuis quelque temps, je pense à une séparation ; mais, à cause de mon père, c'est impossible, n'est-ce pas ?

– Et si votre père n'était pas là, vous me diriez : À cause de ma fille, c'est impossible. Et si vous n'aviez pas votre fille, vous reculerez encore jusqu'au dernier moment devant l'éclat d'une séparation. Je connais bien votre nature si délicate, ma pauvre sensitive ! »

C'est vrai ! au moins, lui me connaît et m'apprécie. Je ne puis dire combien m'est précieuse la sympathie de cet homme plein de cœur et d'intelligence.

Bien des fois, j'ai entendu Louis se moquer de

Marien, critiquer, comme une sérieuse dérogation à la bonne éducation, la coupe de ses habits et l'oubli d'usages mondains purement conventionnels. Chose étrange que d'abandonner si complètement sur ce terrain la proie pour l'ombre !

Je me levai brusquement et marchai à grands pas en pressant mes mains avec angoisse. Je ne répondais rien aux paroles qu'il m'adressait, et Dieu sait, cependant, que j'en étais reconnaissante ! qu'elles tombaient sur mon cœur froissé et désespéré comme les gouttes d'un baume rafraîchissant.

« Votre amitié me soutient, dis-je enfin avec émotion, mais je suis hors de moi aujourd'hui, je ne puis parler raisonnablement. Il me faut ma fille pour me calmer. Voulez-vous dire à la Phine de me l'amener ? »

Il sortit aussitôt, après avoir porté ma main engourdie à ses lèvres.

Un instant après, la Phine, tremblante de colère et d'émotion, entra dans le salon en tenant dans ses bras Gilberte endormie. La vue de

ce petit visage adoré et paisible calma en partie mon agitation. Je l'étendis dans un fauteuil, en face de moi, et restai longtemps silencieuse dans cette espèce d'engourdissement qui suit les violentes émotions.

« Ma pauvre petite vieille, dis-je, où sont les espoirs heureux qui ont précédé la naissance de mon enfant ? »

Elle essaya de parler, mais les paroles s'étranglèrent au passage, et nous retombâmes dans notre silence.

« Que devenir ? repris-je. Il ne faut plus espérer, tu le vois bien, maintenant.

– Ma mignonne, répondit la Phine, il n'y a rien d'haïssable comme le découragement.

– Pas découragée !... c'est facile à dire ! » répliquai-je avec irritation.

Sa vieille figure ratatinée empreinte d'une expression sérieuse, elle me dit avec conviction :

« Écoutez, mon trésor, je ne suis point dévote, mais j'aime ben le bon Dieu.

– Je sais, dis-je en courbant la tête sous un

souffle qui me parut assombrir encore ma tristesse.

– J’ai connu ben des femmes malheureuses que ça consolait de... »

Elle s’interrompit devant un geste d’impatience que je ne pus réprimer : je savais d’avance ce qu’elle allait me dire.

« Je ne suis point dévote, mais j’aime ben le bon Dieu... »

Cette phrase, résumé bien simple de toute sa théologie, était un appel à mes sentiments religieux enfouis sous la nouveauté d’une vie qui m’avait complètement désarçonnée. Il me produisit l’effet d’une condamnation à mort. Je déclarais n’avoir plus d’espoir, mais je voulais qu’on le ravivât, je voulais qu’on me parlât d’espérances humaines, et non d’une résignation, d’un amour supérieur qui étaient à mes yeux la confirmation de leur perte.

« Oh ! la Phine, la Phine, dis-je en pleurant, c’en est donc fait ! Tu crois que je ne puis rien espérer maintenant ?



– Ce n'est pas ce que je veux dire, mon trésor, mais je vous assure que ça m'a ben aidée dans ma vie de penser au bon Dieu. »

Je ne répondis pas et pris sur moi ma fille qui s'éveillait. Son regard si pur souriait à mes pleurs comme à la gaieté, mais une heure viendrait trop tôt où elle aurait sa part de tristesses, et je songeai tout à coup plus nettement à l'appui moral qu'elle devait un jour trouver en moi. Je me dirigeai vers le courant dans lequel la Phine voulait m'attirer.

« Je sais que tu as raison, dis-je pensivement, il faudrait que je fusse forte, mais je suis mobile, inconséquente avec mes idées...

– C'est ben de votre âge, mon cher trésor, répondit la Phine avec attendrissement.

– Eh bien, j'essayerai de faire comme toi, ma chère petite vieille, dis-je en sanglotant. J'essayerai d'obtenir du calme et du courage en m'appuyant sur mes croyances qui doivent devenir celles de ma fille, pour qu'à son tour elle ne se désespère pas devant l'épreuve. »

Je me levai tout énergique, mais subitement,

avec ma logique habituelle, je m'écriai dans un élan de chagrin passionné :

« Ne me parle plus de rien, ne me dis pas de me résigner, car je ne veux pas croire que tout soit perdu. Ma vieille Phine ! depuis mon mariage ce n'est pas le courage et la résignation que je demande dans mes prières, mais mon bonheur, mon cher bonheur ! qui a fui et que je veux rejoindre. »

Quelques jours plus tard, j'étais sortie précipitamment dans le parc pour me reposer par quelques heures de solitude d'une scène faite à propos de rien.

Je marchai longtemps sous l'empire des plus bizarres impressions. Il me semblait que tous les objets qui m'entouraient allaient me quitter, et que, avant de partir, ils me regardaient avec une sympathique pitié. Peut-être était-ce une partie de moi-même, la jeunesse et l'espérance, qui se préparaient à émigrer pour laisser entrer dans la place une certitude austère. Saisie par la douleur que produisent les départs, je me disais que ma tête, cependant, n'était ni mal équilibrée ni

romanesque.

Je m'assis pensive sur un tronc d'arbre, essayant de me reprendre moi-même, de regarder en face et de sang-froid la vie qui m'était faite.

Est-ce l'excès même de mon chagrin, est-ce un retour sur moi-même au souvenir des simples paroles de la Phine, est-ce le calme divin de cette nature que j'aimais tant qui me remirent en présence de la source pure, limpide, où, jeune fille, je puisais mes impressions et mes idées élevées ? Mais pour la première fois depuis bien longtemps, je songeai à Dieu pour me dire qu'il devrait être d'une façon plus directe le fil conducteur de ma vie. Pour la première fois, j'envisageai, sans jeter des cris de désespoir et de révolte, la possibilité d'une vie dénuée de bonheur légitime et la nécessité de puiser dans une pensée haute le courage de supporter l'immense déception.

Singulière flamme que celle qui s'échappait de mes facultés pour monter ! Flamme ou pensée, elle va à un principe supérieur, elle agite le cœur d'une émotion douce et vive à la fois, elle

retrempe l'énergie, elle emporte d'un mouvement irrésistible vers les idées généreuses, elle donne de la vaillance, vit au-dessus du monde apparent et, malgré la fière allure qu'elle fait prendre à l'intelligence, reste pure d'orgueil et de vanité.

Un instant après, j'étais retombée dans mes idées orageuses, qui disparurent également pour me laisser dans le rêve d'un amour partagé, dans ce bonheur plein de séduction auquel je ne voulais pas renoncer, et dont la moindre parcelle, me semblait-il, m'eût conduite plus sûrement à Dieu que les réalités amères de ma vie.

Au milieu de mes contradictions, je me levai pour retourner sur mes pas. En approchant de la maison, je reconnus avec surprise, sur le gravier des allées, le bruit de certain briska disloqué et les discours affectueux que le cocher adressait à son cheval pour l'engager à conserver une allure qui ressemblât vaguement au trot. Il y avait bien des mois que le vieil équipage n'était venu à Roche-Plate, et je précipitai mes pas avec la pensée que mon père, qui m'avait paru la veille moins affaissé, plus vivant, avait voulu me

surprendre.

En arrivant près du château, je vis M. de Méran s'agitant d'un air affairé devant plusieurs domestiques. Lorsqu'il m'aperçut, il s'avança vivement vers moi et me prit les deux mains d'un air tellement ému qu'il n'avait plus besoin de parler pour m'apprendre la vérité.

« Mort ? murmurai-je.

– Non... mais bien mal ; viens vite. »

Dans le trajet, il me dit que mon père avait eu un évanouissement prolongé, qu'il avait recouvré sa pleine connaissance, mais que, dans quelques heures, les dernières racines du vieux chêne seraient brisées.

Lorsque j'entrai désolée dans sa chambre, je le trouvai dans son fauteuil, près de la fenêtre ouverte. Il voulait, je pense, donner un dernier regard aux grands arbres et au vieux jardin échevelé. Son visage était calme, mais avec une fugitive expression troublante, indéfinissable, à laquelle mon inexpérience elle-même ne pouvait pas se tromper.

Quel visage heureux quand il me vit entrer ! Je résistai au mouvement qui m'entraînait à lui crier de ne pas me quitter, lui ma seule affection, lui le père, l'ami qui avait entouré mon enfance et ma jeunesse d'une tendresse si profonde.

Longtemps nous gardâmes le silence ; il craignait de s'attendrir, et moi, au milieu de mes larmes, je ne pouvais pas parler.

Enfin, son regard affectueux fixé sur moi, il me dit :

« Ma chérie, ton vieux père part bien inquiet ; je crois qu'il y a beaucoup d'ombres dans ta vie.

– Il y en a une bien sombre en ce moment, dis-je en laissant éclater ma douleur. Oh ! père, est-ce donc vrai ?

– Bien vrai, mon enfant chérie ; sois calme, ne pleure pas. Tu savais bien que j'étais arrivé à l'extrémité du chemin.

– Oui, mais je ne voulais pas le croire ! » m'écriai-je.

Il me laissa quelque temps à moi-même, puis il reprit tristement :

« Le vase est si plein qu'il déborde avec violence. Comme tu as l'air triste et découragé depuis quelque temps, Geneviève ! mais tu es de celles qui ne disent rien. »

Il m'avait fallu souvent un effort extrême pour ne pas détendre auprès de lui mon cœur oppressé, et voilà que les dernières heures auxquelles j'avais voulu laisser une paix complète étaient troublées par une inquiétude poignante.

Je regardais, navrée, le vieux pastel, qui ne m'avait jamais paru plus poétique. Le soleil glissait ses derniers rayons entre les ombres allongées et les massifs remplis de plantes surannées. Des passe-roses dressaient de tous côtés leurs lourdes torches couvertes jusqu'à l'extrémité de fleurs aux nuances variées. Mon père, qui avait pour elles une véritable passion, les avait laissées se semer elles-mêmes indéfiniment, à l'aventure. Dans leur fantaisie folle, elles avaient couru se poser dans chaque coin, au milieu des pelouses, jusque dans les allées. Pourquoi donc tant de vie autour de moi, si elle ne pouvait rajeunir la vieille existence qui

m'était si chère ?

Deux heures passèrent. Le prêtre était venu ; mon père avait accompli simplement les derniers actes religieux d'une vie qui avait été droite, et de nouveau, sur sa demande, nous étions seuls.

De la fenêtre, je voyais les vieux domestiques groupés dans le jardin, parlant bas, d'un air consterné. Méran marchait à petits pas saccadés dans une allée ; de temps en temps, il jetait un regard sur nous et, d'un geste sec, passait la main sur ses yeux. Dans la chambre à côté, j'entendais le chuchotement de la Phine et de M<sup>me</sup> Séveline, qui échangeaient leurs impressions. Mon père, les yeux fermés, respirait plus péniblement.

« Tout est bien paisible, Geneviève ! me dit-il en les ouvrant soudain et m'attirant à lui. Si j'étais convaincu qu'il en est ainsi dans ta vie !

– J'ai un bon mari et un enfant, cher père, balbutiai-je.

– Ton enfant... oui... » murmura-t-il.

Et il envoya un imperceptible sourire à cette dernière joie de sa vieillesse.



« Je crois, en tout cas, reprit-il d'une voix plus faible, que ma fille chérie a le ressort qui fait les vaillantes... si son appui naturel lui manquait un jour.

– Ne vous inquiétez pas, dis-je, penchée sur lui, l'appui ne manquera pas. »

Il avait la tête appuyée sur mon bras et pressait mon autre main dans les siennes. Je n'avais pas encore vu la mort, et je n'aurais jamais cru à une fin aussi calme, aussi sereine. Les émanations parfumées qui, le soir, s'échappent plus vives de la terre et des plantes, montaient jusqu'à nous ; il n'y avait plus qu'un jour faible comme la vie qui disparaissait du regard fixé sur moi.

Un silence profond, absolu ; puis, avec le bruit d'un vol d'oiseau effarouché, les vieux rideaux tremblèrent un instant sous un vent frais qui passa dans la chambre silencieuse, emportant avec lui le dernier souffle que j'épiais.

## VI

Deux jours plus tard, je suis des yeux le triste cortège qui s'en va entre les fleurs que mon père a aimées, pour disparaître bientôt derrière les buissons de roses défleuris.

Les arbres, le ciel, les roses trémières ne me semblent plus les mêmes, et, dans le trouble des facultés au milieu d'un tel brisement, j'existe sans me rendre compte de la vie dont les lois me paraissent bouleversées.

Cependant les fleurs s'effeuilleront pour renaître plus fraîches, les arbres se dépouilleront pour se revêtir de nouveau, et ma douleur, dans l'évolution du temps, perdra son âpreté. Mais alors, je suis toute à ma désolation ; je voudrais rester seule toujours dans cette habitation silencieuse afin de rêver indéfiniment à l'affection partie.

Mais bientôt la maison se remplit de bruit ;

mon mari vient me chercher pour m'emmener à Roche-Plate, et, avec un effort horriblement pénible, je rentre dans la vie ordinaire.

En m'asseyant à table pour dîner, j'éprouve presque de l'irritation devant les faits matériels dont la préoccupation, dans un pareil moment, me semble être une offense à celui auquel les agissements humains sont devenus si indifférents !

Mon père avait écrit un testament que nous trouvâmes quelques jours seulement après sa mort. Il faisait des legs à ses vieux serviteurs, laissait une rente viagère à la Phine et sa propriété à Gilberte, « pour que sa petite-fille connût ce coin de terre où j'étais née et où il avait vécu heureux ».

Ces dispositions furent le sujet de protestations acerbes de la part de Louis, qui, jusqu'à l'ouverture du testament, avait été convenable, bien qu'il ne se fût pas départi de sa froideur pendant les heures cruelles que je venais de traverser.

« Votre père n'avait pas besoin de faire un

testament, puisque vous étiez son héritière naturelle, me dit-il d'un ton sec. Je ne m'explique pas ses dernières dispositions.

– Elles sont faciles à comprendre, cependant », répondis-je.

Et les yeux pleins de larmes, je regardai devant moi, absorbée par mon chagrin et par la pensée qu'en donnant sa propriété à Gilberte, l'unique souci de mon père avait été de me la conserver.

« M. Amoire n'était guère en position de faire des générosités, reprit Louis. Une partie de ses rentes s'éteignant avec lui, ce qu'il laisse est bien peu de chose.

– Vous le saviez, et ces récriminations sont incompréhensibles, répondis-je. Il est trop naturel qu'il ait songé à ses vieux domestiques et surtout à la Phine.

– Jusqu'à un certain point, je comprends ce dernier legs, répondit Louis, aux yeux duquel la Phine avait toujours trouvé grâce. Mais je ne m'explique pas qu'il nous impose la charge de sa

maison, quand le seul parti sage eût été de la vendre.

– Elle représente pour nous une valeur bien insignifiante, répondis-je. Dieu sait que notre fortune nous permettrait de la garder, lors même que mon père n’eût pas manifesté sa volonté.

– Notre fortune ? releva Louis. Dites la mienne, ma chère !

– Ce n’est pas la première fois que vous me tenez un tel propos, répliquai-je indignée. Mais vous pourriez choisir un autre moment pour le répéter. »

Je sortis vivement et allai m’asseoir dans le parc. Des pensées, qui ne me quittaient plus, calmèrent mon irritation, et il est bien connu qu’un grand sentiment, douleur ou joie, absorbe les autres sentiments.

Certainement mon père avait emporté avec lui quelque chose de moi-même. Peut-être était-ce la foi invincible de ma jeunesse en la vie qui s’était définitivement ensevelie dans ce premier tombeau ; peut-être surtout y a-t-il dans une mort

sereine une force cachée redonnant de l'élasticité au ressort qui fait les vaillantes. Avec ce dernier mot, il m'avait légué son dernier conseil, il avait mis en fermentation le meilleur de moi-même.

J'avais vu mes espérances tomber les unes après les autres, tourbillonner devant mes yeux étonnés, confondus, et disparaître enfin, enlevées par le souffle de l'expérience, comme ces fleurs que le vent brisait la veille et emportait au loin. Mais maintenant c'était avec la pensée courageuse de dominer la situation que je la regardais en face sans en pallier l'amertume par de vaines illusions. Je voyais clairement que le devoir et la lutte étaient devant moi, non pas la lutte contre les circonstances extérieures, nul ne pouvait les modifier, mais contre moi-même. Et songeant à mes convictions chrétiennes, je prenais la résolution de m'élever au-dessus de ma faiblesse, de ne plus m'en aller à la dérive du désespoir et du découragement. Sans défaillances, je regardais la route très rude, me disant qu'il fallait agir comme ces milliers de femmes que les circonstances ont trahies et qui s'efforcent, sous des formes diverses, de pénétrer

dans une vie morale supérieure.

L'énergie latente de ma nature s'était réveillée, je laissais mon esprit prendre son envolée vers les régions élevées du bien, croyant naïvement, dans le mouvement juvénile de ma pensée, que ma volonté serait toujours forte.

Pendant que, dans une méditation virile, je me fortifiais contre les secousses à venir, la Phine, que j'avais envoyé chercher, s'approcha de moi. Je ne l'avais pas vue seule depuis le malheur ; elle se contenta de me dire avec émotion :

« Quand je pense, ma pauvre mignonne, que vous, qui êtes si jeune, vous avez déjà eu tant de chagrins ! »

C'était bien le mot du cœur qui allait droit au but, l'expression simple de la compatissance intelligente qui fait tant de bien à l'âme comprimée.

« Je n'ai plus que toi pour m'aimer, la Phine, dis-je avec un sanglot.

– Et votre fille qui grandira, mon trésor...

– Oui... c'est la joie du présent et la joie de

l'avenir », dis-je avec ardeur.

Puis je la mis au courant des dispositions de mon père.

« Il a pensé à toi et te laisse une petite rente de 400 francs.

– Bouh !... ben sûr que je ne la prendrai pas ! s'écria la Phine d'un ton véhément. Est-ce qu'il était devenu fou, le cher monsieur ?

– J'étais sûre que tu allais faire des difficultés pour une chose aussi simple, dis-je en m'impatientant.

– Est-ce que je n'ai pas des bras pour travailler ? Est-ce que je demande rin à personne ?

– Tu n'auras pas toujours tes bras. Mon père, qui t'aimait, y a pensé, et, d'ailleurs, il voulait simplement te prouver son affection. C'est la clause d'un testament parfaitement légal, personne n'y peut rien. Du reste, tu sais qu'on doit se soumettre au désir d'un mourant. »

Alors la Phine se mit à pleurer de reconnaissance.



« Je sais ben, moi, qu'on peut toujours refuser ; et puis, je ne veux pas être une cause de difficulté entre vous et votre harguegniou de mari, mon trésor.

– Tu te trompes ; Louis m'a dit qu'il comprenait très bien ce legs. Et je suis si contente que mon père ait eu cette pensée, ma chère vieille ! Tu es prodigieusement entêtée, et tu n'aurais jamais rien voulu accepter de mon affection si un jour tu ne travailles plus.

– Le bon cœur est héréditaire dans votre famille, ma petite reine », répondit la Phine, qui accola désormais à son adoration pour moi une reconnaissance incroyable.

Trois semaines plus tard, je revenais de la messe, quand, en rentrant, je trouvai Louis qui, ayant été matinal par hasard, avait demandé où j'étais allée et m'attendait pour me morigéner.

« Ah çà, est-ce que vous prenez la manie d'aller à l'église tous les matins, maintenant ?

– J'y vais de temps en temps seulement, ce qui ne dérange personne.

– Singulière façon de comprendre le devoir !  
laisser sa maison pour aller à l'église... Vous  
feriez mieux de rester auprès de votre fille.

– Elle dort encore à l'heure où je rentre,  
répondis-je simplement.

– D'où vous vient donc ce beau zèle ? me dit-  
il avec ironie.

– Oh ! ceci ne regarde que moi », répondis-je  
en essayant de sourire.

Et il était bien le dernier être humain à qui  
j'eusse voulu confier la bonne effervescence de  
mes pensées.

« Je déteste les femmes de sacristie, ma chère.

– Moi aussi », répliquai-je tranquillement.

Pendant quelques secondes, il me regarda d'un  
air moqueur.

« Je sais ce que vous pensez. Vous vous  
imaginez, n'est-ce pas, dit-il en se montant tout à  
coup, que je suis incapable de vous comprendre ?  
En deux mots, cependant, je vais vous expliquer  
votre état d'âme, comme dirait un casuiste. Nous  
nous croyons persécutée, une martyre, et nous

allons essayer de tâter un peu de la voie des parfaits pour nous distraire.

– Soyez tranquille, répondis-je en rougissant de colère, la perfection à laquelle je vise consiste simplement dans le courage de vous supporter.

– Gracieuse réponse ! Vous vous émancipez beaucoup depuis quelque temps. Est-ce que votre père était un dévot, Geneviève ?

– Non ; mais il comprenait ce qu’il ne pratiquait pas, et avait au moins le tact de respecter les idées des autres, répondis-je avec vivacité.

– Oh ! oh ! il est certain que vous êtes encore loin d’être parfaite, ma chère.

– Il est plus que probable qu’il en sera toujours ainsi », répliquai-je.

Louis se promena quelque temps avec humeur et changea de conversation.

« Comme ce deuil arrive à propos ! moi qui voulais passer tout l’hiver à Paris et recevoir un peu... J’espère en tout cas, Geneviève, que vous ne garderez pas le crêpe plus longtemps qu’il

n'est nécessaire. Je vous sais tellement portée à un sentimentalisme exagéré que je me permets de vous en parler, quitte à paraître encore plus noir à vos yeux, car on ne peut pas penser tout haut avec vous !

– Rassurez-vous ! je n'exagérerai rien », répondis-je le cœur serré.

Dans l'après-midi, j'essayais vainement, en lisant, de ne pas tomber sous le poids de mes pensées, quand on m'annonça M. Marien, qu'une absence de quelques semaines avait éloigné de Roche-Plate pendant les jours de l'épreuve. Il s'avança avec vivacité et me serra la main d'un air si compatissant, si bon, que je fondis en larmes.

« Je comprends ce que vous souffrez, moi qui sais combien vous sentez profondément ! me dit-il avec une émotion qui me remua jusqu'au fond du cœur. Ma pensée vous suivait dans ces jours de tristesse.

– Oh je le sais !... et j'aurais bien voulu vous avoir auprès de moi.

– Votre père était l'un des hommes les plus sympathiques que j'aie connus, me dit-il affectueusement. Et la vieille maison que vous aimez tant, vous la gardez, n'est-ce pas ?

– Mon père l'a donnée à Gilberte.

– Je suis bien content d'apprendre que vous pourrez toujours y aller. Je n'ai jamais rien vu de plus saugrenu et de plus plaisant que cette petite propriété. Mais vous ne la laissez pas à l'abandon ?

– M. de Méran s'y installe. Il a demandé à la louer, ce dont je suis ravie, car il la laissera telle qu'elle est ; ensuite parce que Louis n'était pas très cont... »

Je m'interrompis brusquement en rougissant, et Marien, comprenant qu'il y avait quelque nouvelle blessure, passa à un autre sujet.

« Vous ne m'avez pas aperçu ce matin ? Mais je vous ai bien vue lorsque vous sortiez de l'église. Vous aviez un petit air grave et résolu qui m'a frappé.

– J'aime beaucoup la messe matinale dans

cette église si tranquille », répondis-je évasivement.

Il me regarda longuement d'un air pénétrant qui me déconcerta.

« Savez-vous, me dit-il d'une voix émue, quelle devrait être votre devise ?

– Laquelle ?

– Je vous l'ai fabriquée, ce matin, avec un vieux mot que je prends au sérieux et non dans un sens ironique. La voici : En avant, ma vaillantise ! Vous pouvez la mettre en tête de vos pensées, je suis certain qu'elle leur convient parfaitement. »

Je lui tendis vivement la main sans répondre. Rien ne peut exprimer l'impression de calme, de dilatation intime que j'éprouvai. Sa sympathie intelligente m'avait soudain relevée et fortifiée. Ainsi comprise, appréciée, je n'étais plus un pauvre être qui languit malgré ses efforts, mais un cœur réchauffé et courageux.

De ce jour, notre intimité, déjà trop grande, devint plus réelle, plus sérieuse. Cependant, pour

une raison que je ne m'expliquais pas, il venait moins fréquemment à Roche-Plate, mais la glace était complètement rompue ; il entra dans mes pensées sans que je les exprimasse ; j'étais infiniment moins malheureuse et ne songeais pas un instant au danger de ces relations dont l'extrême douceur eût éclairé une femme moins jeune ou plus expérimentée.

Un matin, nous finissions de déjeuner quand on apporta une dépêche. Louis devint livide en la lisant ; il passa deux ou trois fois la main sur son front, en disant entre les dents :

« Libre ! Elle est libre ! »

Puis il se leva brusquement, donna l'ordre d'atteler, et me jeta un tel regard que je restai comme un malheureux oiselet fasciné, terrorisé.

« Le Seine est mort, me dit-il brièvement, Aline a besoin de moi, je pars. »

Quand il eut quitté la salle à manger, je me précipitai sur la dépêche ; je lus et relus les quelques mots qui rompaient un dernier fil me liant à je ne sais quel vague espoir. Libre... elle

était libre ! Et moi, sa femme légitime, la mère de son enfant, j'étais désormais la chaîne qu'il ne pourrait pas briser, l'infranchissable obstacle à la réalisation d'un désir ardent.

Pendant les trois semaines que dura cette première absence, je vécus dans un trouble affreux, refusant de recevoir même la Phine.

Au bout de quinze jours, impatientée, elle força ma porte et me fit toutes les remontrances que son amour pour moi lui inspirait.

« Vous avez une mine qui fait pitié, ma chère mignonne ; avez-vous le droit de vous rendre malade à force de vous tourmenter ?

– Que va-t-il arriver, la Phine ? m'écriai-je. Si tu avais vu le regard qu'il m'a jeté en apprenant qu'elle était libre !

– Voyons, voyons, ma petite reine, vous vous montez la tête. Je ne vois pas ben ce qu'il y a de changé pour vous.

– Pas changé ! dis-je en marchant avec agitation. Tu ne comprends donc pas que je ne vais plus être à ses yeux que l'obstacle détesté



qui l'empêchera de l'épouser, elle ? N'avais-je pas encore l'espoir d'un rapprochement ? Oh ! je sais ce que tu penses... c'était absurde, je le sais ; mais je sais aussi, d'après ce que je souffre, que cet espoir existait quand même. Je ne changerai donc jamais ? Je n'arriverai donc pas à mettre un peu de calme en moi en face d'un fait auquel je ne puis penser de sang-froid ? Pourquoi l'aime-t-il, voyons ? C'est à n'y rien comprendre !

– En êtes-vous encore là, ma pauvre mignonne ? Vous retournez en arrière. Quant à comprendre les hommes, c'est ben impossible, et c'est la même chose pour les femmes, ajouta la Phine sentencieusement. Pourtant vous étiez plus tranquille depuis quelque temps.

– Je faisais les plus grands efforts pour avoir du courage. Je me sentais comme toi « aidée par le bon Dieu », ma vieille Phine. Pourquoi suis-je devant l'orage comme une barque désarmée ?

– Ça ne vaut rin, mon trésor ; il ne faut pas qu'un bateau s'en aille comme un imbécile sans cervelle.

– J'avais trop de confiance en moi-même, la

Phine, c'est une leçon.

– Oui... il y a peut-être de ça ; mais surtout ce n'était point ben fait de vous enfermer toute seule avec vos idées.

– Voici bien le moment, dis-je en me parlant à moi-même, de pratiquer la devise que M. Marien m'a donnée : En avant, ma vaillantise ! »

Au nom de M. Marien, la Phine murmura des mots que je n'entendis pas, et fit une grimace qui m'intrigua ; mais elle ne dit rien.

« Quand votre mari reviendra, je vas chercher à l'arraisonner, ma chère dame.

– Y penses-tu ? m'écriai-je avec terreur. Il te mettra à la porte tout de suite.

– Je sais ben ce que je dirai », répondit la Phine, que personne n'aurait pu faire démordre d'une idée qu'elle avait adoptée.

Quand il revint je compris que la réalité dépassait encore mes craintes. Qu'il me prît décidément en horreur, le fait n'avait rien qui m'étonnât ; mais sa fille elle-même avait perdu son pouvoir sur lui. Elle n'était plus à ses yeux

qu'un lien entre nous dont la vue lui était pénible, bien qu'au fond il l'aimât toujours. Mais tout entier à sa passion, il prenait en dégoût jusqu'aux objets matériels.

Je crois que M<sup>me</sup> Le Seine voulait sauvegarder quelques apparences en l'éloignant d'elle pendant un certain temps, mais il rongea son frein, et je mourais de peur devant les accès de rage que le moindre prétexte motivait, car il était sans cesse hors de lui-même en me regardant, moi l'obstacle qu'il eût vu disparaître avec une joie si grande !

Pauvre obstacle ! lui aussi était bouleversé, cherchant d'une main défaillante le gouvernail qui lui échappait, et, transi d'effroi, ne sachant plus louvoyer au milieu des écueils.

Très peu de temps après le retour de mon mari, la Phine mit son malheureux projet à exécution.

Elle vint trouver Louis qui fumait dans un petit salon, à côté de celui où, souffrante, j'étais étendue sur une chaise longue.

« Mon cher monsieur, lui dit-elle, voulez-vous

me permettre de causer un instant avec vous ?

– Pourquoi pas, la Phine ? répondit-il aussitôt, car, par une contradiction singulière, il avait beaucoup de sympathie pour elle.

– Eh ben, dit la Phine encouragée, nous allons peut-être nous entendre. Faut-y, mon cher monsieur, que vous ayez l'esprit déviré pour ne pas aimer votre femme ! Mais enfin, j'ai vu souvent que les hommes ne ressemblent à rin de convenable, et peut-être ben que ce n'est pas tout à fait de leur faute. Mais vous pourriez toujours être bon pour elle qui vous aimait tant, et qui n'aimait que vous, elle !

– De quoi vous mêlez-vous, la Phine ? s'écria Louis.

– De ce qui me regarde, ben sûr ! répondit-elle avec énergie. Elle est toute seule et ne sait à quel saint se vouer. Elle est tout ce que j'aime ; avant elle, j'aimais sa mère de tout mon cœur, et vous croyez que ce qui la regarde ne me regarde pas ! Allons ! faudrait pourtant avoir le sens commun !

– Avez-vous fini, ma bonne femme ? demanda

Louis ironiquement.

– Bonne femme ! reprit la Phine avec indignation. Une bonne femme qui a le double de votre âge, mon cher monsieur, et qui peut bien dire ce qu'elle pense à une jeunesse comme vous.

– Puisque vous avez tant d'expérience, la Phine, vous devez savoir que la jeunesse n'est pas patiente et jette à la porte ce qui la gêne, répliqua Louis d'un ton glacé.

– Vous pouvez être tranquille, je ne vous gênerai pas longtemps, répondit-elle exaspérée. Mais c'est dérisionner de croire qu'on m'empêchera de dire une parole pour cette pauvre mignonne qui sèche sur pied, grâce à vous.

– Vous n'êtes pas encore partie, la Phine ? s'écria Louis furieux.

– Et vous savez que tout le monde en cause pour vous blâmer ! Je l'ai vue, votre Dorise, mon cher monsieur, et je vous assure ben que vous n'êtes pas le seul homme sur lequel elle ait bayé le bec. »

Une exclamation furibonde de Louis l’effraya. Elle entra vivement dans le salon et le traversa sans me voir, en disant :

« Ah ! le vilain gas, le vilain gas, le vilain gas ! »

Je me levai pour courir à elle, mais je m’arrêtai à la porte du vestibule, car un domestique, qui avait entendu ou deviné la discussion, la retenait pour lui en parler.

« Vous avez eu tort, la vieille Phine ! Voyez-vous, mettre son doigt entre l’arbre et l’écorce, comme on dit, ça ne vaut rien.

– Tête de sot ! répondit la Phine. Si vous aimiez ben un arbre, est-ce que vous ne chercheriez pas à le protéger ? »

Cette intervention, dont la maladresse était bien excusable, envenima encore la situation.

Je songeais sérieusement à me réfugier avec ma fille auprès du vieux Méran, mais j’hésitais encore à prendre ce parti extrême qui répugnait à ma dignité, quand le dénouement trop prévu arriva.

Louis, sur un appel de M<sup>me</sup> Le Seine, partit  
pour de longs, bien longs mois.

## VII

J'essayai pendant quelque temps de tenir tête à la position fausse, en répétant autour de moi que mon mari m'avait quittée pour aller à Paris régler des affaires urgentes.

Mais tandis que je m'efforçais de sauver les épaves de notre fierté réciproque, lui ne songeait qu'à la faire sombrer dans un scandale public.

Il m'avait écrit que, fatigué de sa vie monotone, il désirait entreprendre un voyage de longue durée, et j'appris bientôt qu'il était en Autriche avec M<sup>me</sup> Le Seine.

Tout était terminé. J'étais bien la femme abandonnée au milieu de sa première jeunesse, et je n'avais pas encore épuisé les premiers transports de ma douleur et de mon indignation.

Pendant six semaines, sauf pour la Phine, ma porte fut close. Je comprenais la nécessité de me



reprendre moi-même promptement, afin d'organiser avec dignité ma vie solitaire.

Heureusement que, dans des secousses aussi violentes, il arrive qu'une nature énergique découvre en elle une force dont elle ne connaissait pas la puissance. Il arrive également que l'intelligence, aiguisée par la gravité de l'événement, acquiert une lucidité qui lui permet d'analyser le devoir jusque dans ses derniers retranchements. Elle dégage de ses enveloppes toute la responsabilité qui incombe à la femme restée seule pour agir, et la lui montre dans son immense étendue.

Moi qui croyais à la transmission d'un patrimoine moral, sans cesse, en méditant près du berceau de ma fille, je me répétais que, lésée d'un côté, mon enfant devait trouver une compensation dans la seconde moitié de l'héritage. Cette pensée enlevait mon esprit d'un coup d'aile et relevait mon courage abattu.

Les circonstances matérielles aidaient à l'apaisement de mes idées. Après les frayeurs continuelles des semaines précédentes, la paix de

ma solitude amenait une détente physique qui réagissait sur le moral. Dans cette tranquillité extérieure, je commençais à reprendre mes vieilles habitudes de réflexion, et, selon certaines tendances de mon esprit, à puiser dans la vue des choses que j'aimais des forces qui m'entraînaient plus avant dans le courant où les événements, l'affection disparue m'avaient conduite.

Lorsque le soir, me promenant seule et m'efforçant de m'apaiser, j'étais frappée du calme qui existait dans l'accord harmonieux de la nature, je me disais qu'elle se reposait après un jour vigilement employé, et qu'il me fallait, comme elle, travailler pour obtenir le repos.

Et voyant bien que mes mains ne savaient pas tisser, j'essayais d'élever vers Dieu mon cœur et ma pensée pour apprendre à manier mon outil.

Lorsque je me sentis enfin en possession de moi-même, je consentis à recevoir mes vieux amis désespérés. M. de Méran m'avait écrit lettres sur lettres, s'accusant avec véhémence de mon malheur, et me disant nettement qu'il fallait demander une séparation.

Quand lui et M<sup>me</sup> Séveline entrèrent dans le salon, ils me trouvèrent en contemplation devant ma fille qui dormait profondément, sa jolie bouche entrouverte par un heureux sourire.

« Geneviève, ma pauvre Geneviève ! » s'écria M. de Méran, sans pouvoir ajouter un autre mot.

Pauvre petit automate ! il marchait tout agité, avec des mouvements d'autant plus secs que ses ressorts étaient bien détraqués.

« Il faut te séparer, Geneviève ! me dit-il en s'arrêtant brusquement devant moi. Dites-lui que c'est votre avis également, ma vieille amie, ajouta-t-il en se tournant vers M<sup>me</sup> Séveline.

– Oui, Geneviève, me dit-elle, je crois que nous vous donnons un bon conseil. »

Ces vieux visages familiers reportaient mes pensées dans la maison où je les avais toujours vus, où je les avais aimés, où ils étaient à mes yeux un peu comme les très vieux meubles du salon dont on ne parlait pas beaucoup, mais qui étaient parties inhérentes aux habitudes. Et devant le passé qui me paraissait si loin, si loin de

moi par les événements, par le changement de mon être intime, j'eus une défaillance et me mis à pleurer.

« Et dire, s'écria Méran en serrant les poings et d'une voix tremblante, que je ne puis l'étrangler ! »

Ce mot me fit revenir à la réalité.

« J'ai réfléchi, leur dis-je, à cette question de séparation, et je ne veux pas en entendre parler.

– Pourquoi cela, petite ? Nous te soutiendrons de toute la force de notre affection et de notre expérience.

– Vous me soutiendrez vis-à-vis du tribunal, mais peut-être n'empêcherez-vous pas la calomnie de m'atteindre. Un procès, dont l'issue est d'ailleurs très douteuse, est en dehors de toutes mes idées.

– Tes idées ! » s'écria Méran stupéfait.

Je ne pus m'empêcher de sourire, car, selon une loi générale, il ne pensait pas que l'enfant, la jeune fille était une femme déjà mûrie par le chagrin, qu'elle avait une personnalité que la

pratique de la vie avait révélée ; une femme ayant acquis jusqu'à un certain point l'expérience qui conduit un caractère dans une voie décisive.

Cependant, mon inexpérience sur les autres et sur moi-même devait prochainement ressortir bien dangereuse et m'entraîner dans plus d'un faux pas.

« Ma fille ne doit pas connaître l'amertume d'une famille désunie, repris-je. Je ne veux pas pour moi d'une position fausse, et enfin je veux qu'il retrouve son foyer s'il le désire.

– Pourquoi diable veux-tu conserver un foyer à cet animal qui l'a déserté ?

– De toute façon la position est fausse, ajouta M<sup>me</sup> Séveline.

– C'est momentané, répondis-je avec vivacité. Il n'a pas déserté, il voyage... dans des conditions connues de tout le monde, il est vrai, mais il reviendra certainement, alors la position ne sera plus fausse.

– Et tu consentiras à reprendre une vie de galérien ? s'écria Méran.

– Vous exagérez, et ceci ne regarde que moi », répondis-je avec un peu d'irritation hautaine.

Comme ils étaient loin de toutes les pensées qui avaient fortifié ma résolution pendant ma solitude ! J'éprouvais l'impression désagréable d'une pluie froide tombant sur des membres bien pénétrés d'une douce et saine chaleur.

Pendant que, le cœur plein de larmes, j'écoutais leurs derniers arguments, un léger rayon de soleil vint glisser dans les cheveux dorés de ma fille et, comme un ami d'une autre sorte, me tenir un langage que j'aimais et qui, dans les instants de faiblesse, me rendait souvent à la haute raison que j'avais choisie pour gouvernail. Attirant mon regard à lui, il le fit monter, se tourner vers le point d'où il partait. Et l'esprit, se laissant entraîner dans l'élan admiratif de mon sens artistique, monta aussi et dépassa ce pâle rayon pour aller se retremper en l'Être qui lui avait donné chaleur et vie.

« Mon parti est absolument pris, dis-je avec fermeté, en me penchant sur ma fille pour l'embrasser.

– Ah ! dit Méran ébahi, où est donc la petite Geneviève ?

– Pas bien loin, répondis-je avec émotion. Au fond elle est encore petite et faible comme vous l’avez connue, mon vieil ami. »

Sans ajouter un mot, il me prit brusquement dans ses bras et se précipita hors du salon.

Je les regardai monter tous les deux dans le vieux briska. Ils avaient l’expression anxieuse un peu comique de gens qui viennent de faire une découverte tellement inouïe qu’elle sera pour eux un sujet inépuisable de discussion.

Dans la même journée je reçus M. Marien. Il me serra longuement la main sans rien dire, puis la conversation traîna sur un terrain banal, car, malgré l’intimité de nos rapports, la délicatesse ne nous permettait pas d’aborder le seul sujet qui nous intéressât.

« Vous avez l’intention de passer tout l’hiver ici ? me dit-il en se levant.

– Oui... c’est le parti le plus sage, je crois.

– Dans un sens, peut-être, mais je crains pour

vous la grande solitude. Vous êtes bien changée, ajouta-t-il d'un ton inquiet.

– Je vais mieux, cependant. Je ne serai pas seule, j'aurai ma fille et mes amis.

– C'est mince... Vous me permettez de venir vous voir de temps en temps ?

– Mais certainement », répondis-je un peu étonnée.

Quelques jours plus tard, la Phine vint s'installer à Roche-Plate pour y passer plusieurs semaines.

Je lui racontai ma conversation avec mes vieux amis.

« Ce n'est pas ton avis, n'est-ce pas, que j'essaye de me séparer ?

– Non, ma chère mignonne, je trouve que vous avez ben raison. D'abord, il est probable que vous ne réussiriez pas ; j'ai demandé à un monsieur savant, sans dire que c'était pour vous, comme de juste. Ensuite le temps changera l'affaire. Si vous étiez séparée, vous seriez plus tranquille, c'est vrai ; mais c'est-y une position



pour une jeunesse comme vous, sans parents pour la soutenir !

– Et surtout pour ma fille, répondis-je. Quand elle sera en âge de comprendre, le temps aura passé, et sinon effacé, du moins atténué l’amertume des faits.

– Seulement, vous allez vous ronger le cœur, mon pauvre trésor, dit la Phine en ouvrant sa tabatière d’un air méditatif.

– Non, non, répliquai-je, je suis pleine de courage, tu verras ! Je vais rester tranquillement ici et je m’occuperai de faire un peu de bien pour me sortir de moi-même.

– Allons, c’est ben ! » dit la Phine sans conviction.

Sa physionomie m’intriguait. Elle creusait évidemment une idée qu’elle hésitait à émettre.

« Qu’est-ce que tu as ? dis-je. Mon parti n’est-il pas sage ? »

Tout en passant et repassant son énorme fer sur le linge étalé devant elle, elle me répondit :

« Ma chère dame, il faut que je vous dise

quéque chose.

– Quoi donc ? demandai-je inquiète.

– M. Marien est venu vous voir ; c'est ben ! vous ne pouviez point ne pas le recevoir, quoique, à mon idée, il soit resté trop longtemps. Mais je sais qu'il est revenu, et pourtant vous ne devez pas continuer à le voir comme autrefois.

– Ne pas voir un si bon ami ! m'écriai-je. Es-tu folle ?

– Non, non, je ne suis point folle, je sais ce que je dis.

– Mais ses habitudes sont prises, je ne puis pas lui dire de s'en aller. Tu sais comme Louis l'admettait dans notre intimité.

– Si vous croyez que je trouvais ça ben fait ! Comme c'était rusé, quand on est un gas si désagréable, d'avoir toujours à ses trousses un grand iroquois qui a l'air si aimable ! En tout cas, ce n'est plus la même chose maintenant.

– Évidemment, dis-je tout agitée. Lui-même le sait bien, car il m'a demandé la permission de revenir ; donc il sera discret.

– On le voit ben, grogna la Phine. Il est revenu ici trois fois depuis huit jours.

– Qu'est-ce que tu crains, voyons ? »

Elle se pencha sur son linge pour humecter un faux pli qui devait disparaître, et répondit tranquillement :

« Qu'il vous aime, mon trésor, et qu'il ne vienne vous dégoïser l'amour.

– Tu ne le connais pas ! m'écriai-je avec indignation. Lui... me dire qu'il m'aime ! lui, m'offenser ! un si brave garçon !

– Quéque ça fait-y donc, ça, ma chère mignonne, que ce soit un brave garçon ? »

J'en voulais à la Phine de me troubler inutilement.

« C'est absurde ! dis-je mécontente. Pourtant, en ce qui concerne la fréquence des visites, je suis de ton avis et le lui dirai tout simplement. Mais je te répète qu'il n'est pas homme à m'offenser.

– Bouh !... offenser ! répondit la Phine, haussant les épaules de la façon la plus éloquente.

Vous me faites rire, ma chère dame ! »

Le surlendemain, la température étant très froide, j'étais assise dans le salon, au coin d'un bon feu.

Je rêvais tristement, me demandant où ils pouvaient bien être tous les deux à la même heure. Mon isolement m'accablait. Je suivais le jeu d'une flamme qui s'élevait tout à coup pour retomber ensuite, et je la comparais à mon esprit, tantôt dans les nues, tantôt rasant la terre d'un vol d'oiseau bien las.

L'arrivée de M. Marien interrompit mes réflexions.

Le souvenir des paroles de la Phine me troubla d'autant plus que, au fond, ces paroles étaient la cause d'un renouveau de tristesse.

Avec sa cordialité affectueuse, il tenta de me distraire en discutant avec moi un ouvrage que je venais de lire. Quel aimable et bon sourire, quand je lui exprimais mon indignation sur la conduite des personnages !

« Mais les caractères tout d'une pièce

n'existent pas, me dit-il en riant.

– Je le sais par moi-même, répondis-je avec mélancolie.

– Comme vous dites cela ! Vous avez l'air encore plus triste qu'à l'ordinaire, ajouta-t-il d'un ton affectueux.

– J'appelle ma vaillantise à la rescousse : elle ne répond pas », dis-je tristement.

Je m'étais levée pour aller m'asseoir à ma place habituelle, en face de la vue que j'aimais. Inquiète et malheureuse, je regardais au loin en songeant à toutes les déceptions méditées à cette même place.

Soudain je tressaillis violemment ; Marien avait pris une de mes mains ; il la couvrait de baisers passionnés et, en termes ardents, m'exprimait son amour.

Dans mon saisissement, je ne trouvai pas un mot à dire.

« Vous que j'aime depuis si longtemps ! me disait-il. Je ne pouvais plus vivre sans vous l'avouer, pas plus que je ne pouvais vivre auprès

de vous sans vous aimer. Chaque jour je prenais la résolution de m'éloigner, et chaque jour je revenais, attiré malgré moi. J'adore tout ici, jusqu'aux moindres objets que vous avez touchés. Je vous aime tant, mais tant ! »

Comme je le sentais sincère ! et que le cœur aimant qui est sans péché me jette la première pierre ! mais ses paroles étaient une musique ravissante et trouvaient un écho dans mon âme bouleversée.

« J'ai longtemps lutté pour ne pas parler, s'écria-t-il, mais il est absurde de demander aux forces humaines ce qu'elles ne peuvent donner ! »

Ce qu'elles ne peuvent donner !... Il fallait bien que je les trouvasse, moi, ces forces, pour me taire ! Il était donc écrit que tout me quitterait, que l'ami dont j'avais tant apprécié la délicatesse, dont la bonté m'avait tant de fois consolée, devait disparaître avec le reste de ma vie dépouillée.

Les yeux tournés vers le jardin, je regardais distraitement une petite branche flexible qui, agitée par un vent vif, venait de laisser tomber sa

dernière feuille un peu fraîche. Perdue dans l'ensemble du parc, comme moi dans la vie, elle avait dans sa nudité un petit air pitoyable.

« Parlez-moi donc, reprit Marien avec inquiétude. Pourquoi ce long silence ? Je n'ai pas voulu vous offenser.

– Et pourtant vous l'avez fait, dis-je en le regardant, et, de vous, je ne l'aurais jamais cru !

– Mon amour respectueux n'a rien qui puisse vous offenser, vous dont j'adore le cœur pur encore plus que la beauté ! » me dit-il avec chaleur.

Je ne répondis rien.

« Pourquoi ai-je parlé ? Je vous ai blessée, je le vois bien, mais l'êtes-vous donc au point de ne pas trouver pour moi un mot indulgent ?

– Je ne suis pas blessée, dis-je douloureusement, mais... adieu ! »

Il se leva vivement.

« Adieu ? c'est impossible ! vous ne me renverrez pas. Vous ne briserez pas l'amitié que les circonstances ont consacrée.

C'est vous qui l'avez voulu, répondis-je avec assez de fermeté. C'est vous-même qui l'avez brisée.

Ah ! reprit-il en marchant avec agitation, j'ai cédé à un mouvement involontaire, je vous le jure. Je ne puis pas revenir sur la vérité exprimée, mais je vous donne ma parole de n'en plus parler. Si vous me trouvez coupable, n'avez-vous pas pour moi assez d'amitié pour me pardonner ? »

Heureusement que j'étais trop troublée pour lui répondre, car déjà, au fond du cœur, je sentais bien que le pardon était accordé.

« Je vous en prie, que rien ne soit changé entre nous, me dit-il en se rasseyant auprès de moi. Jamais je ne reviendrai sur ce que j'ai dit, et pourtant, continua-t-il avec ardeur, si jamais homme a aimé, c'est bien... »

Il s'arrêta devant mon regard effaré.

« Pardon ! c'est le dernier soupir, dit-il en essayant de sourire. Je suis, je serai toujours l'ami que vous connaissez. Voulez-vous avoir confiance en moi ?



– Je n'en sais rien, dis-je en me levant, laissez-moi, je ne puis vous répondre maintenant. »

Cependant, au milieu de mon trouble inexprimable, il est bien certain que je me rattachais déjà avec ardeur à l'espoir de conserver l'ami.

Lorsqu'il m'eut quittée et que, tout étourdie par l'émotion, je regardai de nouveau inconsciemment cette petite branche d'aspect misérable, je m'aperçus qu'elle n'était pas entièrement nue comme je l'avais cru ; à son extrémité effilée, il y avait encore une feuille jaunie, presque morte, qui n'attendait qu'un souffle pour se détacher du rameau.

## VIII

Le lendemain matin, après une nuit pleine d'anxiété, mon parti fut absolument pris. Je décidai de pardonner à Marien, de me fier à sa parole et de conserver l'ami qui, depuis si longtemps déjà, me tendait la main dans chaque épreuve traversée.

Ce pardon était à mes yeux un acte reconnaissant pour la bonté délicate dont il avait entouré ma détresse. J'oublierai un instant d'erreur, et, après le premier embarras passé, bientôt nos relations redeviendraient cordiales comme autrefois. Il me paraissait raisonnable d'agir simplement en cette circonstance difficile et de ne pas compliquer ma vie morale en y introduisant de nouveaux éléments douloureux.

Ma décision était arrêtée, quand la Phine entra chez moi.

Je m'étais installée à travailler avec un grand

calme apparent, mais ma figure était expressive, car elle me dit immédiatement :

« Qu'est-ce qu'y a encore, ma chère dame ?

– Mais rien d'extraordinaire », répondis-je, ne voulant pas lui apprendre la déclaration de Marien.

J'avais compté sans son bon sens et son affection perspicace qui entendait me suivre dans cette phase avec une vigilance infatigable.

« C'est pas à moi qu'il faut raconter de pareilles sornettes. C'était-y ordinaire que vous ayez refusé de me voir hier après le départ de M. Marien ? Je devine, allez !

– Eh bien, dis-je en baissant mon visage rougissant sur mon ouvrage, tu avais raison, il m'aime ; mais il m'a promis de ne plus jamais m'en parler, et je suis bien heureuse de ne pas le perdre comme ami. »

La Phine, debout devant moi, leva les bras et les laissa retomber sur son tablier dans un geste éloquent.

« Faut-y, ma chère dame, que vous ayez une

pareille idée ! Est-ce possible, je vous le demande, qu'il reste votre ami après avoir commencé ses contorsions ?

– Je te répète qu'il m'a donné sa parole, dis-je en affectant de tirer mon aiguille avec une grande tranquillité. Pourquoi veux-tu que je ne le croie pas ? Pourquoi veux-tu que j'éloigne de moi un des rares êtres qui m'aiment ? ajoutai-je d'une voix tremblante.

– Pourquoi ?... Pourquoi je le veux ? C'est pour ça sûrement ! »

Elle me regardait avec inquiétude.

« Ma petite reine, me dit-elle avec énergie, il faut vous en aller. Je vas partir avec vous si vous voulez, mais ne restez pas près du danger.

– Le danger !... me crois-tu donc capable de vouloir faire le mal ?

– Non, ben sûr, vous ne le voulez point, mais ça peut ben arriver tout de même.

– C'est trop fort, dis-je exaspérée en jetant devant moi mon ouvrage, que tu viennes me dire à moi, à moi que tu connais si bien ! qu'il

pourrait m'arriver de sacrifier ma dignité personnelle et, pour parler net, de prendre un amant parce que je ne veux pas perdre une amitié !... Quel mal vois-tu dans cette idée si naturelle ? Ce serait ridicule de montrer de la rigidité devant une erreur qu'il regrette déjà amèrement. »

La Phine laissa passer la bourrasque sans mot dire ; mais sa vieille figure sérieuse avait une expression qui indiquait la résolution bien arrêtée de ne pas céder.

« Ma chère dame, je n'ai pas soixante-sept ans pour rin, et plus vous vous débattez, plus je vois ben que j'ai raison. Vous n'avez que de bonnes idées, je ne dis pas non ; mais faut toujours se défier de son cœur, et encore plus des lapins qui viennent vous parler d'amitié après avoir braillé l'amour.

– Je le crois très sincère, la Phine, dis-je avec chagrin.

– C'est ben possible... et c'est une raison de plus pour vous défier, parce que, s'il vous aime sérieusement, il recommencera à vous dire des

choses que vous ne devez pas écouter.

– Crois-tu que je ne le sache pas ? Ne suis-je pas une honnête femme ? dis-je avec émotion.

– Si, mon trésor, je vous connais ben, allez ! reprit la Phine d'une voix attendrie. Mais j'ai toujours entendu dire qu'il ne fallait pas tenter le ciel.

– Ne pas le voir même comme ami ! murmurai-je.

– Ah ! ma chère mignonne, réfléchissez donc bien, et vous verrez que ce n'est plus comme ami que vous avez tant de plaisir à le voir. »

Le mot me frappait en plein cœur et en pleine conscience.

« Que je suis donc malheureuse ! » m'écriai-je en sanglotant et laissant tomber ma tête sur mes bras dans un élan de désespoir.

La pauvre Phine, tremblante devant ma douleur, s'efforçait de me calmer par les expressions de tendresse qu'elle employait jadis dans le vieux pastel pour apaiser mes chagrins d'enfant.

« Je t’assure que ce n’est pas de ma faute, dis-je en relevant mon visage brûlant. Il a été si bon pour moi !

– Ma chère mignonne, mon pauvre petit trésor ! non, ce n’est point de votre faute. Ça devait arriver ! il y a longtemps que je le vois et que j’ai la tête cabassée en y pensant. Mais, pour finir, vous ne devez plus le recevoir.

– Mais tu sais bien que je ne lui dirai jamais rien, c’est impossible !

– Impossible, ma reine !... moi, je vous promets que c’est une chose que vous lui direz sans vous en douter.

– Pour qui me prends-tu, la Phine ?

– Pardi, pour une femme ! »

Je me sentais si désolée que je n’avais plus le courage d’articuler un mot.

« Voulez-vous que nous partions ? me dit la Phine, qui aurait voulu que je prisse une décision bien nette. Ça vous ferait grand bien de changer d’endroit et de vous distraire.

– Nous verrons... je réfléchirai », répondis-je

tristement.

La journée et la nuit suivante se passèrent à réfléchir aux paroles de la Phine et à l'aveu qui m'avait échappé.

Ma raison était convaincue, mon cœur luttait contre elle, mais le trouble de ma conscience m'affermait dans la seule voie à suivre.

Le lendemain, en m'approchant de la fenêtre, je vis que l'hiver avait décidément remplacé l'automne.

Il avait neigé légèrement, la campagne poudrée était charmante ; mais, la température s'étant radoucie, je sortis seule après le déjeuner, afin de méditer plus librement.

« Celui qui aime le péril périra. »

Ces mots, que j'avais lus le matin même, hantaient mon esprit, alors sous l'influence bienfaisante des pensées fortes qui le soutenaient depuis quelques mois.

Cette petite vieille avait cent fois raison je n'étais qu'une femme, et si faible, si humaine, que tout son être vibrait au son même éloigné



d'un mot troublant. Il fallait donc agir comme un caractère droit et courageux qui sent bien qu'un premier pas est déjà fait dans le mal s'il accepte un lâche compromis et s'il a en lui-même une confiance orgueilleuse.

Une course rapide me fit du bien. L'agitation physique répondait à je ne sais quelle bonne excitation intérieure. Mes énergies en mouvement chassaient les sophismes, et toutes les fiertés de ma nature se réveillaient.

Autour de moi, la campagne était triste, mais si paisible que la fumée bleue des cheminées d'un village voisin s'élevait toute droite sans qu'un souffle d'air vînt la troubler dans son ascension.

« Il n'en est pas ainsi pour moi, me dis-je avec un éclair de gaieté, en reprenant le chemin du château. Mes résolutions et mes pensées vacillent sans que les brises s'en mêlent. Mais j'entends être maîtresse chez moi et soumettre, malgré elles, mes résistances. Il ne s'agit pas de périr ! »

Lorsque j'entrai dans le vestibule, un domestique me dit que M. Marien m'attendait.

Je montai dans ma chambre ; j'enlevai lentement mon manteau et mon chapeau, et restai quelques minutes avec ma fille, espérant que le trouble qui m'avait saisie s'apaiserait.

Ma résolution d'agir était bien arrêtée, mais l'attitude de M. Marien me dérouta.

Il me salua comme si nul événement n'avait altéré la cordialité de nos relations ; son aisance était parfaitement naturelle, et tout à coup je fus ravie en songeant qu'il pourrait se faire encore que rien ne fût changé entre nous. Avec l'allégresse d'un condamné qui voit reculer l'exécution de sa peine, je m'abandonnai au charme de sa conversation amicale. Pendant que nous causions, on vint lui dire qu'une femme, dont l'enfant était malade, demandait à lui parler.

Durant son absence, qui se prolongea assez longtemps, je passai par des fluctuations diverses.

La joie de le revoir, de le retrouver comme je l'avais toujours connu, avait amolli mon misérable courage. Et cependant, je sentais qu'il était d'autant plus urgent de rompre délibérément ; mais cette pensée d'une rupture

définitive et immédiate avec la seule joie qui me restât remua toute l'amertume de ma vie.

« Ma jeunesse... ô ma belle jeunesse ! » me disais-je avec un regret poignant en regardant la campagne aussi triste que moi-même.

J'avais prononcé ces mots à voix basse, et, complètement absorbée, je ne m'étais pas aperçue que M. Marien, depuis un instant, était auprès de moi.

« Que contez-vous à votre jeunesse ? » me dit-il.

Je me retournai brusquement et, aussitôt, dans son expression, je lus qu'il en serait de ses promesses comme de la fumée qui se perd dans l'espace.

« Ah ! me dit-il d'un ton bas et chaleureux, je donnerais ma vie pour avoir le droit de consoler comme je l'entends ce pauvre cœur qui a tant souffert ! »

En face du danger, je recouvrai tout à coup un calme surprenant.

« Il se consolera avec le temps et l'aide de

Dieu, dis-je posément ; mais vous ne devez...

– Votre belle jeunesse ! reprit-il sans m’écouter. Pourquoi, pourquoi serait-elle perdue ?

– Un mot surpris dans un moment de découragement ne signifie rien, répondis-je troublée.

– Et moi, je sais bien qu’il résume votre douleur... J’étais venu avec l’intention de vous prouver la sincérité de ma promesse, mais, en vous voyant, puis-je ne pas vous dire...

– Ce que vous ne devez plus jamais répéter, interrompis-je avec fermeté. C’était une folie de revenir ici ; partez maintenant, je l’exige absolument.

– Laissez-moi parler, me dit-il de cette voix sympathique, affectueuse, qui, hélas ! me touchait toujours. Pourquoi vous frapper vous-même ? Votre jeunesse ! mais elle peut vivre, elle peut connaître les joies qui lui ont échappé. La pensée m’est venue parfois que si je vous avais connue plus tôt, vous eussiez peut-être consenti à

me confier votre vie. Est-ce vrai ?

– Peut-être... répondis-je franchement, mais je n'en sais rien.

– Vous pourriez donc m'aimer, moi qui vous aime de toutes les puissances de mon être ! Attendez... ne vous fâchez pas. Je comprendrais que vous fussiez offensée, si mon amour était un caprice ; mais vous me connaissez assez pour savoir qu'il est aussi profond que le serait le vôtre si vous aimiez.

– Je suis mariée, répondis-je, et la déclaration d'un amour, sincère ou non, ne se fait pas à une femme comme moi... Partez, je vous en prie.

– Où sont donc les liens qui vous retiennent ? s'écria-t-il. N'ont-ils pas été brisés par un autre ? Vous êtes délivrée de tout engagement, votre contrat est rompu.

– Mon contrat est-il rompu avec mon honneur, avec le respect que je me dois à moi-même ? dis-je indignée. Parce que l'un est tombé, faut-il que l'autre se dégrade ? Et n'est-il pas étrange que vous, qui prétendiez « adorer mon cœur pur »,

vous songiez à me ravalier au rang d'une misérable ? En vérité, il me semble que ma dégradation est déjà commencée, puisque j'en suis réduite à discuter avec vous un tel sujet ! »

Il devint très pâle et resta quelques minutes silencieux.

Mon cœur battait à se rompre, les secondes me paraissaient longues comme des heures, et tout en voyant la nécessité de mettre fin à cette scène dangereuse, j'avais un poids énorme sur la volonté.

« C'est vrai !... votre esprit droit ne peut s'y tromper, me dit-il en se levant. Pardonnez-moi, je vous aime tant ! et je suis bien malheureux ! »

Ces mots furent prononcés avec un accent qui me bouleversa.

En un instant toutes les preuves d'affection qu'il m'avait données passèrent devant mes yeux. Je le revis auprès de moi essayant, sans se trahir, de m'attirer hors de la désespérance et de mettre la confiance dans mon cœur désolé. Je le revis après la mort de mon père, me disant de ces

paroles affectueuses qui ne s'oublient plus, quand elles ont été prononcées à l'heure d'un grand déchirement. Il m'aimait enfin... il m'aimait depuis longtemps, et il s'était tenu pendant bien des mois afin d'avoir le droit de me consoler.

Mon amour, ma tendresse furent plus forts que moi-même, et, cédant à l'un de ces malheureux mouvements primesautiers qui étaient dans ma nature, je m'écriai :

« Ah ! si vous êtes malheureux, que suis-je donc, moi qui vous perds après avoir tout perdu !... »

Son visage prit une expression de joie qui le rendit presque beau.

« Geneviève !... vous m'aimiez et vous refusiez le bonheur ! »

Je m'étais levée et, dans ma stupeur en voyant que j'avais avoué ce qui ne devait jamais être dit, je ne pouvais plus parler.

« Vous m'aimez... vous l'avez avoué, me dit-il en prenant ma main que je retirai vivement.

– J'ai avoué ?... je suis bien coupable ! »

murmurai-je en pâlisant.

Il me regarda d'un air plein de compassion.

« Pauvre enfant ! l'ombre même du mal vous fait pâlir. »

J'essayais, sans y parvenir, de revenir à moi, et déjà j'éprouvais tous les remords de ma défaillance.

C'est de ce moment, je crois, que date mon immense compatissance pour les femmes tombées que ni le milieu, ni l'éducation, ni les croyances n'ont protégées. Désormais, en me rappelant ma faiblesse en face de l'homme sur le cœur loyal duquel j'aurais appuyé ma tête fatiguée avec un bonheur dont la seule pensée me transportait, je ne devais plus avoir qu'une indulgente pitié pour les infortunées que leur soif d'aimer trahit et entraîne dans l'abîme.

« Chère Geneviève... », me dit Marien pour m'obliger à parler.

Cette seule familiarité révolta toute ma fierté, et me rendit à moi-même en me courrouçant.

« En aucune façon vous ne devez me parler



sur ce ton familier, dis-je. Partez !

– Partir !... partir quand je sais que vous m'aimez, quand je puis devenir pour vous ce que si souvent j'ai rêvé d'être !

– Et c'est à moi, dis-je d'une voix tremblante, qu'on ose parler ainsi !... et jusqu'à un certain point vous pouvez vous en reconnaître le droit... Vous n'êtes plus, m'écriai-je dans un transport de colère, l'ami que j'ai connu, mais l'homme qui est la cause de ma déchéance à mes propres yeux.

– Ce n'est pas vous qui parlez, me dit-il de son ton si bon, si affectueux ; essayez d'envisager avec plus de calme la situation.

– C'est fait ! dis-je. La situation est nette : vous partirez, ou vous obligerez une femme à quitter sa maison pour fuir l'insulte.

– Vous ne ménagez pas celui qui vous aime, me dit-il d'une voix étouffée. C'est irrévocable ?

– Irrévocable ! »

Il me regarda pendant un silence qui me parut long comme l'angoisse.

« Eh bien, donc je partirai ! » dit-il en hésitant.

Mais, en attendant, il ne pouvait se décider à me quitter.

« Geneviève ! pauvre enfant que je sais être si malheureuse ! s'écria-t-il dans un de ces élans de tendresse et de passion qui étaient comme un écho de ma propre nature, qui donc vous entourera comme je l'aurais fait ? Qui vous consolera ?

– Et Dieu et ma fille ? » répondis-je.

Il s'approcha de moi et, une fois encore, me supplia.

« Vous ne voulez pas connaître le bonheur d'être aimée par un homme loyal et sincère ?

– Jusqu'ici, dis-je, votre seule excuse était dans la sincérité de votre sentiment ; mais votre conduite, si vous insistez, deviendra indigne, car, sachez-le bien, jamais, jamais je ne céderai... »

Il saisit ma main qu'il baisa avec ardeur et partit.

Les heures passèrent, les ombres remplirent le salon, et j'étais encore debout à la même place. Un domestique apporta de la lumière et me dit

quelque chose que je ne compris pas. Mon air l'inquiéta, sans doute, car il m'envoya la Phine.

« Ma chère dame, est-ce que vous êtes malade ?

– Tout est fini, lui dis-je très bas, il ne reviendra plus.

– Ça vaut mieux que ce soit fini puisque ça devait être, me dit-elle d'un ton où perçait une vive satisfaction qui me fit un mal affreux.

– Ah ! m'écriai-je, j'ai tout en horreur ici ! »

Je passai rapidement devant elle et montai dans ma chambre, dont je poussai le verrou.

La douleur, le mépris pour moi-même, ma pitié pour lui, mon amour exalté par les paroles passionnées que je croyais entendre encore, se confondaient dans mon âme pour la faire tourner au gré des caprices d'une véritable tempête.

Cependant, s'il m'eût fallu subir un nouvel assaut, je savais bien que ma réponse ne varierait pas ; mais je luttais contre la femme qui, dans la terrible agitation de ses pensées, prenait en horreur jusqu'au calme de cette chambre dont

elle aimait tant habituellement l'aspect recueilli.

Tout à coup une vive impulsion me jette aux pieds de mon Christ, et, les yeux sur cette image aimée de la souffrance, je demande le courage et l'apaisement.

Puis, près de Gilberte, je songe longuement en regardant son joli visage endormi qu'éclaire une lumière voilée. À côté d'elle, une mère pleure sur elle-même parce qu'elle est faible, elle pleure aussi en pensant que la vie apportera à sa fille des déceptions qui la trouveront peut-être sans force. Elle demande, enfant, que ces larmes te soient une égide contre toi-même, elle te les donne. Offrande humblement faite à Celui que tu connaîtras un jour, qu'elles soient pour toi le soutien caché au milieu des épreuves, qu'elles en atténuent la rudesse et, garant de mon traité, te préservent des chutes.

## IX

Il était parti depuis des mois ; l'hiver avait passé, un hiver sec, clair, presque joyeux, pendant lequel une malheureuse femme, qui se croyait pleine de vaillance, s'était traînée au milieu des regrets et des défaillances. Non pas naturellement qu'elle regrettât d'avoir bien agi, mais elle songeait avec remords à l'aveu coupable et avec désolation à l'ami disparu.

Dans l'exaltation d'un sentiment vif, passionné, un grand acte peut être accompli ; mais quand l'effervescence est tombée, les blessures journalières, les détails de l'existence pèsent plus lourdement sur les facultés, car, malgré l'immense amertume renfermée dans l'action généreuse, l'âme a joui sans doute du souffle vivifiant qui, en passant sur elle, l'a élevée au-dessus de son niveau habituel. Aussi est-ce avec dégoût, avec fatigue, qu'elle reprend

la vie où elle l'avait quittée.

Le bonheur dans le sacrifice transporte, paraît-il, le cœur des saints ; mais bien certainement, malgré la satisfaction d'avoir conservé l'estime de soi-même, ce bonheur n'existe pas dans le cœur d'une faible petite humaine.

« Ma pauvre Geneviève, me disait Méran désolé, comme tu es amaigrie ! Je ne vois plus que tes grands yeux dans ton visage. Veux-tu partir avec moi ? Je suis trop vieux pour aller bien loin ; néanmoins nous pourrions encore voyager ensemble.

– Oh ! à quoi bon ?... »

C'était la réponse invariable d'un être lâche et découragé qui, stupéfié, ne s'intéressant plus à rien, sauf à sa fille, se croyait mort à toutes les sensations de la jeunesse et de la vie.

Pourtant il n'était pas dans sa nature de s'abandonner si longtemps à un désespoir stérile, mais son âme ployée avait une peine infinie à se redresser, et, comme il arrive dans les heures de grande détresse, tous ses chagrins avaient pris

une nouvelle intensité.

Jamais le vide laissé par la mort de son père ne lui avait paru plus affreux, car jamais un appui ne lui eût été plus nécessaire. Quand il allait voir Méran, des souvenirs doux et pénibles l'entouraient pour l'accabler, et le vieux pastel avec ses grands arbres sans feuilles lui paraissait lamentable.

Lorsqu'il traversait le jardin dénudé, les vieux domestiques se groupaient derrière les vitres pour le regarder fouler d'un pas languissant l'herbe des allées. D'un air tout pitoyable, ils secouaient la tête et semblaient dire que ce petit spectre tomberait bientôt dans le pays des ombres et de l'oubli.

Mais on ne meurt guère de chagrin, et sous l'influence des idées chrétiennes auxquelles j'essayais de m'attacher avec ardeur, comme une liane trop fragile à un arbre robuste, une résurrection morale devait bientôt s'accomplir.

Un des premiers indices de ma résurrection fut le désir ardent de voir mon mari reprendre sa place dans sa maison. Quelles que fussent les

difficultés de ma vie avec lui, elles étaient préférables à mon profond isolement.

Si sa présence était une protection vis-à-vis du monde, elle était surtout une protection vis-à-vis de moi-même.

La nécessité de lutter, de réagir contre mon caractère, de remplir des devoirs pratiques, devait m'aider à remonter la pente sur laquelle je glissais souvent et qui conduisait sûrement à la chute morale.

J'entassais efforts sur efforts pour ne pas songer à l'homme qui m'aimait ; mais, dans ma vie solitaire, les circonstances extérieures elles-mêmes étaient contre moi. Il avait pénétré trop loin dans mon cœur pour que son souvenir ne se glissât pas dans toutes mes pensées.

« Ma vieille Phine, que je suis lasse d'être seule !... Crois-tu que Louis revienne bientôt ?

– Faut bien qu'il revienne, ma chère dame ; et si on m'avait dit, il y a un an, que j'en arriverais, moi aussi, à désirer son retour, je ne l'aurais pas cru, ben sûr !



– Vois-tu, plus je réfléchis à mon attitude vis-à-vis de lui, plus je crois qu’il faut éviter les reproches.

– Vous avez raison, ma reine ! me répondit-elle vivement. Tâchez d’être calme et de rendre plus commode pour lui une position difficile ; il vous en saura gré.

– Oh ! crois-tu ? dis-je avec un semblant d’espoir. Il ne reconnaît rien de bien en moi.

– Vous verrez que, dans quelques années, il comprendra tout de même que sa maison est encore ce qu’il y a de mieux pour lui. Ça se voit souvent. »

Pendant ces mois de solitude et de chagrins, cette vieille petite ouvrière n’avait cessé de puiser à pleines mains dans les délicatesses de son cœur pour me soutenir et me consoler. Quelquefois elle me tenait un discours rempli du bon sens imperturbable qui était le fond de sa philosophie rudimentaire.

« C’est naturel, ben sûr, que la jeunesse croie tout perdu... Elle ne peut pas être comme les

vieux qui ont brassé tant de choses dans leur tête et savent que ça passe bien vite, mon trésor ! »

Le mot le plus simple, en apparence le plus banal, est souvent celui qui calme le plus sûrement. En l'écoutant, je m'en allais dans l'avenir et me voyais comme ces vieillards dont les chagrins aux angles trop durs se sont usés le long de la route. Je songeais que les années tourmentées de la vie ne tiennent pas plus de place dans le cours du temps que les rides formées sur la Loire par la brise qui passait. Parfois cette idée m'encourageait, parfois au contraire elle m'affligeait. Petite femme en plumes ! malgré ses prétentions à la vaillance, elle s'abandonnait aux impressions diverses qui la faisaient voler à droite, à gauche, sans qu'elle pût se reposer dans un endroit tranquille. Cependant, elle voulait sincèrement échapper à l'engourdissement moral afin que ses pensées devinssent plus pures, afin que la flamme qu'elle avait laissée baisser, baisser à tel point que souvent elle se reflétait à peine sur les parois de sa prison, brisât ces parois pour envahir la volonté.

Nous étions à la fin de juin quand Louis m'annonça son retour.

« Vous me verrez incessamment à Roche-Plate, me disait-il ; peut-être en même temps que ma lettre. »

Ma résolution était bien prise de ne m'abaisser à aucune récrimination. Mon désir se réalisait ; nous allions reprendre une vie commune, du moins en apparence, et j'appelais à mon secours toute ma raison pour dissiper l'irritation qui fermentait à la lecture des quelques lignes banales qu'il m'avait écrites.

Mais depuis que je me sentais coupable, depuis que mes pensées secrètes fléchissaient si souvent, j'avais perdu mon âpreté. Enfin, à part les raisons d'un ordre supérieur me portant à la modération, je savais bien que de mon attitude dépendrait le calme de nos rapports.

Le soir, il n'était point arrivé. Vers minuit, j'étais encore à ma fenêtre, songeant que, quatre ans auparavant, à la même date, j'attendais avec une joie inquiète le jour suivant, l'inconnu plein d'espérances. C'était la même nuit, le même

silence troublé de loin en loin par le cri d'une effraie et le bruissement des feuilles. Je me croyais une autre femme ; néanmoins mes impressions présentes se reliaient à celles d'autrefois, comme les feuillets d'un livre aux feuillets suivants.

Je me mis à trembler en percevant tout à coup le bruit d'une voiture dans l'avenue.

À cette heure tardive, c'était lui, et je discutais encore avec moi-même pour savoir si je devais descendre ou l'attendre chez moi, quand un pas bien connu, naguère aimé, s'approcha de ma chambre.

Louis entra avec la tranquillité apparente d'un homme qui m'aurait quitté la veille. Cependant la pâleur de son visage dénotait une émotion dissimulée sous l'air altier des anciens jours.

Que de fois j'avais songé à ce retour ! préparé mes forces pour l'accueillir non avec colère, mais d'un air qui, pensais-je, devrait l'émouvoir ! Seulement, j'avais compté sur un encouragement, sur un mot qui détendît la situation et me permît de parler. Mais il semblait qu'il fût le juge et moi

la coupable. Que c'est donc étrange, mon Dieu, d'espérer toujours contre toute espérance !

Je fis un tel effort pour me dominer que je répondis d'un ton posé, presque naturel, aux quelques mots insignifiants qu'il m'adressa. Devant un accueil paisible sur lequel il ne comptait pas, son front s'éclaircit.

« Où est Gilberte ? me dit-il.

– Ici », répondis-je en soulevant la draperie sous laquelle j'avais caché le berceau pour que l'air de la nuit ne vînt pas jusqu'à elle.

Le bruit la réveilla. Elle se mit à rire en voyant son père, qui la prit dans ses bras et la couvrit de caresses.

Ce mouvement me remplit de joie. Ah ! quelle que fût son antipathie pour moi, il y avait dans sa maison un lien trop fort pour qu'il le rompît ; quels que fussent ses agissements, sa fille l'attirerait toujours dans le foyer que je n'avais pas voulu détruire.

Mais pourquoi éprouvais-je pour moi-même une déception si forte ? Lorsqu'il m'eut quittée

sans un mot convenable, sans un accent du cœur devant les souffrances visiblement marquées sur mon visage, je me penchai tout oppressée à ma fenêtre en disant :

« Qu'avais-je donc espéré, mon Dieu ? Tel il était parti, tel il revient. La chaîne est de nouveau rivée plus fortement que jamais ; c'est moi qui dois en alléger le poids. »

Mais ce que mes lèvres murmuraient, mon cœur ne le disait pas. Hélas ! à mon insu, il s'en allait vers le voyageur qui m'eût si sincèrement aimée. Où était-il ? La distraction, le mouvement agissaient-ils déjà sur sa tristesse ? Songeait-il aussi souvent à la femme accablée qu'il eût voulu consoler ?

En sortant de ma rêverie dissolvante, je pleurai de dépit et de honte sur moi-même, car je savais bien qu'il ne suffit pas de conserver extérieurement la dignité de la vie, et que la loi divine veut un bien plus raffiné.

Le lendemain de son arrivée, Louis s'empressa de critiquer tous les arrangements que j'avais dû prendre en son absence.

« Vous savez pourtant bien, me dit-il, que j’entends diriger seul les réparations.

– Les choses pressaient, répondis-je tranquillement, et comme vous n’aviez point déterminé l’époque de votre retour, je n’ai pas pu attendre. »

Il me regarda avec attention et se mordit les lèvres. Il découvrait en moi une assurance tranquille qui le déroutait, et il comprenait vaguement que mon caractère avait reçu une empreinte qui devait durer.

Dans l’après-midi, il rentra de mauvaise humeur.

« Qu’est-ce que j’apprends ? me dit-il. Marien est parti ?

– Il a été repris par ses anciennes amours et s’est lancé dans de lointaines pérégrinations, répondis-je en tricotant avec ardeur.

– Ah !... Il ne m’avait point parlé de ses projets. Au reste, il a raison ; la vie stupide que l’on mène ici est odieuse. Je ne comprends plus que les voyages et l’imprévu.

– Vous me l’avez prouvé ! » répondis-je avec une vivacité involontaire.

Son front se rembrunit, il fut sur le point de s’emporter, mais il se contint.

« Sans Marien, la vie ne sera plus tenable ici, reprit-il avec humeur. Il a beau être assez ridicule avec ses incorrections et ses habits de l’autre monde, c’est un excellent compagnon de chasse et un bon enfant. »

Pauvre Marien ! comme la vraie distinction, celle du cœur et de l’intelligence, est souvent traitée singulièrement ! Je m’abstins de répondre et de relever mes yeux, dont l’expression m’eût peut-être trahie.

Une semaine s’écoula péniblement. En arrivant à Roche-Plate, il était décidé à m’imposer silence si, comme il le croyait, j’avais éclaté en reproches violents, et il eût pris le prétexte d’une scène pour tourner l’arme contre moi-même.

Sa surprise avait été agréable, mais il avait déjà oublié qu’il devait à mes efforts la facilité de



nos relations, et mon sang-froid commençait à l'irriter.

Mon attitude froide, mais ni hostile ni compassée, l'humiliait ; il m'en voulait du mal qu'il m'avait fait et de ma façon d'y répondre.

Néanmoins, il n'y avait point eu de conflits sérieux entre nous jusqu'au jour où le bon petit Méran, ne pouvant se contenir, l'accabla des plus vifs reproches. Louis, qui était allé le voir, revint à Roche-Plate dans un état de fureur indicible.

Il entra dans le salon les sourcils contractés et d'un air qui effraya tellement Gilberte qu'elle se cramponna à ma robe en le regardant avec de grands yeux étonnés, car, grâce à Dieu ! il n'avait jamais pour elle que des mots caressants.

« Je vous défends, me dit-il d'un ton impérieux, de recevoir désormais votre Méran ! »

Je ne répondis rien de peur de l'exciter.

« Quand on pose pour la dignité, quand on se dit chrétienne, s'écria-t-il, doit-on se plaindre si haut ? Est-il convenable d'exposer son mari à la scène que ce ridicule vieillard vient de me faire ?

Peut-être l'aviez-vous chargé de me traiter en écolier ?

– Vous savez bien qu'il n'en est rien, répondis-je ; les faits parlent d'eux-mêmes. »

Mais il n'écoutait pas, sa colère s'excitait toute seule, et ma fille, dont la nature était impressionnable, changeait à vue d'œil.

« De grâce, taisez-vous, taisez-vous ! m'écriai-je. Regardez Gilberte ! »

L'enfant bouleversée venait de tomber en convulsions dans mes bras, et je vis que Louis pâlisait affreusement devant ce petit visage crispé.

La crise fut courte ; il n'en restait le lendemain qu'une grande crainte à la vue de son père, qui, dès le matin, était venu la regarder ; mais moi, j'avais passé la nuit à réfléchir et modifié mes plans.

J'allai trouver Louis dans sa chambre, absolument résolue à me faire écouter.

« Il est nécessaire, lui dis-je, que vous écoutiez tranquillement ce que j'ai à vous dire.

– Que signifie cet exorde ? demanda-t-il avec ironie.

– Simplement que si vous ne croyez pas pouvoir vous dominer assez pour conserver vis-à-vis de moi une certaine modération, il faudra que nous nous séparions.

– Quelle est cette chanson ? s'écria-t-il en s'emportant immédiatement. Croyez-vous que je supporterai...

– Vous m'entendrez ! interrompis-je d'un ton si ferme et si résolu que j'obtins un instant de silence. Je ne récrimine rien pour moi, et j'étais très décidée à ne jamais recourir aux moyens extrêmes. Mais l'accident de Gilberte a modifié toute ma manière de voir et même de sentir. Si votre antipathie est telle que vous ne puissiez vivre avec moi sans entrer dans des accès de fureur qu'il n'est plus de mon devoir de supporter, séparons-nous à l'amiable.

– Ni à l'amiable ni autrement ! répondit-il en frappant du pied.

– Ni autrement ? Et moi, je vous jure que si

vous ne rendez pas supportable ma vie et celle de ma fille, j'aurai recours aux tribunaux ! »

Malgré la fermeté de mon attitude, je m'appuyais des deux mains sur le dossier d'un fauteuil, car mon corps fléchissait de peur et d'émotion.

Mais Louis, quand il le voulait, se dominait parfaitement. Sa frayeur de la veille avait été extrême, et il était de ces hommes qui, aimant par-dessus tout la correction extérieure, redoutent comme un fléau l'opinion du monde. Il avait fallu tout l'emportement de sa passion pour qu'il lui donnât la publicité d'un scandale, et la menace que je venais de prononcer portait sur un fait réalisable qui lui serait odieux, lors même que le procès tournât contre moi.

« Il me semble, me dit-il d'un ton glacé, que je vous prouve déjà ma patience.

– C'est très bien, répondis-je froidement ; et moi, je fais des vœux pour n'avoir pas à vous prouver que ma résolution est immuable. »

Je le laissai à son étonnement et à sa colère,

pensant que le feu couvait sous la cendre et qu'il éclaterait bientôt avec violence.

Mais le jour même, il déjoua mes craintes en s'abstenant de toute observation quand il vit la vieille Phine traverser le jardin de son pas trotinant, ses fers à la main et toute palpitante en songeant à son audace.

Ce vieux cœur fidèle avait fait taire ses fiertés habituelles par affection pour moi, et comme par le passé, en dépit des événements, j'eus la joie, chaque samedi, de voir apparaître sa chère et comique petite silhouette.

## X

Désormais mon existence entra dans une nouvelle phase, phase remplie de glaces et d'amertume, mais d'une tranquillité relative.

Louis avait compris que je n'étais plus la jeune fille tremblante et timide qu'il avait connue, ni la femme aimante qu'il eût pu soumettre à tous ses caprices. Nos rapports ne devaient plus avoir, que très rarement du moins, ce caractère violent qui eût rendu la vie insupportable à ma fille. Mais il était impossible évidemment que sa nature et son antipathie se modifiassent instantanément, et il continua, durant un temps bien long, la guerre à coups d'épingle, guerre d'embuscades, se plaisant à froisser les sentiments qu'il savait m'être chers et à bafouer les idées généreuses que j'aimais.

Deux mois environ après son retour, il reçut une lettre de M. Marien qui lui annonçait son

départ pour le Japon.

« Il prétend que sa passion des voyages a ressuscité si violente qu'il ne reviendra pas en France d'ici plusieurs années, me dit-il.

– Il a toujours aimé les voyages lointains, répondis-je, en me reprochant tout bas l'émotion que je dissimulais.

– Cependant, il paraissait installé complètement en Anjou. Après cela, c'est un homme à caprices ; mais sa lettre est écrite sur un ton de tristesse qui me fait soupçonner que, derrière son départ précipité, il pourrait bien y avoir une déception. Marien mélancolique et amoureux ! c'est le comble du drolatique.

– Vraiment ? pourquoi ? dis-je avec effort. Il passe pour être plein de cœur.

– Hé ! du cœur... tant que vous voudrez, ma chère ! mais une femme ne peut pas l'aimer, voyons, c'est évident ! »

Pendant qu'il me parlait ainsi, nous étions à l'orée d'un bois où, l'année précédente, Marien, devant une réunion d'amis, avait raconté avec

beaucoup d'esprit une aventure plaisante qui lui était arrivée la veille.

Nul ne songeait à le trouver ridicule, et je ne sais pourquoi j'avais gardé de cet après-midi une impression particulièrement séduisante. Elle renaissait toute fraîche, toute vivante, en face des bois parfumés et des fleurs sauvages que nous avions admirées pendant qu'il s'abandonnait à sa verve.

« Mais, dis-je machinalement, son esprit, ses qualités morales dont vous appréciez une partie dans son bon caractère, qu'en faites-vous ?

– Qualités morales ! répondit Louis en haussant les épaules. Vous n'avez pas l'ombre de jugement, ma pauvre Geneviève, et vous habiterez toujours le pays du bleu. »

Ah ! je l'adore, ce pays-là, si ses habitants ne ressemblent pas aux sceptiques de notre planète. Mais il eût pu dénigrer son ami indéfiniment, il y avait dans mon âme un petit coin où l'image de celui qui m'aimait conserverait toujours une nuance d'idéal.



Cette lettre mélancolique, en me remuant profondément, détruisit en partie le travail des mois précédents.

Je saisis un prétexte pour aller à Saumur, et me fis arrêter chez la Phine.

Elle arrosait des œillets placés sur le rebord extérieur de la croisée, en face de guenilles que les voisins avaient suspendues à une corde usée qui traversait la cour misérable. Elle aussi aimait à sa manière le pays du bleu, et ces œillets magnifiques, qu'elle soignait avec sollicitude, lui contaient ce que son esprit éprouvait sans pouvoir peut-être analyser l'impression.

Du charbon s'allumait sur un fourneau portatif, et son châte de forme vieillotte, posé sur le lit, digne d'une princesse, indiquait qu'elle venait de rentrer. Elle remplissait tous les jours une mission que, depuis bon nombre d'années, son cœur lui avait imposée. Chaque matin, elle prenait sur son sommeil pour avancer l'ouvrage de la journée, afin d'avoir le temps d'aller fort loin faire le ménage d'une ancienne pratique tombée dans la misère.

« Tu as donc encore cette charge, la Phine ? lui dis-je.

– Ça ne me gêne guère, en tout cas répondit-elle. Mais je vas la perdre, parce que la pauvre dame quitte Saumur, et ça me fait beaucoup de peine de ne plus la voir.

– Eh bien, moi, je suis contente de penser que tu ne te fatigueras plus.

– Bouh ! fatiguer... tenez, madame, vous me faites rire quand vous dites ça ! V'là-t-y pas qu'est difficile pour moi de faire un lit et deux chambres ! Mais ce n'est pas la même chose pour elle, qui a été élevée comme vous. Je vas toujours lui repasser encore une fois son linge avant son départ. »

Elle s'installa devant sa table, après avoir relevé sa robe autour d'elle, selon une vieille habitude quand elle était dans sa chambre ou dans sa lingerie.

Je méditais sans rien dire sur l'exemple que donnait à mon courage énervé cette petite vieille aussi aimante que moi, mais plus isolée encore,

lorsqu'elle me dit :

« Eh bien, madame, vous n'êtes point venue pour être muette comme un poisson.

– Je ne pensais plus à moi, mais à toi, dis-je en sortant de ma rêverie. La Phine, Louis a reçu une lettre de M. Marien... il paraît si triste !

– Il n'y a pas de doute !... il ne peut pas devenir gai tout à coup comme un écervelé.

– Comme tu dis ça !... repris-je un peu offensée.

– Comment voulez-vous que je dise, ma chère dame ? Mais vous avez trop bon cœur en vous tracassant à propos de sa tristesse. D'abord, il ne pouvait pas écrire à votre mari sur l'air d'une chanson, il savait bien que vous entendriez parler de la lettre.

– La Phine, dis-je, fâchée, je crois que tu es de mauvaise humeur, aujourd'hui.

– Que voulez-vous, ma mignonne, je veux bien croire qu'il a du chagrin, oui, c'est sûr, je crois qu'il en a encore. Mais faut pas me dire que ça durera éternellement, parce que, quand vous direz

de tout, je ne suis pas imbécile.

– Est-ce qu’il s’agit de cela » dis-je déroutée et les larmes aux yeux.

La Phine, qui, ce jour-là, s’était mis en tête de ne point s’apitoyer sur mon sort, et encore moins sur celui de Marien, n’eut pas l’air de remarquer mon émotion, et continua :

« Quand je pense que, moi aussi, je me suis cabassé la tête au sujet d’un grand escogriffe beau... un homme superbe enfin ! il avait des yeux aussi vifs, aussi hardis ! V’là-t-y pas que j’avais fait la bêtise de l’aimer. Mon poupa ne le regardait pas d’un bon œil, mais enfin il ne disait rien parce qu’il voyait que j’étais affamée de lui. Eh ben, croiriez-vous, madame, que ce grand sot ne venait pas pour le bon motif ! Je ferais rire le monde si je disais, moi qui suis si laide, qu’un homme s’est mis à mes genoux... Si vous aviez vu toutes ses singeries ! « Si je ne céda pas, il allait mourir de chagrin ; ben sûr, il désirait m’avoir pour femme ; mais sa mère ne voulait pas, parce que je n’avais point d’argent, et qu’enfin, finalement, il allait se jeter à l’eau. »

« Ma foi, mon gas, que je lui dis, neyez-vous si vous voulez, mais ça vous avancera ben ! Et quant à devenir votre femme, si vous me le demandiez maintenant, je ne le voudrais point. C'est pas dans mon caractère d'entrer dans une famille qui ne veut point de moi. » Il ne s'est point noyé et il a ben fait ! ça n'avait point de sens ! Quelques mois plus tard, j'ai appris qu'il épousait une grande gaule à peu près aussi laide que moi, mais qui avait bien des écus. Maintenant, c'est un bonhomme dont les petits enfants sont si jolis que je les embrasse toujours quand je les rencontre, moi qui aime tant les enfants ! C'est-y loin, tout ça, quand j'y songe... Mais je me suis minée longtemps en pensant à lui. »

Je savais que la Phine avait eu son roman, mais elle ne m'en avait jamais parlé d'une façon aussi explicite.

« C'est pour dire, reprit-elle en aspergeant tranquillement son linge, que les hommes trouvent ben moyen de se consoler plus vite que nous, et que s'ils nous oublient, faut en faire

autant. C'est plus digne que je trouve, moi ! »

Le langage était un peu rude ; il blessait mes sentiments et mes fiertés secrètes. Mais il me causait une peine salutaire en froissant légèrement ma dignité, qui n'avait plus envie de se livrer aux étrivières de la Phine.

« Eh bien, ma chère mignonne, reprit-elle, ça ne va pas trop mal avec votre mari ?

– Non... il est glacé, il me dit sans cesse des mots indirects qui me blessent, mais il a pris évidemment la résolution d'éviter les scènes violentes.

– Vous verrez que ça ira de mieux en mieux. Est-ce vrai qu'il veut aller habiter Paris ?

– Oui... c'est un projet arrêté. Maintenant nous ne passerons plus que deux ou trois mois à Roche-Plate, et c'est un grand regret pour moi.

– Je suis contente que vous ne restiez pas toujours dans le pays. Vous avez besoin de prendre d'autres habitudes et de ne plus voir les endroits qui vous rappellent tant de choses tristes.

– C'est un changement qui m'eût fait du bien

dans d'autres circonstances », répondis-je.

Puis, éclatant avec la plus grande émotion, je m'écriai :

« Ne sais-je pas quelle est la cause de sa joie quand il parle de cette nouvelle installation ! Ne sais-je pas qu'elle se fixe à Paris, et qu'ils ont pris leurs arrangements ensemble ! C'est un fait accompli, je suis obligée de le subir ; mais comment veux-tu que, dans de pareilles conditions, je sois contente de partir ! Puis-je accepter tranquillement cette affreuse situation ?

– Ma chère dame, vous le dites vous-même, c'est un fait accompli, vous n'y pouvez rien.

– Oh ! que la philosophie et la résignation sont aisées en paroles ! » dis-je avec amertume.

Depuis son retour à Roche-Plate, Louis était allé voir M<sup>me</sup> Le Seine, et dans ses silences, dans son regard, dans la paix relative qu'il m'accordait, je voyais un insultant triomphe qui m'exaspérait. J'avais résolu cependant de n'en plus parler, mais la plaie était trop vive, je criais malgré moi.

Quand j'exprimai à M. de Méran et à M<sup>me</sup> Séveline les regrets que j'éprouvais en partant, ils me tinrent le même langage que la Phine, et je savais qu'ils avaient raison.

Néanmoins, bien que notre départ ne fût pas définitif, en quittant Roche-Plate par une de ces journées d'automne si belles et si poétiques au milieu desquelles revivaient tous les souvenirs de mes espérances déçues, il me sembla que je perdais encore quelque chose, moi qui n'avais plus rien à perdre.

C'était la partie de ma vie où j'avais espéré que je laissais derrière moi pour ne plus jamais la retrouver, et je pleurais ce dernier atome d'une chose qui n'avait jamais été.

Mais du moins, dans ce pays où j'avais cru être accueillie par le bonheur, j'avais appris à retremper mes forces dans la pensée religieuse qui donne aux actions un noble mobile.

Ma vie, quelles que fussent ses glaces et ses tristesses, était définitivement assise, et si je devais souvent encore me cabrer sous un frein trop dur, j'entendais cependant écarter les pensers



dissolvants et marcher avec courage dans le chemin tracé. En face des ruines de ma jeunesse et de mon bonheur, je savais bien que si je ne réagissais pas, mon énergie s'en irait par pièces, par morceaux, et que quand, effrayée du mal, je l'appellerais à mon aide, je ne trouverais plus que des débris. Je savais qu'il fallait proposer à ma pensée un idéal qui pût l'élever au-dessus de ses faiblesses et la conduire à la paix.

Néanmoins, je devais tomber bien des fois dans le découragement, et un souvenir coupable ne pouvait pas disparaître subitement, parce que je voulais qu'il disparût. Mais ma volonté se raffermissait dans l'effort, et mon esprit, à mesure que les années s'envolaient, aimait de plus en plus le raffinement du bien.

La souffrance est sans doute à certaines facultés ce que la lumière est aux productions de la terre ; elle est la cause d'une vitalité que le bonheur et la vie facile ne sauraient donner. Elle leur ouvre évidemment des horizons cachés aux heureux, et porte aux aspirations qui élèvent l'âme et l'apaisent. Mâle sentiment, il éloigne

avec horreur de toute souillure, de toute bassesse, et ne se plaît qu'en face des beautés morales raffinées qui sont le rayonnement de Dieu et l'essence même de la dignité humaine.

Si mon existence avec mon mari n'était plus que l'ombre de l'union, elle conserva du moins les apparences qui sauvegardaient la situation aux yeux de ma fille. Devant l'enfant qui grandissait, il était plus modéré, et, mon désir s'accomplissant, le temps apportait la paix extérieure dans cette demeure où j'étais entrée le sourire de l'espoir aux lèvres.

L'heure arriva où je m'aperçus que son antipathie s'était métamorphosée en une indifférence profonde et combien douloureuse !... Il en vint, par affection pour sa fille, à me témoigner les égards polis qu'il aurait eus pour une étrangère dont la présence lui était utile.

Malgré ma bonne volonté, des chocs subits, parfois bien légers, ébranlaient l'œuvre d'apaisement moral que j'avais commencée sur moi-même, car il suffit d'un mot pour que le levain amer fermente ; il suffit d'une étincelle

pour que les ronces prennent feu, et que les flammes aveuglent sans les consumer.

Une fois que j'étais allée chez la Phine, je la trouvai avec une femme du peuple misérable, irritée, qu'elle essayait de calmer et de consoler. Je voulus joindre mes efforts aux siens, mais la pauvre créature m'interrompit vivement en disant :

« Ah ! madame, de quoi parlez-vous ? Vous êtes riche, vous ! et heureuse... »

Heureuse ! le mot me fit tant de mal que moi, qui me croyais calmée, je m'abandonnai à l'un de mes anciens éclats de douleur, et me mis à sangloter devant cette pauvre irritée, à qui mes larmes faisaient plus de bien que toutes les paroles puisées dans mon cœur pour la consoler. Elles m'unissaient plus fortement à elle que le bien matériel qu'il me fut possible d'apporter plus tard dans sa vie.

Lorsque j'avais été ainsi éclairée sur la solidité de mes forces, je me remettais à construire ; ouvrière malhabile, je cherchais, parfois bien vainement, à cimenter plus parfaitement les

pierres de ma forteresse. Le temps et ma fille devaient m'aider dans mon travail.

En racontant à Gilberte l'histoire de la Belle au bois dormant, j'ai souvent pensé que l'allégorie dont elle est l'enveloppe, allégorie du cœur s'éveillant à un simple contact, pouvait s'appliquer à certaine période de la vie qui passe sans qu'on y songe dans le sommeil des habitudes, jusqu'au moment où un intérêt puissant réveille l'habitation enchantée.

Dans ce palais tranquille que j'ai habité quelques années, mais qui pendant bien longtemps a été la demeure de ma fille, je la vois sur les genoux de la Phine. Celle-ci ne trouve rien d'adorable comme l'expression émerveillée de Gilberte, lorsqu'elle écoute les contes qui ont ouvert mon intelligence au charme de la fiction.

« Le roi et la reine étaient ben contents, ma petite cane, dit la Phine. Allons, c'est ben mais v'là-t-y pas que la fée Carabosse... »

Et, souriant devant l'air anxieux de l'enfant, je m'en vais vers l'entourage d'autrefois, les grands arbres, la vieille maison, les affections parties.

Les vieux amis ont en effet disparu, le cadre seul est demeuré, plus fané, plus dédoré, mais toujours aussi charmant à mes yeux. Mais quand, plus tard, Gilberte a grandi et que, la conduisant dans sa propriété, j'essaye de l'initier aux impressions de ma jeunesse, elle cherche vainement autour d'elle les merveilles que je lui décris.

Elle a pour la Phine une adoration qui remplit d'orgueil la vieille femme.

« Il n'y a pas sa pareille dans le monde entier, ma chère dame ! »

Lorsque, conservant quelque fermeté au milieu de ma tendresse, je suis obligée de sévir, la Phine me met en pénitence et ne me parle plus durant plusieurs jours. Elle est le dernier de ces génies bienfaisants qui s'étaient penchés avec tant de joie sur le berceau de ma fille, et qui n'eussent pas voulu qu'une peine éphémère vînt même l'effleurer.

Gilberte est le centre du palais, l'âme qui lui rendra un jour une vie exubérante. Sa nature est à contrastes. Une grande gaieté sur un fonds sérieux, beaucoup de décision dans les idées, et

une grande impressionnabilité ; une disposition à conter ses impressions joyeuses au monde entier, et des pudeurs pour révéler ses chagrins qu'elle ne confie qu'à moi.

Son père n'a jamais manifesté vis-à-vis d'elle le caractère autoritaire dont, malgré tout, je subis encore le joug. Il se soumet docilement à ses volontés, et ne lui fait pas connaître l'amertume d'un mot brusque ou désagréable.

Mais je suis sa plus ardente affection.

Bien que mes rapports avec Louis soient maintenant presque corrects, elle a certainement compris qu'une barrière nous sépare. Quand il la caresse et que sa froideur pour moi est plus saillante, elle m'entoure d'attentions tendres, et, avec le tact qu'ont parfois les enfants, ne fait jamais une allusion à cette froideur qui la blesse.

Ce n'est plus M. Marien qui réveillerait aujourd'hui le palais enchanté. Mon existence propre a disparu ; celle de ma fille l'a remplacée. Je vis si complètement de sa vie qu'il me faut chercher longtemps pour découvrir la femme des anciens jours.

Et dans l'effort intime de mon âme pour devenir meilleure, pour me détacher de moi-même, il me semble que j'ai fait enfin bien des pas vers une entente élevée de la vie, et que je regarde avec tranquillité ses joies fugitives. Ma paix me paraît complète, et, dans le calme de mes pensées, je me crois heureuse.

Mais un jour le palais endormi sort de sa torpeur ; une main a pris la mienne et me montre les horizons charmants dont la vue fait battre un cœur jeune et frais comme était le mien avant les neiges d'antan. C'est ma fille qui a dix-huit ans et dont la jeunesse, avec son cortège d'espérances, a mis la demeure enchantée en rumeur et redonné la vie aux vieux rouages.

## XI

Comme le cours des ans a été rapide ! Est-ce bien moi qui suis rentrée dans la vie active du désir et du rêve ?

Malgré la métamorphose que je crois avoir subie, me voici revenue au point de départ de l'existence. Jeune d'une autre jeunesse, plus jeune que je ne l'ai jamais été, car il s'agit d'un être que j'aime infiniment plus que moi-même, je recommence les rêves d'autrefois. Les vieux rouages ont repris la plus étrange activité, et tous les habitants du palais enchanté de mon moi intime ont franchi le seuil de leur superbe impassibilité pour rentrer dans le chemin de l'éternel humain.

Pendant l'hiver de cette année, où je me retrouve absorbée dans la pensée du mariage de ma fille, mon mari avait reçu une lettre de M. Marien, qui le priait d'accueillir avec



bienveillance un de ses parents, officier en garnison à Paris. Gilberte et lui s'étaient rencontrés fréquemment dans le monde, et M. Carvon ayant été envoyé à Saumur, ma fille avait déclaré tout à coup que, lasse de la vie mondaine, elle n'aspirait qu'au repos de Roche-Plate.

Voilà pourquoi, un après-midi de mai, j'étais assise dans la grande baie du salon et rêvais en contemplant Gilberte.

Elle se promenait seule, mais je savais que sa solitude n'était qu'apparente, que les espoirs joyeux se pressaient en foule sous ses pas comme des seigneurs charmants qui formaient autour d'elle une cour brillante.

Son visage heureux et reposé m'apprenait qu'elle regardait en elle-même l'avenir, dont elle ne voyait que les promesses de bonheur. Elle sentait inconsciemment, en jetant les yeux sur l'ensemble des beautés qu'elle aimait, que la vie extérieure donnait un nouvel épanouissement à ses espérances. Elle-même si jolie, si pure, était en harmonie avec la beauté qui la charmait, et moi, orgueilleuse de cette belle plante qui était

toute ma joie, je la regardais avec un bonheur impossible à exprimer.

Malgré sa jeunesse, je désirais la marier, parce que, me sachant malade, je voulais la voir heureuse avant de partir. Je savais, du reste, qu'elle était armée pour la vie, et que les épines du chemin développeraient sa valeur morale. Le fonds sérieux de sa nature avait grandi, bien qu'elle eût conservé une gaieté d'enfant. Elle m'aimait d'une tendre affection qui se liait à celle que j'avais connue, et je songeais combien il était singulier que je fusse déjà pour elle ce que les vieux habitants du pastel avaient été pour moi.

La porte s'ouvrit, et on annonça M. Marien.

C'était la première fois, depuis quinze ans, qu'il revenait à Roche-Plate pendant le court séjour que j'y avais fait chaque année. J'attendais sa visite ; néanmoins, ce fut avec la plus vive émotion que je me levai et lui tendis la main.

Mais le passé qui entrait avec lui était si bien voilé que je n'en distinguais plus les contours. L'homme que je revoyais était l'ami sur lequel autrefois mon inexpérience s'appuyait sans

crainte, et que mon expérience d'aujourd'hui accueillait avec une joie tranquille.

Ses cheveux avaient grisonné, son visage avait bien vieilli, et sa taille était devenue plus lourde. Instinctivement, mon regard se tourna vers la glace. Il se mit à rire, et je revis son expression spirituelle quand, répondant à ma pensée, il me dit :

« Rassurez-vous... des yeux comme les vôtres peuvent-ils jamais vieillir ? »

Il regardait autour de lui, songeant au passé enfoui sous une poussière à laquelle ni l'un ni l'autre ne voulions toucher, de peur de profaner un mort. Et puis, c'est si triste de retrouver bien sèche la fleur qui a été bien vivante !

Pendant qu'il me parlait, je rêvais malgré moi en face du fleuve toujours le même, en face du parc dont les fleurs s'entrouvraient dans une vie nouvelle. Une chose non plus n'avait pas vieilli : c'était sa voix au timbre sympathique. Elle déchirait un peu les voiles qui me cachaient le passé et lui redonnait un instant de vie fugitive.

Mes yeux s'arrêtèrent sur ma fille, qui s'amusait comme un enfant à ouvrir les bourgeons d'un arbuste. La vieille Phine, que j'avais installée pour quelque temps au château, était auprès d'elle et lui adressait des remontrances. De nouveau, le passé s'enveloppa complètement dans ses voiles.

« Si le regard ne vieillit point, me dit Marien en souriant, je vais commencer à croire que le moral, lui aussi, ne change pas. Vous êtes toujours la femme rêveuse et distraite que j'ai connue.

– On rêverait à moins, répondis-je gaiement. Avez-vous vu Gilberte ?

– Non... et je voudrais bien la voir.

– Eh bien, regardez-la ; elle est dans un cadre qui lui va. »

Elle riait, en écoutant discourir la Phine, dont la petite silhouette toujours droite, mais un peu rapetissée, était bien l'antithèse de sa jeunesse.

Gilberte était de grandeur moyenne. Elle avait le visage fin, régulier et distingué de son père ;

ses cheveux étaient châtain foncé, et ses sourcils presque noirs. De loin, ses yeux paraissaient semblables aux miens ; seulement, ils étaient d'un bleu foncé et rians comme sa bouche fraîche. Elle avait le teint d'une blonde et une taille encore un peu frêle dont l'élégance naturelle était charmante. Elle formait avec la Phine un groupe pittoresque devant lequel Marien se mit à rire.

« Lorsque'on a entendu parler d'une femme avec un enthousiasme sans bornes, me dit-il, il est rare qu'on n'ait pas une déception en la voyant. Mais elle est en dehors de la loi générale. »

Puis, se rasseyant, il ajouta :

« Vous savez que je viens comploter son bonheur ? »

À ce mot de bonheur, prononcé jadis entre nous, la même pensée nous vint simultanément, et je le regardai en face pendant qu'il éprouvait un embarras qui me fit sourire.

« Un bonheur qui sera le mien, lui dis-je. Un bonheur intense que je serai heureuse, bien

heureuse, de recevoir de votre main. »

Il ne répondit rien. Je voyais qu'il était ému, et que, sous la poussière, la fleur sèche avait conservé un vague parfum.

« M. d'Onelle m'en a parlé, repris-je. Il paraît satisfait des circonstances extérieures de ce projet.

– Il a raison... elles sont parfaites. »

Il commença à m'énumérer les qualités de M. Carvon et les avantages du mariage. Je le laissai parler longtemps.

« Vous savez, lui dis-je, en quoi consiste pour moi le bonheur de ma fille ?

– Je crois le savoir...

– Ah ! m'écriai-je avec mon ancienne ardeur, il ne s'agit ni de position brillante, ni de fortune ; il faut qu'elle soit aimée, aimée profondément. Je ne veux pas qu'elle ait la plus affreuse des déceptions. Avec vous, qui connaissez toute ma vie, je puis parler ouvertement. Je veux, continuai-je avec passion, qu'elle ait toutes les joies que je n'ai pas connues, qu'elle soit adorée.

Je ne veux pas d'un mariage de convenance. Il faut qu'elle boive à la coupe dont je n'ai connu que la lie, et que sa belle jeunesse ait le rayonnement qui a manqué à la mienne. »

Quoi ! toujours vibrante ! Je tournai les yeux vers le jardin, souriant de pitié et pleurant presque sur ma faiblesse, moi qui me croyais consolée.

« Vous ai-je donc oubliée au point de ne plus pouvoir vous deviner ? me dit Marien affectueusement. Ne sais-je pas que vous ne pouvez pas, que vous ne devez pas penser autrement ?

– Eh bien ? dis-je vivement.

– André l'aime, je vous l'affirme », me répondit-il d'un ton simple et ferme, plus convaincant que de vives protestations.

Je restai silencieuse, essayant de dominer mon émotion.

« Il est impossible, reprit Marien, qu'il ne vous soit pas sympathique. Il suffit de causer une heure avec lui pour sentir que c'est un brave

cœur.

– Oui... c'est ainsi que je l'ai jugé. Mais quelles garanties me donnez-vous pour l'avenir ? Quelle éducation a-t-il reçue ? Je ne veux pas que les sentiments religieux de ma fille, qui sont le ressort de sa vie morale, soient bafoués devant elle comme les miens l'ont été si souvent, et deviennent une cause de souffrance.

– J'ignore jusqu'où va sa foi, me dit-il en souriant, mais vous causerez avec lui. Je sais du moins qu'il a eu sous les yeux les exemples que vous eussiez donnés à votre fils. S'il n'a pas la conviction qui fait agir, et je vous répète que je n'en sais rien, il a l'éducation qui l'empêchera toujours de froisser un sentiment qu'il respecte. Pour moi, je vous l'avoue, je vois plus de garanties de bonheur dans une bonne, une excellente nature comme la sienne que dans tous les principes religieux du monde.

– Vous avouerez, du moins, que les deux garanties ne s'excluent pas, dis-je en riant.

– André est un travailleur et un homme qui aime avant tout la vie de famille. Que voulez-



vous de plus ?

– C’est que, dis-je avec vivacité, ma fille que vous verrez si gaie, enfant quelquefois, a une nature sérieuse et raffinée. Beaucoup de choses la feraient souffrir. Malgré sa jeunesse, Gilberte a une réelle valeur morale, elle n’est pas la première venue.

– Je dois le savoir, car je l’ai déjà entendu répéter bien des fois ! me dit Marien en riant. Un amoureux ne se lasse pas des redites.

– Ah ! dis-je ; il ne l’aime donc pas seulement pour sa beauté ? Il a compris, apprécié son caractère ?

– S’il en était autrement, je ne plaiderais pas sa cause, et serais le premier à vous dissuader de conclure ce mariage », me répondit-il gravement.

Dans les montagnes où nous avons passé l’été précédent, il m’arrivait souvent de suivre un sentier triste, étroit, resserré entre des roches élevées qui se rejoignaient presque dans leur partie supérieure. Dans ce petit chemin, l’obscurité était presque complète, et j’y respirais

toujours difficilement. Il débouchait brusquement sur un plateau, et de là un pays admirable ravissait la vue. Une lumière vive et variée, un air un peu âpre, mais rafraîchissant, produisaient, après l'étouffement passager, une sensation de vie, d'excitation, d'enthousiasme que je ne me lassais pas d'aller chercher.

C'est au moral ce que j'éprouvais en écoutant Marien.

« Dans quelques instants, me dit-il en se levant, cet amoureux passera à l'extrémité de votre parc. Je lui ai dit qu'il était intempestif de venir aujourd'hui dans ces parages, mais il m'a répondu qu'il ne pouvait pas rester une journée entière sans voir Roche-Plate, et qu'il s'arrangeait de façon à contempler chaque jour la maison, à défaut de l'habitante aimée.

– Oh ! je lui pardonne bien toutes les incorrections de ce genre ! » dis-je en riant.

La vieille Phine pleurait de joie pendant que je lui racontais ma conversation avec Marien.

« Toutes les garanties de bonheur sont

trouvées, lui dis-je.

– Et que dit-elle, la chère mignonne ?

– C'est ce soir que son père et moi lui en parlerons. Mais je connais sa réponse !

– Je ne suis point curieuse, mais je voudrais ben le voir.

– Précisément, je venais te chercher ; s'il n'est pas encore passé, tu le verras. »

Et comme autrefois, mais avec bien plus d'intérêt encore, me semble-t-il, nous attendons toutes les deux ce nouveau fiancé.

Je le vis bientôt passer un peu loin du château, en flâneur qui compte sur un hasard heureux pour avoir le droit de s'arrêter. Lorsqu'il m'aperçut, il s'approcha en rougissant jusqu'aux oreilles. Gilberte, qui avait entendu le pas d'un cheval, vint s'accouder à une fenêtre en devenant toute rose de satisfaction ; et tous les deux restèrent à se contempler avec une mine un peu confuse qui faisait sourire la Phine.

« Eh bien ? lui dis-je quand il se fut éloigné.

– Il n'est pas aussi ben tourné que votre mari,

ma chère dame, me dit-elle, mais il a une ben bonne figure. Il n'a pas du tout l'air d'un extravagué comme il y en a tant.

– Pas très bien tourné, M. Carvon ! affreuse petite vieille, que dis-tu là ? » Et Gilberte, qui était venue nous rejoindre, la secoue légèrement par les épaules en l'embrassant avec effusion.

Le soir, pendant que, assise près de moi, elle écoute son père qui lui soumet tous les avantages du projet que nous caressons, je suis tout à coup saisie de crainte en songeant au chemin rocailleux que j'ai parcouru. Si nous nous trompions !... J'appuie la main sur mon cœur pour en comprimer les battements désordonnés qui, à la moindre émotion, m'étouffent depuis quelque temps.

« Mère, qu'as-tu ? » me dit Gilberte.

Je regarde ses yeux riants. dans lesquels je découvre une nouvelle expression de bonheur ; mes craintes sont chimériques, je suis au milieu de joies naissantes que les chagrins, les luttes de ma vie doivent protéger.

« Qu'en dis-tu, mon enfant chérie ? demandai-je, tremblante.

– M. Carvon me plaît infiniment, répondit-elle avec la décision qui était dans son caractère.

– Alors, tu acceptes tout de suite ?

– Je crois bien ! Vous me dites vous-mêmes que tout est parfait comme convenances. Je trouve l'homme charmant. Il n'y a qu'une voix pour dire qu'il a du cœur, de l'intelligence, de...

– Comme tu prends feu ! interrompis-je en souriant. T'aurions-nous parlé de lui si nous avions pensé différemment ?

– Le temps n'est plus, dit mon mari en l'embrassant, où les jeunes filles, en pareille occurrence, devaient se montrer hésitantes et confuses. »

Quand, quelques jours plus tard, M. Carvon, avec une émotion qui me le fit aimer, lui passa au doigt la bague de fiançailles, je songeai qu'il y avait dans la vie des jours pleins de grâce et de repos qui la rendent bien belle.

« Ma chère dame, me dit la Phine, ça me

console de tous mes chagrins, de vous voir si contente. »

Pas plus qu'un peuple heureux, des fiancés radieux n'ont d'histoire. Les semaines avaient passé, et, le jour du mariage étant fixé, il fut convenu que nous irions ensemble prier le curé de publier les bans. Cette idée enchantait Gilberte, parce que tout la ravissait.

« Quel charmant but de promenade ! » nous disait-elle.

Elle s'en réjouissait comme d'un acte important qui marquait d'un sceau définitif sa belle destinée.

Elle reprocha gaiement à son père de ne pas vouloir nous accompagner et entraîna Marien avec nous.

« Je suis contente quand ceux que j'aime sont témoins de mon bonheur. »

Nous partons dans cette longue soirée de juin, suivant gaiement le chemin qui mène à l'église. Marien et moi, nous nous amusons de leur manège qui consiste à marcher le plus rapidement

possible afin de manifester leur indépendance.

Gilberte se retourne et nous crie :

« Les officiers ne sont pas forts en agriculture ! Vous n’imaginez pas toutes les bévues qu’il commet en parlant des moissons. »

Et ils repartent en riant. Elle fait résonner ses pas d’un air délibéré, lui se penche un peu pour lui dire de tendres paroles. C’est bien l’incarnation de la joie qui passe entre les sainfoins roses et les luzernes fleuries.

Lorsque nous arrivons à la porte du presbytère, Gilberte sonne de toutes ses forces en disant :

« Jeanne, la servante, va sursauter d’effroi, et M. le curé, qui est doué d’une aimable malice, me taquinera, mais je suis d’avis qu’il faut carillonner son bonheur. »

Sur cette déclaration, elle ouvre une porte qui n’est fermée qu’au loquet, nous passons sous une sorte de porche, puis sous de vieux noisetiers, et entrons dans le potager, au milieu duquel une allée droite nous conduit au petit jardin qui

s'étend devant le presbytère.

Gilberte jette des cris d'admiration à la vue d'une clématite mauve dont les fleurs sont d'une grandeur extraordinaire.

« Quelle merveille, monsieur le curé ! » s'écrie-t-elle.

Le curé vient d'arriver sur son perron, et sa physionomie spirituelle s'égaye devant Gilberte.

« Bah ! répond-il, que d'autres merveilles vous voyez tous les jours, mademoiselle !

– Lesquelles, monsieur le curé ?

– Et celles qu'on découvre à chaque pas dans le pays du bonheur... et de la chimère ?

– Chimère !... comme on vous traite, André ! s'écrie-t-elle en riant. Mais j'avais bien dit que M. le curé me taquinerait. »

Qu'elle est donc charmante dans sa joie franche et naïve, au milieu d'un cadre paisible qui fait ressortir son exubérance !

Le petit jardin est plein d'œillets blancs qui sentent bon ; des roses fleurissent de tous côtés



sur leurs tiges épineuses ; des nuées de pigeons s'envolent avec grand tapage sur l'église, puis, en rang serré ; ils vont se percher sur une barre de fer qui attacha une étroite et haute cheminée au toit pointu du presbytère, dont les ardoises sont couvertes de mousse jaune. Ils ont l'air de bons philosophes qui, des hauteurs où ils planent, contemplent avec une indulgence orgueilleuse l'homme et ses rêves.

Le curé nous invite en riant à entrer, et la servante, subissant comme nous tous la contagion de la joie, regarde les fiancés avec un sourire qui épanouit son honnête figure.

Il y a dans cet ensemble une paix, un calme qui, m'enveloppant d'une impression de bien-être inexprimable, me font désirer de prolonger indéfiniment ce moment de ma vie.

En revenant au château, Gilberte a l'air plus grave, et bras dessus, bras dessous, ils s'en vont devant nous, devisant sur des riens mystérieux de la plus haute importance.

« Comme vous avez l'air heureux ! me dit Marien.

– Oui... la réalité dépasse le rêve.

– Il l'aime ardemment ; je vous avais bien dit que vous deviez avoir confiance.

– C'est précisément parce que je la vois s'engager dans la vie avec cette sécurité, que je suis si heureuse. »

Nous rentrons au moment où le crépuscule tombe sur ce dernier jour de joie, dont les détails sont gravés dans ma mémoire comme des caractères dans l'airain.

« Il y a des gens que cette heure de la journée attriste, nous dit Gilberte ; eh bien ; moi, pas du tout ! J'aime autant le crépuscule que le matin. On a des masses d'impressions dans ce moment-ci, un peu sérieuses ou mélancoliques peut-être, mais c'est charmant quand même »

Lorsque je la sais endormie, j'entre doucement dans sa chambre et, comme autrefois, je veille auprès d'elle en songeant avec reconnaissance que mes prières ont été écoutées.

Ma tâche est bientôt accomplie, mais je voudrais vivre quelque temps encore pour jouir

de son bonheur.

Le lendemain, de grand matin, son fiancé vint la voir.

Il partait pour Paris, afin de régler lui-même quelques affaires, et mon mari l'accompagnait.

« Nous séparer déjà ! disait Gilberte d'un air moitié souriant, moitié boudeur.

– Bien longue séparation répondit son père en riant. Nous revenons après-demain !

– C'est vrai, répondit-elle, quarante-huit heures sont bientôt passées, mais n'importe ! c'est ennuyeux.

– En arrivant à Paris, lui dit M. Carvon, je vous enverrai une dépêche que vous aurez ce soir.

– Délicieuse idée ! Une dépêche bien longue, n'est-ce pas ? » dit-elle joyeusement.

La voiture attendait depuis longtemps sans qu'ils pussent s'arracher à leurs effusions.

Le cocher souriait sur son siège ; les têtes curieuses et riantes des autres domestiques

apparaissaient aux fenêtres, la Phine me disait, en levant les épaules d'un air content et un peu narquois :

« Dame ! je vous demande un peu si c'est pas dérisionner de tant s'aimer ! Il va manquer le train si monsieur ne l'emmène pas. »

Louis poussa en riant le fiancé dans le coupé, et Gilberte grimpa dans les greniers pour apercevoir plus longtemps la voiture sur la route.

Elle passa la journée à s'agiter entre le salon et la lingerie, ne se lassant pas de répéter à la Phine qu'il n'y avait jamais eu sur la terre de femme aussi heureuse que Gilberte d'Onelle.

« Voyez-vous, mon petit trésor, j'en suis surtout contente pour votre maman, parce que je n'ai jamais rien tant aimé qu'elle.

– Je comprends, répondit Gilberte plus bas, car elle savait que je n'étais pas loin, mon bonheur la console.

– Je ne vous dis pas qu'elle ait besoin d'être consolée, mamselle.

– Tu as raison de n'en pas parler », répondit-

elle d'un ton très sérieux.

Le soir, vers sept heures, j'étais dans le jardin qui s'étage d'un côté en terrasses. Une partie du mur d'appui, qui borde la première plate-forme, s'était effondrée la veille. La brèche était dangereuse, parce qu'elle était dissimulée par la vigne vierge qui, quoique affaissée avec le mur, cachait cependant la solution de continuité.

J'étais au bas de la terrasse, élevée d'environ cinq mètres au-dessus de l'endroit où je me promenais en écoutant la belle voix de ma fille, dont les notes très pures arrivaient jusqu'à moi.

Le piano et la voix se turent subitement, et un appel de Gilberte me fit lever les yeux.

« Mère, la voilà ! c'est M. Marien qui l'a apportée ! s'écriait-elle en agitant le papier bleu au-dessus de sa tête. Je vais te la lire du haut de la terrasse. »

Elle s'avavançait en courant.

« Attention au trou ! dit Marien.

– Prends garde, prends garde ! » criai-je.

Cri d'alarme inutile ! l'élan était pris, ses pieds

s'embarrassèrent dans la vigne vierge, et, à quelques mètres de moi, elle tomba sur les pierres du mur écroulé.

Comme dans un cauchemar épouvantable, je la vis porter, brisée, dans ma chambre, et, au milieu d'un effarement indicible, j'entendis donner l'ordre de ramener des médecins en toute hâte.

« Mais, en attendant, il y a quelque chose à faire, mon cher monsieur, dit une vieille voix familière et sanglotante.

– Je crains... je ne crois pas, répondit Marien, dont le visage bouleversé augmentait ma stupeur.

– Les autres médecins ne seront peut-être pas de votre avis ! » reprit la Phine avec une sorte de colère.

Ils arrivent, restent longtemps penchés sur Gilberte, et je fais de vains efforts pour sortir de l'état qui paralyse mes facultés. Mon étrange insensibilité disparaît quand Marien, me prenant silencieusement la main en pleurant, m'apprend ainsi que ma fille est perdue.

Elle reprit connaissance au moment où je revins à la réalité des faits, et demanda d'une voix faible, effrayée :

« Est-ce que je vais mourir ? Je me sens bien mal ! »

Personne ne put répondre. Le curé, que quelqu'un était allé chercher, entra en cet instant, et Gilberte se mit à pleurer en disant :

« C'était donc vraiment le pays de la chimère, monsieur le curé ! »

Lorsque je revins auprès d'elle, son calme apparent disparut dans une explosion de douleur.

« Ma vie est si belle, mère, ne me laisse pas mourir... je veux vivre. Pauvre André, pauvre père !... je veux les voir. Leur a-t-on télégraphié de venir ? Je ne suis peut-être pas atteinte mortellement... je puis vivre jusqu'à leur arrivée, n'est-ce pas ?

– Oh ! ma chérie... »

Mais c'était bien inutilement que je l'entourais de mes bras pour la protéger !

« Nous nous aimions tant ! André ne se

consolera pas, il m'aime trop... Tant de fois il me l'a dit ! Hier... c'était si charmant ! »

Puis elle essayait de s'oublier pour ne penser qu'à moi, ensuite elle retombait dans la désespérance et me suppliait de lui dire qu'elle n'allait pas quitter la vie séduisante qui, la veille encore, lui ouvrait la source de ses largesses.

Une sorte de calme remplaça ce désespoir déchirant. Elle parlait paisiblement, avec une résignation derrière laquelle je sentais la douleur immense, la douleur inénarrable de laisser son bonheur.

Elle s'efforçait, à cause de moi, d'écarter les souvenirs qui la troublaient.

Atterrée, je suivais les signes de son affaiblissement, essayant de balbutier quelques mots de tendresse pour l'encourager. Elle murmura :

« J'ai du courage. »

Une heure peut-être avant la fin, je pris mon christ et le lui donnai. Elle le regarda longuement, puis me dit :



« Je sais que bientôt je serai heureuse... mais j'aurais tant voulu vivre !... et puis, toi, mère chérie... »

Elle laissa tomber le crucifix et fit un léger mouvement, comme si elle avait voulu se réfugier plus avant dans mes bras.

« Il a été ton seul soutien pendant de longues années... J'ai deviné, mère, deviné bien des choses... Maintenant tu seras de nouveau seule avec Lui... mais tu m'as dit bien des fois... »

Elle s'arrêta épuisée, mais, me regardant de nouveau, elle reprit d'une voix moins distincte :

« Dis-leur que je voulais les voir... J'aurais dû te cacher mes regrets. Pauvre mère »

Ce fut son dernier mot, et un instant après ma fille s'en allait à Dieu.

## XII

Le désespoir de M. Carvon eut toute la violence qui caractérise les sentiments extrêmes de la jeunesse, et la douleur de mon mari fut terrible.

Un instant nos mains s'unirent dans une angoisse commune ; mais l'influence néfaste qui a pesé sur toute sa vie brisa cette entente éphémère et s'étendit même sur le malheur qui eût dû nous rapprocher.

« Il ne se consolera pas, il m'aime trop ! » disait-elle.

Elle ne savait pas que la jeunesse reprend rapidement ses droits, et que, après quelques années, parfois quelques mois, elle a le don précieux de renaître aux joies qu'elle avait perdues momentanément.

J'étais assise hier à ma place ordinaire quand

Marien est entré.

Chaque jour, depuis quelque temps, il revient pour savoir si l'ombre, qu'il redoute de voir grandir, ne s'est pas approchée plus près de moi.

Il prend mes pinceaux desséchés et me reproche doucement de ne pas travailler. Pour toute réponse, je regarde mes mains devenues si minces qu'elles n'auraient plus la force de manier la plume si je les fatiguais à un autre travail.

« Comment vous trouvez-vous ? me dit-il de ce ton affectueux qui réveille tant de souvenirs.

– Mais... comme une plante qui n'a plus de sève, dis-je en souriant.

– Est-ce bien vous, vaillante, qui vous désespérez ? reprend-il d'une voix émue.

– Je ne me désespère pas, dis-je tranquillement, mais je vois. Pourquoi, dites-moi, le terme du pèlerinage me chagrinerait-il ? Si nous nous trompons l'un et l'autre, car je sais ce que vous pensez, à la grâce de Dieu ! Que je vive ou meure, rien ne m'est plus. »

Je sais qu'il va partir pour assister

prochainement au mariage de M. Carvon, et, tous les deux, nous songeons à ce fait dont nous n'osons pas parler. Bien des questions sont sur mes lèvres, et je ne puis les formuler.

« Je me sens presque forte aujourd'hui, repris-je, et j'en profite pour aller avec la Phine visiter le vieux logis. C'est ce que je n'ai pas fait depuis... depuis l'événement, dis-je avec effort.

– C'est une imprudence, répond-il vivement, sinon physique, du moins morale.

– Il n'y a plus d'imprudence pour moi, vous le savez bien. »

Je me lève en voyant approcher le landau qui est allé chercher la Phine, et, presque malgré moi, je lui dis :

« Est-il aussi heureux que la première fois ?... Ressemble-t-elle à... »

Mais je ne puis achever, et lui ne répond que par son expression compatissante des anciens jours.

« Vous partez demain, je crois ? dis-je.

– Pour deux semaines seulement.

– Alors... adieu ! »

Il m'offre son bras, mais, avant de quitter le salon, il me retient devant la fenêtre ouverte, en face de ce beau printemps dont la vie exubérante m'a souvent fait pleurer autrefois.

« Vous resterez dans mon souvenir, me dit-il avec son ancienne chaleur, comme la plus salutaire pensée qui puisse élever le cœur et le courage d'un homme. Mais à vous... que disent les souvenirs dont Roche-Plate est peuplé ?

– Ce que les feuilles mortes disent au vent d'hiver qui les a dispersées », répliquai-je.

Sans rien ajouter, il me conduit à ma voiture, dans laquelle la Phine m'attend patiemment.

Au moment de le quitter, dans un mouvement spontané et avec émotion, je lui tends les mains qu'il porte à ses lèvres avec un respect affectueux qui ne ressemble plus du tout aux ardeurs d'autrefois. Et par une dernière contradiction, quelque chose de doux et d'amer en même temps fait tressaillir de vieilles fibres que je croyais brisées.

Comme le vieux jardin est charmant ! C'est l'anniversaire du jour lointain où je l'ai quitté pour m'envoler vers le bonheur.

L'herbe des allées est plus drue que par le passé ; les anciennes ravenelles du perron sont mortes il y a longtemps, mais elles ont été remplacées par de nouveaux pieds qui ont poussé avec tant d'enthousiasme que les pierres disjointes se sont écroulées d'un côté sous leur jeune vigueur.

Je m'avance à pas très lents, appuyée sur la vieille Phine, qui s'est tellement ratatinée que ma main trouve sur son épaule l'appui qui m'est nécessaire.

L'ancien cocher, resté à la garde du vieux gîte, n'a plus ni verdure ni cheveux grisonnants ; il est tout blanc comme les autres étaient jadis, et c'est à peine si je retrouve dans ses traits altérés le visage qui regardait avec un intérêt ébahi et joyeux la figure minuscule de mon enfant.

D'un pas traînant, et qu'il croit encore vif, il est accouru pour me souhaiter la bienvenue. Il a la prétention d'entretenir le jardin infiniment

mieux que son ancien compagnon, dont la taille courbée et les rhumatismes le faisaient sourire de pitié.

« Madame est-elle toujours contente de moi ? me dit-il d'une voix cassée qui me fait revivre bien loin dans un pastel dont je craignais tant de voir disparaître les dernières couleurs.

– Mais oui, dis-je en regardant les massifs échevelés et les herbes qui profitent si largement de la liberté qu'on leur donne. Le jardin est bien tel que je voulais le trouver.

– Il est certain, reprend-il d'un ton satisfait, que ce pauvre Pierre s'y entendait moins que moi, quoique j'aie été cocher toute ma vie. On ne découvrira pas à dix lieues à la ronde un jardin comme celui-là.

– Oh ! non, dis-je en souriant ; et je suis bien contente que vous en preniez si grand soin, Jean.

– Madame est-elle plus vaillante aujourd'hui ? me dit-il d'un ton où perce un peu de commisération pour la faiblesse féminine.

– Pas beaucoup, mon pauvre Jean...

– Les femmes ne sont point robustes comme nous, réplique-t-il avec quelque dédain. Quand je pense que j’ai soixante-dix-neuf ans, et que je suis encore jardinier, c’est beau, ça !

– Grand sot ! répond la Phine agacée, est-ce que je ne suis pas une femme ? J’ai quatre-vingt-quatre ans, et c’est moi qui soutiens encore madame ! »

Lorsque nous nous éloignons, elle me dit :

« Il n’a jamais été malin, ce grand fantôme !... Il ne voyait pas que vous le complimentiez pour lui faire plaisir. V’là-t-y pas qu’est rusé d’entretenir un jardin dans lequel on ne fait rin ! Il ne serait pas capable, ben sûr, de rucher un bonnet comme je le fais encore toutes les semaines.

– C’est probable ! » dis-je distraitement. Nous gravissons avec quelque peine les marches usées et pénétrons dans la vieille petite maison.

Jean a ouvert toutes les fenêtres, et la poussière danse dans les rayons de soleil. Ils sont entrés comme de joyeux visiteurs qui, se sachant



toujours jeunes, rient devant la vieillesse des choses dont ils font ressortir la misère.

Nous entrons dans la chambre de mon père. Les vieux rideaux sont en loques, les tapis n'ont plus de couleurs, et la panoplie qui orne un des panneaux disparaît sous les toiles d'araignée. Mais une odeur légère, qui a persisté malgré les ans écoulés, me reporte à vingt-cinq ans en arrière.

Je m'approche de la croisée ouverte qu'un choc un peu brusque ferait tomber en morceaux. Il y a si peu de temps, trois ans à peine, que, accoudée à ma place, elle riait joyeusement en parlant à son fiancé qui la regardait du jardin, dont le désordre les amusait ! Ils plaisantaient sur mon amour, sur mon admiration pour le vieux logis qu'ils trouvaient bien laid dans son aspect suranné, tant il est vrai que les choses n'ont que la valeur donnée par l'imagination.

Nous nous sommes assises, la Phine et moi, dans des fauteuils qui ne tiennent plus en équilibre que par prodige, et nous voilà rêvant silencieusement parmi la poussière et les

souvenirs.

« Elle était si jeune et si heureuse ! m'écriai-je tout à coup dans un sanglot.

– Ah ! ma pauvre dame, répondit-elle avec des larmes plein la voix et les yeux, pourquoi suis-je encore sur la terre, moi qui ne sers plus à rin ? N'était-ce pas moi qui devais prendre sa place ? C'est une dérision que je vive si longtemps, et sûrement on n'y comprend rien.

– Personne ne peut comprendre, ma chère vieille, dis-je tristement. Il n'y a que l'autre vie qui puisse justifier Dieu. »

Et je me lève pour descendre dans le jardin.

Mais nous allons d'abord visiter la lingerie, dont les carreaux rouges et les murs blanchis à la chaux ont verdi sous l'action de l'humidité. La table à repasser est encore recouverte de sa nappe blanche, qui est devenue toute jaune.

« J'ai passé là de bien bons moments avec toi, la Phine, dis-je, en regardant avec mélancolie autour de moi.

– Ma chère dame, dans l'état où vous êtes, ce

n'est pas raisonnable d'avoir voulu revenir ici. C'est vous faire du mal inutilement.

– Qu'est-ce qui peut me faire du mal maintenant, ma pauvre vieille ? »

Mais je sens bien qu'elle a raison, et lorsque, machinalement, j'attire avec précaution la persienne ébranlée dont plusieurs lames ont disparu, en disant : « Tu te souviens comme nous étions anxieuses en le regardant descendre de voiture ! » je me demande pourquoi j'éprouve une défaillance et pourquoi mon cœur est encore si jeune.

Une dernière fois, à pas de plus en plus lents, je fais le tour du petit domaine.

Quand j'arrive sous les grands arbres, je tombe comme jadis dans une profonde rêverie. À mes pieds, sont les débris du banc sur lequel nous étions assis, et, à quelques pas de moi, les liserons blancs qui se sont propagés à l'infini ont étouffé l'arbuste aux branches duquel ils s'enlaçaient. Je regarde leur corolle qui me rappelle les promesses de joie auxquelles j'avais cru, et un vieil écho, tellement affaibli que j'en

perçois à peine le son mourant, résonne autour de moi.

Mais je m'absorbe dans un souvenir bien vivant.

Ils s'étaient éloignés tous les deux à pas discrets et rapides, comme deux enfants ravis de tromper la surveillance d'un geôlier. Arrêtés sous mes arbres, ils avaient essayé de s'asseoir en riant sur le banc vermoulu dont les craquements excitaient leur gaieté. Puis ils s'étaient approchés des liserons afin d'en admirer la profusion, et bientôt, ne songeant plus qu'à leur amour, ils avaient tourné leur admiration sur eux-mêmes.

Je l'avais vu jeter un regard un peu craintif autour de lui et, se croyant bien seul, approcher ses lèvres du joli visage de ma fille, qui avait rougi de plaisir et d'effroi.

Plus tard, je n'eus pas le courage de gronder, ils s'aimaient comme j'avais rêvé de les voir s'aimer, et cette caresse furtive devait être pour elle la plus parfaite expression du bonheur. Frais souvenir devant lequel je pleure alors si amèrement !...

« Ma chère, ma pauvre dame, allons-nous-en, je vous en prie », me dit la Phine en cherchant à m'entraîner.

Nous nous rapprochons de la maison. Je regarde encore le vieux vestibule, j'aspire les bonnes senteurs du dehors qui se mêlent à l'odeur de moisi, et je donne un dernier regard au salon fané où je revois tous ceux qui ont entouré ma jeunesse d'une si profonde tendresse.

Pendant qu'on fait avancer la voiture, je m'assois un instant sur les gradins moussus et m'engourdis dans les vagues impressions du passé.

Le landau découvert s'est arrêté devant ce vieux perron détruit en partie par les ravenelles vigoureuses ; la Phine s'est approchée de moi, et, debout, sur les degrés branlants, je me vois partant au milieu des larmes et des sourires.

Et nous voilà toutes les deux, moi encore jeune, elle si vieille, comme deux ombres presque effacées d'une chose bientôt entièrement disparue.

Je recommande au cocher d'aller au pas, très lentement.

Les chevaux partent ; je fais un signe amical au vieillard qui, appuyé sur une pioche brisée dont il croit se servir, me regarde avec une expression dans laquelle je lis :

« Ça fait pitié tout de même ! Une si jolie demoiselle dans le temps !... »

Parvenue à l'extrémité de l'allée, une fois encore je me retourne. Le perron solitaire est inondé de soleil : la glycine, malgré sa vétusté, est feuillue et fleurie ; des herbes, des fleurs, de la poussière se perdent dans le brouillard qui trouble ma vue. Ah ! maintenant, le vieux pastel est bien complètement effacé...

Lorsque je me rassois, mon regard rencontre celui de la Phine. Elle lève ses mains ridées, déformées par la vieillesse, et les laisse retomber sur son tablier avec l'ancien geste expressif qui lui est familier.

« Faut-y, s'écrie-t-elle, que le bon Dieu m'ait laissée si longtemps sur la terre pour voir encore

ça ! »

Je n'essaye pas de rassurer sa vieille affection toujours si chaude et si fidèle, mais moi, je suis contente de m'en aller vers les sommets divins dont la pensée, sans me consoler, a fortifié mon cœur et soutenu mes pas.

Breuil, août 1891.





Cet ouvrage est le 353<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.